Historia numéro Spécial

historia.fr

Historia

Numéro
SPÉCIAL

Entrez dans
la légende
avec le sergent
Chesterfield
et le
caporal Blutch !

La véritable histoire des TUNIQUES BLEUES

Des guerres indiennes à la guerre de Sécession

DÉCOUVERTE: TEXAS, VOYAGE AU FAR WEST

LA VÉRITABLE HISTOIRE DES TUNIQUES BLEUES – DÉCOUVERTE: TEXAS, VOYAGE AU FAR WEST
JANVIER-FÉVRIER 2018 – N° 39 – 5,95€
ALL 7.45 € / BEL 6.95 € / ESP 6.95 € / ITA 6.95 € / GR 6.95 € / PORT CONT 6.95 € / LUX 6.95 € / CH 11.80 FS / MAR 65 DH / TUN 6.90 TND / CAN 9.95 $ CAN / DOM/S 6.85 € / MAY 8.25 € / TOM/A 1650 XPF / TOM/S 900 XPF
M 08183 - 39 - F: 5,95 € - RD

FESTIVAL Historia

Vivez l'Histoire !

AVEC H&C HISTOIRE & COLLECTIONS

PLONGEZ DANS L'HISTOIRE LE TEMPS D'UN WEEK-END

www.festivalhistoria.fr

STRASBOURG
Palais des congrès

DU 16 AU 18 FÉVRIER 2018

SALON DU LIVRE • DÉBATS ET TABLES RONDES

JEUX VIDÉO ET RÉALITÉ VIRTUELLE • MARCHÉ DE L'HISTOIRE

ATELIERS DE MAQUETTES • SPECTACLES VIVANTS…

Strasbourg.eu eurométropole · Grand Est Alsace Champagne-Ardenne Lorraine · WARGAMING.NET Let's Battle · sophia publications · Association pour l'histoire vivante

JEAN LUC BERTINI

Victor Battaggion
Rédacteur en chef adjoint
chargé du *Spécial*

WILD WEST...

MANIFEST DESTINY (« DESTINÉE MANIFESTE »). Des dizaines de milliers d'Américains grimpent dans leurs chariots et partent à l'assaut du Grand Ouest à partir de 1840. La tête pleine de rêves, le cœur gonflé d'espoir. Après un long et périlleux voyage, arrivés sur place, ils déchantent vite. Ces terres, tantôt riches et fertiles, tantôt arides et désertes, sont peuplées de tribus amérindiennes bien décidées à ne pas se laisser déplumer par l'homme blanc. Vivre là, de l'autre côté du Mississippi, reste une gageure. C'est craindre à tout moment une attaque de Sioux, d'Apaches ou de Comanches, risquer de tomber dans une embuscade tendue par des hors-la-loi, manquer tous les jours de recevoir une balle perdue à la sortie d'un saloon bruyant. C'est aussi se réveiller dans une étable, débraillé, les poches vides, la gueule de bois et suintant le whisky par tous les pores. Au Far West, rien n'est gagné, mais rien n'est jamais totalement perdu non plus… Les Tuniques bleues, ces fiers cavaliers de l'armée fédérale, sont là pour protéger trappeurs, colons et prospecteurs aux marges d'une frontière mal définie. Les péripéties de Blutch et Chesterfield, héros truculents de la bande dessinée de Raoul Cauvin (scénariste) et Willy Lambil (dessinateur), nous font revivre cette époque légendaire. Folles chevauchées, attaques de fort, chasse au bison, Ruée vers l'or… La nation américaine se construit, tableau par tableau (ou plus exactement planche par planche), dans cette série humoristique à l'immense succès. Et la guerre de Sécession (1861-1865) y tient aussi une place importante. Au cours de cette lutte fratricide qui mobilise plus de trois millions de combattants, nos deux personnages aux gags hilarants, engagés dans l'armée nordiste, sont sans cesse désignés pour remplir des missions quasi impossibles. *Historia* vous invite, dans ce *Numéro Spécial*, à les suivre à travers leurs histoires… et la grande Histoire ! ■

SOMMAIRE

6 INTRODUCTION
par Patrick Gaumer

12 DES PERSONNAGES EN CHAIR ET EN OS
par Patrick Gaumer

14 LA NAISSANCE DES TUNIQUES BLEUES
par Iris de Rode

BUFFALO BILL CENTER/AURIMAGES

LES GUERRES INDIENNES

22 À LA CONQUÊTE DU « GRAND DÉSERT »
Les États-Unis prennent leurs aises au XIXe siècle, jusqu'à atteindre le Pacifique. Colons de tout genre, à vos chariots ! ***par Bertrand Van Ruymbeke***

26 HARO SUR LES PEAUX-ROUGES
Les tribus indiennes gênent. Entre deux traités de paix iniques, les Tuniques bleues sont priées de « faire le ménage »… ***par Farid Ameur***

30 UNE ÉCOLE DE LA VIE… MILITAIRE
Ancien QG de George Washington, la prestigieuse académie militaire de West Point forme ingénieurs et officiers dès 1802, ***par Bruno Colson***

32 AU NOM DE LA LOI DES TEXAS RANGERS
Parce qu'il faut pacifier un État coupe-gorge, et pour épauler la cavalerie, une milice montée composée de coriaces voit le jour en 1823, ***par Farid Ameur***

34 LES BLEUS ROULENT LEUR BOSSE
Parfaitement adaptés, pense-t-on, au Grand Ouest, chameaux et dromadaires intègrent en 1856 l'éphémère *Camel Corps*, ***par Véronique Dumas***

36 COUP DE PROJECTEUR SUR LES ÉCLAIREURS
Trappeurs, prospecteurs ou négociants, ils partagent une remarquable science du terrain. Sans eux, point de salut sur la piste… ***par Farid Ameur***

40 LES PRISONNIERS DU DÉSERT
Pas vraiment la vie de château que celle d'un soldat confiné dans un fort. À un quotidien rebutant s'ajoute la menace indienne, ***par Farid Ameur***

48 VILLES NEUVES ET VIEUX MÉTIERS
Une ville type du Far West en images. Son saloon, son bordel, son bureau du juge, ses règlements de comptes… le tout, dans un nuage de poussière.

50 FORTS COMME DES *BUFFALO SOLDIERS*
Après la guerre civile, six régiments, dont deux de cavalerie, d'Africains-Américains sont constitués. La légende est en marche… ***par Farid Ameur***

54 LITTLE BIG HORN, RIVIÈRE SANS RETOUR
Les États-Unis sont abasourdis. Le fougueux Custer et son 7e régiment de cavalerie ne devaient-ils pas croquer tout crus ces Sioux ? ***par Farid Ameur***

LES AUTEURS

FARID AMEUR Docteur en histoire à Paris-I Panthéon-Sorbonne, il est spécialiste des États-Unis. On lui doit plusieurs ouvrages sur le XIXe siècle américain, dont *Les Français dans la guerre de Sécession* (PUR, 2016).

BRUNO COLSON Professeur à l'université de Namur, où il enseigne notamment l'histoire de la guerre et de la stratégie. Son dernier livre est une biographie de *Clausewitz* (Perrin, 2016).

PHILIPPE COUVREUR Journaliste, auteur d'innombrables articles sur la conquête de l'Ouest et les États-Unis au XIXe siècle.

VÉRONIQUE DUMAS Journaliste, collaboratrice de longue date d'*Historia*, elle est spécialiste de l'histoire du patrimoine et anime le site Historia.fr.

EDMOND DZIEMBOWSKI Professeur des universités à Besançon, il est l'auteur de *La Guerre de Sept Ans, 1756-1763* (Perrin, 2015), couronné du prix Guizot de l'Académie française.

PATRICK GAUMER Journaliste et commissaire d'expositions, reconnu comme l'un des meilleurs historiens du neuvième art, sur lequel il a écrit de nombreux livres, dont un *Dictionnaire mondial de la BD* (Larousse).

N° 39 JANVIER-FÉVRIER 2018

DON TROIANI/COLLECTION PARTICULIÈRE/BRIDGEMAN IMAGES

LA GUERRE DE SÉCESSION

60 APPEL AUX ARMES ET BLEUS À L'ÂME
Le torchon brûle entre le Nord et le Sud. En (juste) cause, l'abolitionnisme. 11 États font sécession, la guerre est déclarée, ***par Bertrand Van Ruymbeke***

64 BULL RUN, UN DERBY SOUS HAUTE TENSION
Le 21 juillet 1861 éclate la première bataille importante. Les bleus, forts d'un bon départ, croient en la victoire. Ils se trompent, ***par Farid Ameur***

66 SUR LA ROUTE DE GETTYSBURG
La cavalerie sudiste a pris le pas sur son homologue du Nord. Une tendance inversée à Brandy Station, avant l'apogée du 3 juillet 1863, ***par Farid Ameur***

70 PRÉSENTEZ… ARMES !
Autres temps, autres meurtres. Le sabre est remis au fourreau. Le cavalier lui préfère le revolver à six coups et la carabine Spencer. Revue… au trot !

72 LA CRÈME DE LA CAVALERIE
Ils sont la fine fleur d'un corps chevaleresque qui jouit, dans une Amérique victorienne, d'une image romantique. Voire ! ***par Farid Ameur***

76 DES *RAIDERS* INDIGESTES
Les bandes irrégulières (sinon dans la cruauté) ravagent le Kansas et le Missouri. Le colonel Quantrill est à la tête de l'une d'elles, ***par Philippe Couvreur***

80 LE RUSH D'ENFER DES *ROUGH RIDERS*
À la fin du XIXe siècle, le 1er de cavalerie du futur président Roosevelt prête main-forte aux insurgés cubains. Jusqu'à la victoire, ***par Hélène Harter***

82 L'ULTIME TUNIQUE BLEUE
George Patton, enfant de la cavalerie, prépare l'avenir. Il mise tout sur un nouveau cheval, de fer celui-là : le char de combat, ***par Hélène Harter***

84 LES INVITÉS DU *SPÉCIAL* : RAOUL CAUVIN ET LAMBIL
Les créateurs de la série *Les Tuniques bleues*, fil rouge de ce *Spécial*, ne sont pas près de déposer les armes, ***propos recueillis par Patrick Gaumer***

MANUEL COHEN / AURIMAGES

DÉCOUVERTE

90 TEXAS, L'HISTOIRE EN PLUS GRAND !
Conquérants espagnols, émigrants américains et dangereux Indiens : le Texas et son univers impitoyable, ***par Farid Ameur***

106 MOTS FLÉCHÉS

HÉLÈNE HARTER Professeur des universités en histoire contemporaine à Rennes-II et vice-présidente de l'Institut des Amériques, elle vient de publier *Les États-Unis dans la Grande Guerre* (Tallandier, 2017).

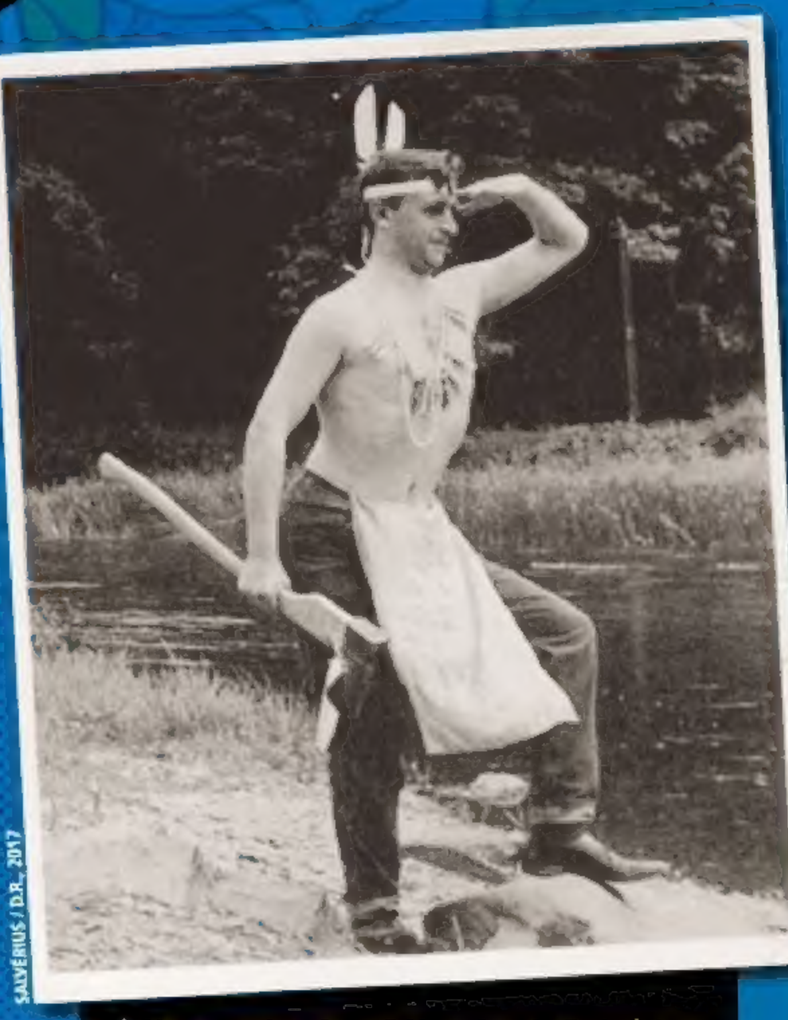
IRIS DE RODE Doctorante en civilisation américaine, qu'elle enseigne, avec l'histoire transatlantique et européenne, à Paris-VIII et à Sciences po.

BERTRAND VAN RUYMBEKE Professeur de civilisation américaine à Paris-VIII, auteur de *L'Amérique avant les États-Unis* (Flammarion, 2016), il travaille à une histoire des États-Unis pour les éditions Tallandier.

22, V'LÀ LES TUNIQUES BLEUES !

PAR PATRICK GAUMER

Été 1968, sous les ordres de Cauvin et de Salvé, le 22e de cavalerie s'enrôle dans le *Journal Spirou*. Un demi-siècle, 61 albums et plus de 23 millions d'exemplaires vendus plus tard, la célèbre série poursuit sa charge comico-historique pour notre plus grand plaisir.



SALVÉRIUS / D.R. - 2017

↑ Un grand enfant ? Non, Louis Salvérius, dit « Salvé », pousse simplement sa passion de la culture indienne jusqu'à se déguiser en Peau-Rouge !

Bruxelles, 1967. La lumière se rallume dans le studio TVA – Télévision Animation – des éditions Dupuis. René Goscinny n'en revient pas : « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? » Le « truc » en question représente un Lucky Luke filiforme réduit à un simple chapeau, deux bras et une paire de bottes. À des années-lumière du héros imaginé vingt ans plus tôt par son ami Morris. Ce dernier, qui vient également d'assister à la projection, ne décolère pas : « J'ai créé Lucky Luke de telle sorte qu'on puisse l'utiliser en dessin animé, sans être obligé de trop le modifier. Pour moi, le dessin animé est une consécration, ça a toujours été mon rêve. »
Un rêve qui a tourné en quelques secondes au cauchemar tant l'avant-projet d'animation qu'on vient de lui soumettre n'a strictement plus rien à voir avec son personnage. L'heure est venue d'aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Du côté de chez Dargaud, par exemple.

UNE CARTE À JOUER

Plus tard, Morris avouera que la volonté de l'éditeur parisien de publier désormais sa série en albums cartonnés et la promesse d'en adapter un dessin animé digne de ce nom ont largement pesé dans la balance. Charles Dupuis est littéralement sidéré.

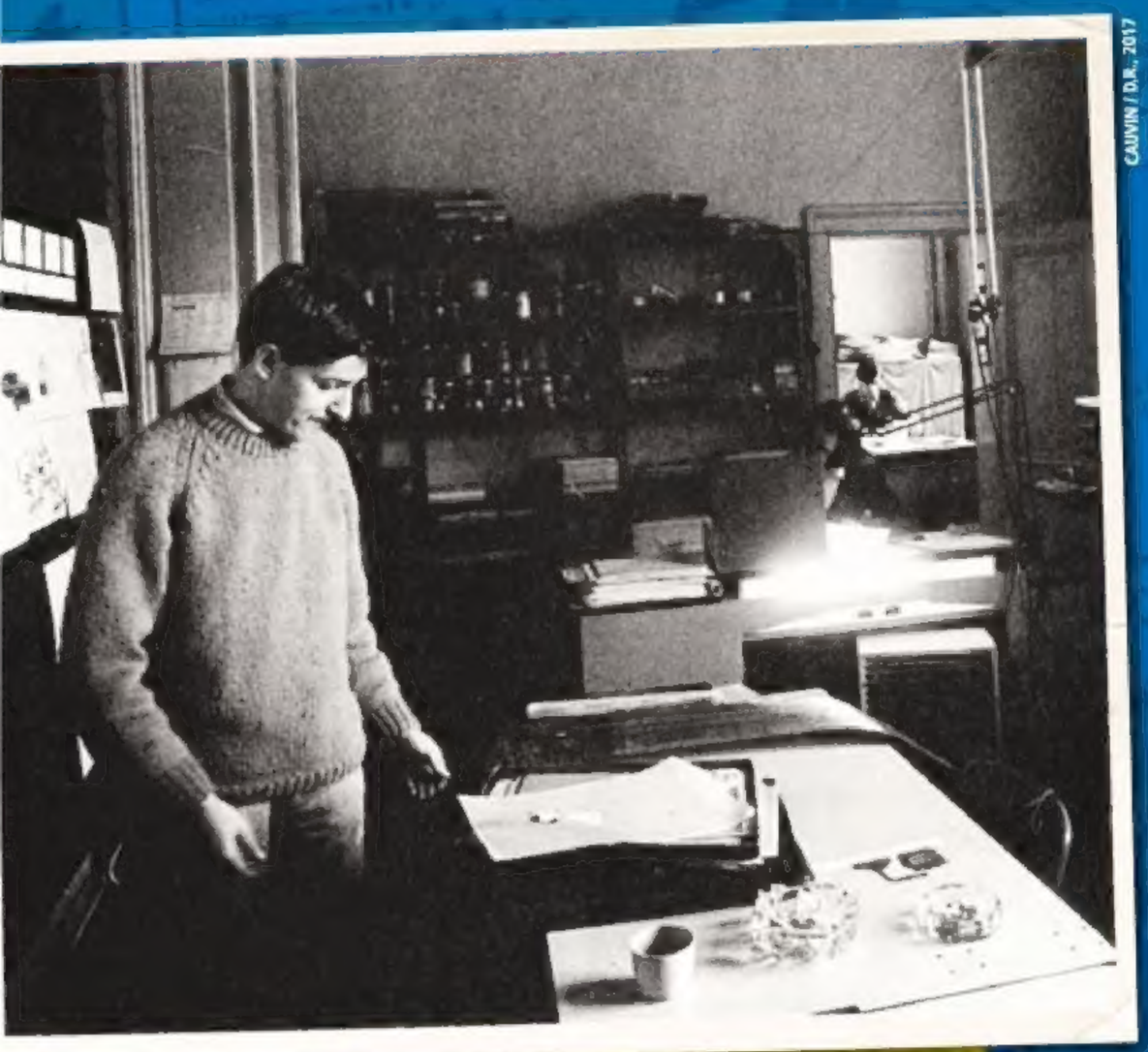
Le paternaliste patron du *Journal Spirou* ne s'attendait pas à ce que « son » auteur le quitte aussi soudainement, privant du jour au lendemain son beau périodique d'une série western humoristique régulière. Tout juste y lit-on de temps à autre quelques histoires de Peaux-Rouges dessinées par un certain Louis Salvérius, alias Salvé. Né à Ghlin, près de Mons, en 1933, Louis Salvérius a tout juste 21 ans lorsqu'il postule

© D.R., 2017

↑ Complices, Raoul Cauvin (scénariste) et Lambil (dessinateur, qui succède à Salvé, disparu en 1972) s'amusent avec leurs fameux personnages.

chez Dupuis. Recruté au bureau de dessin, il assiste aux arrivées successives de Lambil (Willy Lambillotte) et de Raoul Cauvin. Entre deux travaux de commande, il ébauche «La Loi du scalp», son premier mini-récit paru dans *Spirou* en décembre 1959. Au cours des années suivantes, avec Paul Deliège, Jacques Devos ou Jamic, il imagine Petit-Cactus, puis le duo Whamoka et Whikilowat, en couvant d'un regard bienveillant ces Indiens qu'il admire tant. Charles Dupuis se dit qu'il y a sans doute là une carte à jouer. Il conviendrait cependant de lui associer un scénariste. Un nom lui vient spontanément à l'esprit: Raoul Cauvin. Le jeune homme – né à Antoing, sur les bords de l'Escaut, en 1938 – s'use à l'époque les yeux comme opérateur de prises de vues (cameraman, en bon franglais) et tente, sans grand succès, de vivre de sa plume. Cauvin et Salvérius réfléchissent bientôt à leurs nouveaux personnages. Pas question d'aller chasser sur les terres de leurs aînés: «Essayer de faire du Goscinny ou du Morris n'aurait eu aucun sens. Nous avons décidé de construire autre chose.» «Autre chose» consiste dans un premier temps à représenter des soldats du 7e régiment de cavalerie de l'armée américaine, les fameuses Tuniques bleues, commandées par le colonel Appeltown et basées à Fort Bow (jeu de mots facile mais efficace). Un camp régulièrement assailli par des Peaux-Rouges plus remuants que véritablement méchants.

«À malin, malin et demi», la toute première histoire complète des *Tuniques Bleues*, paraît dans le *Spirou* n° 1585 du 29 août 1968. Au fil des semaines, pratiquant un humour extrêmement visuel, Cauvin et Salvérius étoffent leur petit théâtre de papier et créent notamment l'éclaireur amérindien Plume d'argent, qui disparaîtra plus tard des écrans radar. Dans «La Fille du colonel», parue dans le *Spirou* n° 1597 du 21 novembre 1968, surgit la capricieuse Amélie Appeltown, une jeune femme brune que l'on retrouvera des années plus »»»



CAUVIN / D.R., 2017

↑ Raoul Cauvin, en 1965 ou 1966, au studio TVA (Télévision Animation), des éditions Dupuis. Dans la pièce du fond « planche » l'animateur Vivian Miessen.

HEBDO • 31e ANNÉE • 56 PAGES • 21-11-68
1597
FRANCE : F 1.20 • BELGIQUE : 12 F • SUISSE : 1.20 F
Spirou
C'EST POUR LE SCALP? EH BIEN, ESSAYEZ...
FIEZ-VOUS A' MON INSTINCT, SIR ! SI JE VOUS DIS QU'ILS SONT LA', C'EST QU'ILS SONT LA' !!!
Salvé Cauvin
CAUVIN / SALVÉRIUS / DUPUIS, 2017

↑ Un comique de situation. Première couverture gag des *Tuniques bleues*, par Cauvin et Salvérius (*Spirou* n° 1597, 21 novembre 1968).

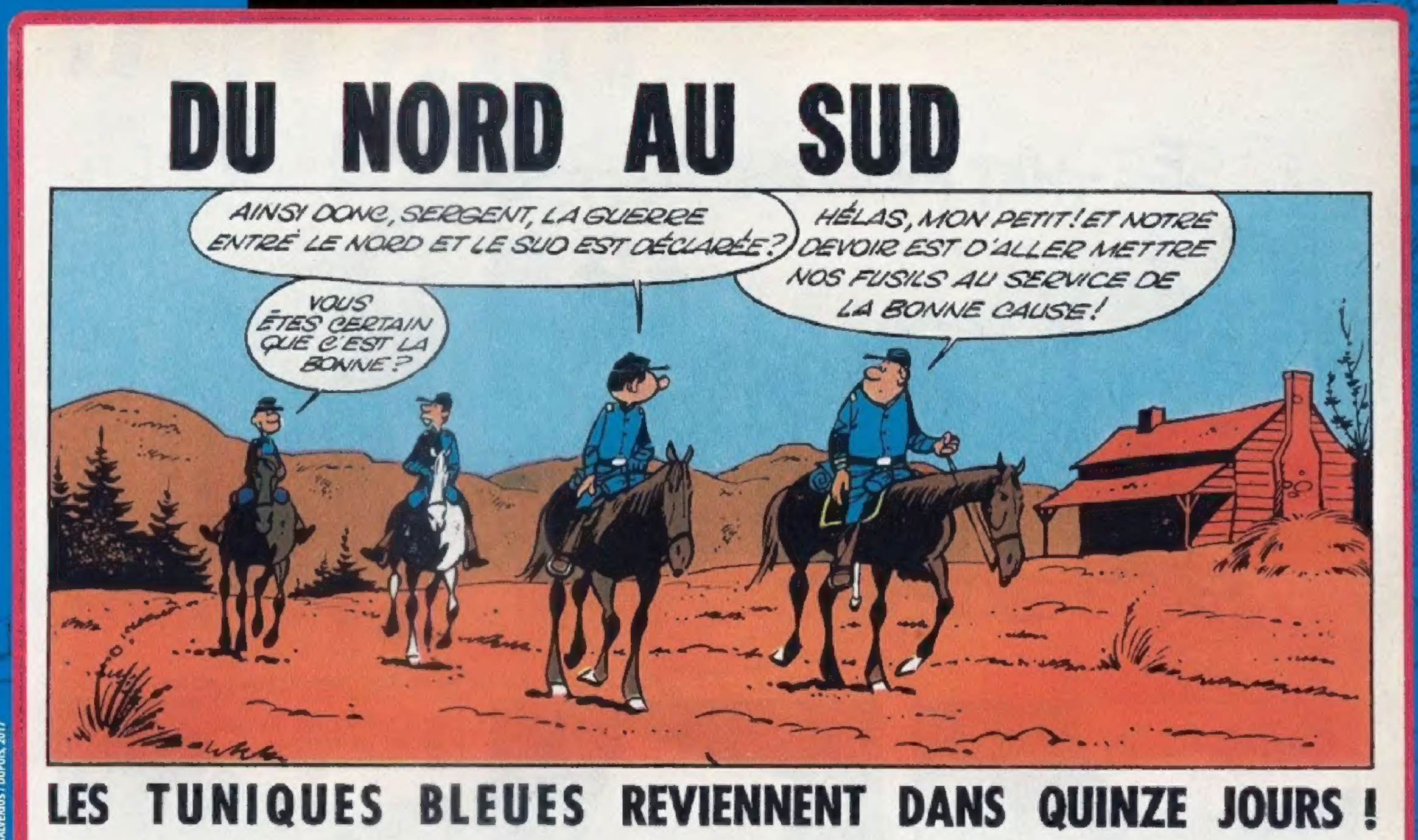
››› tard, sous le pinceau de Lambil, en blonde cendrée sans qu'un quelconque pinailleur n'y trouve à redire. Si quelques seconds rôles, comme Bryan et Tripps, occupent un temps le devant de la scène, l'action se centre bientôt sur le sergent Cornélius Chesterfield et le caporal Blutch, sortes de Laurel et Hardy du Far West. Le premier, un grand assoiffé de gloriole, ne cesse d'admonester le second, un petit teigneux pacifiste. Un antagonisme tout relatif, les deux hommes se révélant au fil du temps assez complices.

SALVÉ D'HONNEUR

Si certains enchaînements de la série rappellent le cinéma burlesque d'avant-guerre, Raoul Cauvin cite aussi d'autres sources d'inspiration plus réalistes, comme les réalisateurs Raoul Walsh, John Ford ou Howard Hawks : « En fait, je crois avoir regardé à l'époque tout ce qu'il était possible de voir comme films traitant des guerres amérindiennes et des cow-boys. Le feuilleton *Rintintin*, également. J'ai aussi bien aimé *Autant en emporte le vent*, le film de Victor Fleming. En réalité, quand j'ai commencé à m'intéresser au sujet, je me suis rappelé tout ce que j'avais vu gamin, puis ado. Et j'ai décidé d'approfondir ma documentation. Maintenant, l'on peut me poser toutes les questions possibles, tant sur l'histoire de l'Ouest en général que sur la guerre de Sécession en particulier ! » Guerre civile américaine qui intervient dans la série à partir de l'épisode « Du nord au sud », lancé en 1971. « Cela s'est fait un peu inconsciemment, remarque Cauvin. Les histoires de soldats et d'Indiens formaient d'excellentes bases pour de courts récits complets, mais elles seraient devenues un peu répétitives à la longue. Alors j'ai proposé à Salvérius de les plonger dans la guerre de Sécession, qui offrait des péripéties beaucoup plus variées et plus denses. Nous échappions ainsi à la tentation du cow-boy solitaire… »

Au printemps 1972 sortent « Un chariot dans l'Ouest » et « Du nord au sud », les deux premiers albums de la série. Salvé n'a hélas guère

« Du nord au sud » (annonce parue dans le *Spirou* n° 1708 du 7 janvier 1971). Cet épisode aborde ce qui va devenir l'une des thématiques centrales des *Tuniques bleues* : la guerre de Sécession, traitée sans concession par les auteurs.


DU NORD AU SUD
AINSI DONC, SERGENT, LA GUERRE ENTRE LE NORD ET LE SUD EST DÉCLARÉE?
VOUS ÊTES CERTAIN QUE C'EST LA BONNE?
HÉLAS, MON PETIT! ET NOTRE DEVOIR EST D'ALLER METTRE NOS FUSILS AU SERVICE DE LA BONNE CAUSE!
LES TUNIQUES BLEUES REVIENNENT DANS QUINZE JOURS !

CAUVIN / SALVÉRIUS / DUPUIS, 2017

À une époque où l'on assiste à un chamboule-tout sociétal, la série n'hésite pas à fustiger la hiérarchie militaire

le temps d'en profiter, une crise cardiaque le foudroie alors qu'il dessine la trente-septième planche des « Hors-la-loi ». Le coup est rude. En accord avec la famille du défunt, Dupuis décide d'achever le récit en cours.

Il convient surtout d'anticiper le coup d'après. Et si l'on faisait appel à Lambil ? Né à Tamines, près de Namur, en 1936, l'homme est également un ancien du bureau de dessin et tenait Louis Salvérius en haute estime. En ce début des années 1970, Lambil s'est plutôt spécialisé dans le réalisme avec *Sandy*, une série se déroulant au cœur de l'Australie, mais il a également prouvé, via quelques récits humoristiques et animaliers complets, qu'il était parfaitement capable de varier de style. « Lorsque Dupuis et Raoul m'ont téléphoné et demandé de terminer les dernières pages d'« Outlaw », j'ai presque cru à une blague, commente l'artiste. J'ai vraiment hésité. J'ai malgré tout accepté de les dépanner afin de ne pas laisser la famille Salvérius dans l'embarras. J'ai tout d'abord achevé une planche qui avait été à demi crayonnée par Louis. »

Un essai jugé convaincant par Dupuis et Cauvin, qui lui confient alors la suite de l'aventure : « Pour terminer l'épisode, j'avais en permanence son travail sous les yeux. Pour ma première histoire à suivre, "Les Déserteurs", Raoul m'a facilité les choses en imaginant un récit qui se déroulait en grande partie dans le désert et qui ne mettait en scène que peu de personnages. L'avantage, c'est »»»

« QUE PASSE ? »
ÇA VIENT DOU CÔTÉ DES AMERICAINS GRANDE GONDALES!
CETTE FOIS, C'EN EST TROP ! MO...
TAC TAC TAC TAC TAC
AHA... T'AS ONT ÉCOUSSY À FAIRE MARCHER MA MITRAILLEUSE !
HE ! ATTENTION, AS...
TAC TAC TAC TAC TAC
LÀ-BAS SERGENT, VITE !
EH EH EH EH
TAC TAC TAC TAC TAC
CAUVIN / SALVÉRIUS / LAMBIL / DUPUIS, 2017
39

← Inachevée à la mort de Salvérius, cette trente-septième planche de « Hors-la-loi » (« Outlaw », dans sa version album) est reprise au vol par Lambil.

← Coiffé d'une parure de grand sachem, le caporal Blutch épouse la cause des *Native Americans*. (Dessin d'annonce pour l'épisode « Indien, mon frère », 2011.)

››› qu'elle ne nécessitait qu'un minimum de documentation. Je lui ai ensuite demandé de recentrer l'intrigue sur Blutch et Chesterfield. Raoul m'a suivi sur cette piste, et nous avons pu avancer à notre rythme. »

Dès leur apparition, *Les Tuniques bleues* renouvellent durablement le ton du *Journal Spirou*. Lancée à un moment où les « grands anciens » – Franquin, Peyo, Morris ou Roba – quittent le périodique ou restreignent leur production, à une époque où l'on assiste à un gigantesque chamboule-tout sociétal, la série n'hésite pas à fustiger la hiérarchie militaire. Ainsi, à la sixième planche des « Hors-la-loi », Blutch lance-t-il l'une de ses tirades légendaires : « Il est vrai que dans ce fichu conflit, on n'a pas pensé à faire des balles pour les généraux. On ne les fabrique que pour les petits soldats comme nous ! Pour les gars comme vous et moi ! Et là, on ne lésine pas sur la quantité. Alors les petits corps des petits soldats tombent sur le sol, mais le corps du bête et affreux général reste bêtement sur sa bête selle, à hurler… »

LE NORD ET LE SUD MIS DOS À DOS

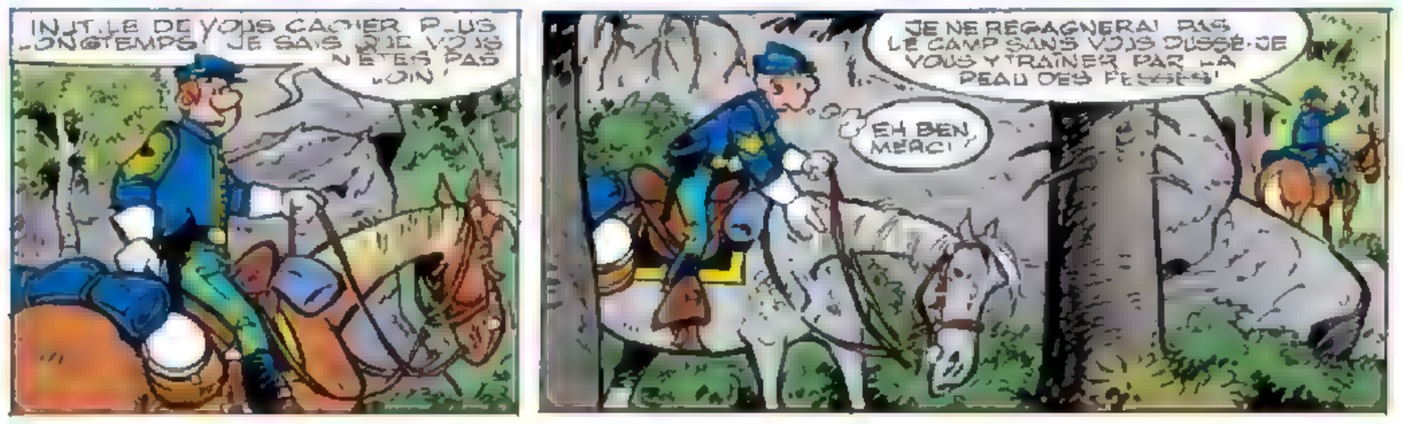
Dans « Black Face », Cauvin et Lambil ne se contentent pas de dénoncer le racisme – « À moins d'être un abruti, note le scénariste, qui peut être pour le racisme ? » –, ils rappellent aussi l'absurdité de la guerre de Sécession : « Il ne s'agissait pas tant, pour le Nord, de libérer les esclaves que de s'emparer des richesses du Sud. Nous montrons comment les Noirs devaient enterrer les morts, comment ils étaient maltraités des deux côtés. » Plus question de montrer une guerre « propre », au grand dam, parfois, de l'illustrateur : « C'est le dada de Cauvin, ça. Me faire dessiner des blessés et des estropiés ! »

Si l'on observe les toutes premières planches de la série, celles qui furent dessinées par Louis Salvérius, force est de constater que l'illustrateur glisse progressivement d'un style dit « gros nez » à un trait semi-réaliste. « Pour ma part, j'ai presque fait l'inverse, remarque Lambil. Les

À propos de « Black Face » (ci-dessous, la planche 3), Raoul Cauvin explique : « Nous montrons comment les Afro-Américains devaient enterrer les morts, comment ils étaient maltraités des deux côtés. »

deux personnages principaux, Blutch et Chesterfield, sont humoristiques. Les autres, moins. Mes chevaux possèdent tout de même un cou plus fin que dans la réalité. J'aime bien dessiner Arabesque, le cheval de Blutch. C'est d'ailleurs le seul animal pour lequel je ne prends jamais aucun modèle. Par contre, pour un chariot, pour n'importe quel objet important, je puise dans ma documentation. »

Concernant le scénario, Raoul Cauvin navigue lui aussi entre humour et réalisme : « J'essaye d'être le plus exact possible, mais le côté documentaire n'est qu'un prétexte pour raconter une histoire. » Une Histoire vivante et drôle, assurément ! ■



UN EXERCICE D'ÉQUILIBRISTE

En quelques lignes, une scène d'ouverture traitée parfois en panoramique, les auteurs dressent le décor, réaffirment les caractères intangibles et antinomiques de Chesterfield – le « va-t-en-guerre » – et de Blutch – le « planqué ». « C'est nécessaire, précise Raoul. Je m'arrange pour faire vite comprendre au lecteur où il est. Il doit retrouver ses marques, s'il est un habitué. Le nouveau lecteur ne doit pas, quant à lui, se sentir perdu. Tout est question d'équilibre. Ce sont, chaque fois, des histoires indépendantes, même si je développe malgré tout une certaine chronologie. » P. G.

DES PERSONNAGES EN CHAIR ET EN OS

Par Patrick Gaumer

SERGENT CHESTERFIELD

« Mon frère Robert avait suivi des cours à l'École royale militaire en Belgique, et cultivait un côté très cocardier, précise Cauvin. Je m'en suis inspiré pour Chesterfield. » Pour capter l'attention d'Amélia Appletown ou par pure vanité, Cornélius M. Chesterfield, sergent au 22e de cavalerie, rêve de décorations, acceptant sans rechigner les ordres hiérarchiques les plus insensés. À défaut de récolter une quelconque récompense, le grand naïf obéissant passera le plus clair de son temps à empêcher son « ami » Blutch de déserter. L'album « Blue Rétro » (n° 18) revient sur l'incorporation épique du tandem.

CAPORAL BLUTCH

« Les Vertes Années » (n° 34) nous racontent comment cet orphelin élevé par H. W. Harding, un médecin alcoolique, dut, tout jeune, apprendre à se débrouiller par lui-même, exerçant les métiers les plus variés, d'orpailleur à cireur de chaussures, en passant par barman au saloon The Pacific, où il croise la route de Chesterfield. Caporal au 22e de cavalerie, Blutch s'impose comme le personnage le plus attachant de la série. Narquois, réfractaire à toute autorité, le petit teigneux joue les tire-au-flanc et essaie de s'enfuir. Des tentatives sans cesse découvertes ou contrariées par son souffre-douleur favori.

ARABESQUE

La monture de Blutch a compris que, pour survivre à la guerre, il ne fallait pas faire preuve de bravoure ainsi, au moindre coup de feu ou lorsque Stark lance son fameux « Chaaargeeeeez ! », elle a pris l'habitude de se coucher par terre et de faire la morte. Personnage à part entière de la série, la brave jument se voit même offrir un album entier à son effigie (le 48e), composé d'histoires complètes où l'on découvre notamment pourquoi l'animal, bien avant sa rencontre avec Blutch, développe une aversion pour toute violence après la découverte d'un champ de bataille.

GÉNÉRAL ALEXANDER

«Cauvin se trompe parfois dans son nom et le baptise Anderson au lieu d'Alexander», soupire Lambil. Le général nordiste apparu dans «Les bleus tournent cosaques», qui se prétend meneur d'hommes et stratège, fait preuve en tout cas d'une belle persévérance confiant des missions à haut risque au sergent Chesterfield et au caporal Bluntch. Malgré leurs résultats contrastés, le grade ne semble pas leur en vouloir leur évitant la cour martiale à maintes reprises.

STEPHEN STILMAN

Capitaine d'état-major au 22e de cavalerie, ancien officier sudiste, Stephen Stilman cultive un sens de la formule qui fait mouche. Un art de la rhétorique hérité peut-être de son modèle, l'humoriste et britannophile Stéphane Steeman — c'est d'ailleurs à la demande de ce dernier que Cauvin et Lambil ont fait de Stilman un héros clé de la série qu'ils aiment à représenter généralement en train de siroter un verre de jus de fruits ? à la paille et peu enclin à la bagarre. Derrière son dilettantisme affiché se cache un personnage plus réfléchi et plus complexe qu'il n'y paraît.

GRANT

Les auteurs des *Tuniques bleues* font parfois intervenir de grandes figures historiques : Abraham Lincoln, Robert E. Lee ou William T. Sherman. À la troisième planche de «Du nord au sud», Chesterfield, qui n'en rate pas une, admoneste un «vieux barbu qui joue au comique» en train de faire ses ablutions : le général Ulysses S. Grant en personne ! Le célèbre officier ne lui en tiendra pas rigueur et l'engagera même comme bleu à tout faire dans «Qui veut la peau du général ?».

CAPITAINE STARK

«C'est un maniaque !» soliloque Bluntch en rencontrant pour la première fois le capitaine Stark, de retour sans ses soldats, d'une charge peu héroïque («Du nord au sud»). Envoyant au casse-pipe des régiments de jeunes recrues, le capitaine Stark incarne la ganache assoiffée de gloriole. Son sempiternel «Chaaargeeeeez !» devient un *running gag* de la série. Rien n'arrête ce va-t-en-guerre : «Je ne suis pas antimilitariste, précise Cauvin. Mais la plupart des gradés que j'ai croisés à l'armée étaient des imbéciles. Être commandé par des crétins, il n'y a rien de pire.»

AMÉLIE APPELTOWN

Fille du capitaine Appeltown, le commandant du Fort Bow où se déroulent les premières aventures des *Tuniques bleues*, la charmante (mais capricieuse) Amélie fait d'entrée de jeu chavirer le cœur du sergent Chesterfield. Dès lors, ce dernier veut écarter tous ses prétendants, réels ou supposés. Dans «Vive la mariée !», paru dans *Spirou* en 2005 (un épisode rebaptisé «Mariage à Fort Bow» [T. 19]), le lecteur assiste pourtant à l'union fictive entre Bluntch et la demoiselle.

LA NAISSANCE DES TUNIQUES BLEUES

Galop d'essai
Au début de la guerre de l'Indépendance (avril 1775), les insurgés opposent aux troupes anglaises aguerries une milice – renforcée, à partir de juin, d'une *Continental Army*, comprenant notamment une cavalerie légère. Manquant de moyens et peu adaptée aux forêts épaisses de la côte est, celle-ci connaît des débuts difficiles. *Bataille de Guilford Courthouse*, Don Troiani, 2010, coll. privée.

Les « bleus » contre les « gris » : la vision polychromique de la guerre de Sécession accapare l'imaginaire collectif. Toutefois, l'histoire de l'armée américaine, et de sa cavalerie, comme celle de son uniforme s'écrivent beaucoup plus tôt.

Par Iris de Rode

Tandem emblématique de la bande dessinée franco-belge, le caporal Blutch et le sergent Chesterfield sont membres du 22e de cavalerie pendant la guerre de Sécession (1861-1865), qui oppose l'Union (États du Nord) à la Confédération (ceux du Sud). Sur leur dos, la tunique bleue de l'Union. Si cet uniforme, devenu légendaire au fil du temps, a bel et bien été porté durant ce conflit fratricide, sa création date pourtant d'un affrontement qui a eu lieu presque cent ans auparavant : la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783). Flash-back. En 1764, le puissant Empire britannique prend plusieurs mesures pour augmenter les revenus de ses treize colonies d'Amérique (fondées sur la côte est des États-Unis), notamment le *Sugar Act* et le *Stamp Act*. C'en est trop pour les colons, qui se rebellent contre l'idée de payer des impôts sans être représentés politiquement à Londres. La colonie du Massachusetts est l'un des centres de cette résistance, à laquelle se rallient des milliers de miliciens. Action, réaction : le roi George III augmente la présence militaire britannique en Amérique pour maintenir l'ordre.

UN NOUVEAU MONDE AVEC DU VIEUX

Dans la nuit du 18 avril 1775, des centaines de *redcoats*, les troupes anglaises vêtues de tuniques rouges, marchent de Boston vers la petite ville de Concord, avec l'ordre de détruire les dépôts d'armes des rebelles. Arrivés sur place, les Britanniques brûlent les arsenaux qu'ils ›››

Au nord, l'armée se bat « à l'européenne », tandis qu'au sud, à la manière des Amérindiens, les miliciens privilégient la guérilla

››› réussissent à mettre au jour. Entre-temps, alertés de l'arrivée des Britanniques, les miliciens se sont rassemblés au long de la route de Boston, cachés dans les arbres, les buissons ou derrière les murs. Au son des cris et des coups de fusil, les Anglais prennent leurs jambes à leur cou, jetant leurs armes et habits pour courir plus vite. La guerre de l'Indépendance a commencé.

La rébellion se propage rapidement dans les autres colonies, où plusieurs milices locales se forment et s'entraînent pour faire face aux Britanniques. Mais elles ne sont pas en mesure de tenir tête à l'ennemi. Le deuxième Congrès continental réunit les colons rebelles, qui décident, le 14 juin 1775, de former la *Continental Army*, qui sera organisée et financée par le Congrès. Sous le commandement de George Washington, cette nouvelle armée se calque sur l'exemple européen : l'infanterie – équipée de mousquets, de baïonnettes et de sabres – est épaulée par une cavalerie légère et une artillerie de campagne.

Les débuts sont difficiles pour cette force continentale, qui souffre d'un manque de ressources, de nourriture et de discipline. La cavalerie, dont nos héros des *Tuniques bleues* feront partie cent ans plus tard, est encore peu développée. Il y a quelques troupes à cheval, certes, mais le Congrès n'a pas les fonds nécessaires pour en entretenir un grand nombre. De plus, le terrain américain ne se prête pas au jeu, si l'on peut dire : il y a peu de routes et les forêts sont très denses. C'est pour cette raison que les Britanniques n'ont que deux régiments de cavalerie sur place – surtout employés pour patrouiller et porter les messages.

LE CASSE-TÊTE DU QUI EST QUI ?

Par manque d'argent, il est impossible de fournir des uniformes aux soldats. Ces derniers et les officiers sont habillés indifféremment en bleu, en gris ou en marron, en costume de chasse, voire avec leurs habits d'artisans. Washington écrit à ce sujet : « Beaucoup d'inconvénients résultent de ne pas pouvoir distinguer un officier d'un soldat. » Il propose d'introduire comme marques distinctives des cocardes de différentes couleurs sur les chapeaux. Ceux qui n'ont pas de couvre-chefs noueront des foulards sur leur tête.

Au cours de la guerre, l'Armée continentale se réorganise. Tout d'abord avec l'aide financière et matérielle de la France, de l'Espagne et des

FRANCIS MARION : FORCE ET ATTRAPES

Francis Marion (1732-1795), que « même le diable ne peut attraper », est le brigadier général de la milice de Caroline du Sud. Aucun *redcoat* n'est à l'abri : ses espions entendent tout, ses miliciens à pied ou à cheval sont redoutables. Marion est le maître du jeu de poursuite dans les marais, qu'il pratique jusqu'à épuiser l'ennemi. Il attaque par surprise les campements anglais très tôt le matin. Il est connu pour ses pièges et ses ruses. Plusieurs fois, il fait mine de battre en retraite pour ensuite fondre sur l'ennemi avec une centaine de cavaliers, en galopant à toute bride, « criant, braillant, tirant, abattant ». En 1781, l'armée anglaise reçoit l'ordre d'en finir avec les troupes de l'insaisissable Marion, mais, au terme d'une poursuite de sept heures dans les marais, les Anglais abandonnent la partie. La légende du « Renard des marais » est née. Le film de Roland Emmerich *The Patriot* (2000) est en partie inspiré de ses exploits. I. D. R.

DON TROIANO/COLLECTION PARTICULIÈRE/BRIDGEMAN IMAGES

United colors of America

À leur création, les 13 États mobilisent des milices locales d'autoprotection, une armée dont les *minute men* (ci-contre) constituent un noyau pour le moins chamarré. Un premier uniforme militaire est créé en 1779, qui fait la part belle au bleu foncé, couleur traditionnelle des whigs. (Ci-dessous, des fantassins.)

LIBRARY OF CONGRESS

Provinces-Unies. Ensuite au contact de plusieurs militaires venus d'Europe pour faire profiter les insurgés de leur expertise, comme les Français La Rouërie et La Fayette, le Polonais Kosciuszko et le Prussien von Steuben. En 1779, le Congrès peut enfin se permettre de créer un uniforme standardisé. C'est le général Washington qui en choisit la couleur, le bleu foncé, qui est aussi la couleur traditionnelle des whigs, les opposants au pouvoir monarchique en Angleterre. Le revers des tuniques varie selon les différentes spécialisations : celui des régiments d'artillerie, par exemple, est rouge, avec des boutons jaunes. D'autres signes sont utilisés pour définir les rangs, comme des rubans colorés accrochés à la poitrine ou sur les manches. Sous les tuniques, les militaires portent un gilet, des culottes et des manchettes en blanc ou en chamois. Tout cela en théorie. La pratique est tout autre. Pour des raisons financières, ce sont principalement les officiers qui revêtent l'uniforme. Les simples soldats, eux, continuent à porter des vêtements bigarrés et hétéroclites jusqu'à la fin de la guerre.

Pendant la guerre de l'Indépendance, les colonies du Nord sont plus peuplées et développées que celles du Sud, où la nature est encore très sauvage. Par conséquent, au nord, l'armée, appuyée par les milices locales, livre des batailles dites «à l'européenne». Au sud, les affrontements sont moins conventionnels, et les miliciens y jouent un rôle plus significatif en y menant des actions de guérilla : embuscades, attaques surprises, vol ou destruction de matériel, pillage… Ces milices ont acquis de l'expérience dans cet art à la faveur de leurs nombreuses confrontations avec les Amérindiens aux frontières de leurs terres. Ils sont souvent à cheval, armés de sabres ou de hachettes. Leur contribution est décisive pour empêcher les Anglais de pénétrer trop loin dans l'arrière-pays du Sud. La bataille de Cowpens (Caroline du Sud, janvier 1781) en est un exemple. Elle oppose les insurgés commandés par le brigadier général Daniel ›››

››› Morgan aux Britanniques sous les ordres du lieutenant-colonel Banastre Tarleton. L'armée de Morgan est inférieure en équipement et en expérience. Il divise son armée en trois lignes : la première est composée de miliciens qui ont pour mission de tirer deux salves, avant de se retirer aussitôt. La deuxième, composée de 450 soldats de l'Armée continentale, reçoit les mêmes consignes. Enfin, la troisième, constituée de miliciens à cheval, se tient cachée derrière une colline pour prendre l'ennemi par surprise. Les cavaliers chargent au galop, armés de longs sabres, en poussant des hurlements féroces d'Amérindiens : des 1 100 soldats de Tarleton, 930 sont tués, blessés ou capturés, contre 70 du côté de Morgan.

LIBRES… DE CONQUÉRIR L'OUEST

Cette même année 1781, le roi Louis XVI décide d'envoyer une armée de 6 000 soldats pour épauler l'Armée continentale dans le Nord. En octobre, l'armée franco-américaine engage un combat décisif contre les Britanniques à Yorktown, en Virginie. Un combat mené « à l'européenne » – à l'inverse de la bataille de Cowpens –, qui prévoit des rangées d'artillerie et d'infanterie, et des assauts de places fortes. Après vingt et un jours, les Anglais sont contraints à la reddition. Les négociations de paix s'ouvrent. Le 3 septembre 1783, la Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance des treize colonies, qui seront appelées désormais les États-Unis d'Amérique.

Après l'indépendance, l'Armée continentale est rapidement dissoute. Mais la conquête de l'Ouest devient vite le nouvel enjeu : de 13, le nombre d'États passera à 34 en 1861. En 1791, la défaite, cinglante, de Saint Clair (ou Wabash), dans l'Ohio, montre la nécessité d'une armée permanente. (Sur les 1 000 miliciens américains engagés contre une confédération d'Amérindiens, 952 furent tués ou blessés.) La *United States Army* est ainsi créée. Son rôle principal est, jusqu'en 1860, de contrôler les côtes et les ports, ainsi que de surveiller les Amérindiens dans l'Ouest. En 1861, la *United States Army* se mue en *Union Army* au déclenchement de la guerre de Sécession. La forme des tuniques bleues change aussi au long des années, notamment pour la cavalerie. Pour offrir plus de confort aux cavaliers, les tuniques sont raccourcies. La couleur bleu foncé est maintenue, cette fois-ci avec des parements jaunes, comme ceux de Blutch et Chesterfield… ■

En selle
Avec le concours du Polonais Pulaski (lire page suivante), le *Corps of Continental Light Dragoons*, soit quatre unités de cavalerie, est formé en 1777.

DON TROIANI/COLLECTION PARTICULIÈRE/BRIDGEMAN IMAGES

LE MARQUIS DE LA ROUËRIE MET LA MAIN À LA POCHE

En 1777, Armand Charles Tuffin, marquis de La Rouërie (1751-1793), arrive sur le sol américain… à la nage, après que son navire a été canonné par les Anglais. Comme La Fayette le fera après lui, il se porte volontaire dans l'Armée continentale. Il obtient en 1778 sa propre légion de 300 hommes, composée de dragons à cheval et de fantassins légers. Après plusieurs batailles désastreuses, Armand écrit à propos de sa légion que « le désordre y règne ». Ses soldats, qui n'ont ni argent, ni vêtements, ni armes, ni chevaux, désertent en masse. En février 1781, désespéré d'attendre l'aide du Congrès, il retourne en France pour se procurer de quoi équiper ses hommes. Il emprunte, en son nom, une somme de 50 000 francs, avec laquelle il achète sabres, pistolets, selles, tuniques, bottes et quelques trompettes. La guerre peut reprendre… **I. D. R.**

LE FABULEUX DESTIN DE CASIMIR PULASKI

Par Edmond Dziembowski

Le poulain de Washington

Chef de troupes rebelles, héros national, comploteur en exil, compagnon d'armes de La Fayette et « père de la cavalerie américaine » : vies et mort du comte polonais Pudalski.

« Le comte Pulaski de Pologne, officier célèbre dans toute l'Europe pour la bravoure de sa conduite dans la défense des libertés de son pays contre l'invasion des trois puissances de Russie, d'Autriche et de Prusse, aura l'honneur de vous remettre cette lettre. [...] J'espère qu'il trouvera dans les armées placées sous votre commandement des occasions de se distinguer. » En ce mois de mai 1777, Benjamin Franklin est sûr de son fait. Le destinataire de sa lettre, George Washington, verra bientôt arriver un homme d'une trempe exceptionnelle. Avant même qu'il ne mette le pied sur le sol américain, Casimir Pulaski, alors âgé de 32 ans, possède déjà une belle expérience en matière de lutte contre une puissance oppressive.

Le 29 février 1768, dans la petite ville polono-ukrainienne de Bar, Joseph Pulaski, son père, participe à la fondation d'une confédération pour défendre la religion et la liberté menacées par l'immixtion croissante de la Russie dans les affaires intérieures. Confédération ? Dans la jungle institutionnelle de la Pologne, une confédération est une insurrection. Et une insurrection légale. Le pays sombre alors dans les affres de la guerre civile. Teinté d'un mysticisme ardent et d'une haine antirusse féroce, le mouvement fait tache d'huile, ralliant en masse la noblesse. Casimir Pulaski se met alors à la tête d'une armée de cavaliers qui donne du fil à retordre aux Russes. Comme le constate Charles François Dumouriez, envoyé en Pologne pour discipliner ceux qu'il appelle « les Asiatiques de l'Europe », l'armée confédérée est minée par l'incompétence et la vanité de ses chefs. Seul ou presque, Casimir Pulaski se distingue par de réels talents. L'historien de la confédération de Bar, Rulhière, est subjugué : « Pulaski, par son ascendant naturel, était le maître de ses égaux ; tous le secondaient avec ardeur, tous se précipitaient avec lui dans les périls. » Plus critique, Dumouriez souligne le caractère « volage » du jeune combattant, qui ne sait « s'arrêter ni à une autorité ni à un plan fixe ».

L'action de Pulaski montre une alternance de hauts faits d'armes et d'échecs cuisants. Son rôle en 1770-1771 dans la défense de Czestochowa lui vaut d'être élevé au rang de héros national. Mais son indépendance d'esprit contribue à l'échec de l'insurrection. En 1772, atterrés, les confédérés voient la Pologne dépecée par la Russie, la Prusse et l'Autriche. Pulaski, qui a trempé dans un projet d'enlèvement du roi Stanislas II Auguste Poniatowski, est en fuite. Réfugié en France, il sent bientôt monter, outre-Atlantique, le vent de la liberté : la révolte des colonies d'Amérique a atteint un point de non-retour. La confédération de Bar a été une révolte éminemment réactionnaire. Née elle aussi d'une crispation sur des privilèges mais débouchant sur l'avènement de la première démocratie de l'histoire moderne, la révolution d'Amérique a métamorphosé le noble polonais. À l'instar d'un La Fayette, dont il devient le compagnon d'armes, Pulaski met désormais toute son énergie pour que vivent les principes que la jeune république a lancés à la face du monde.

Arrivé en Amérique, Pulaski s'emploie à convaincre Washington de créer des forces de cavalerie. Son baptême du feu a lieu le 11 septembre 1777, à Brandywine. Pulaski s'y distingue en protégeant la retraite de l'Armée continentale, sauvant ainsi Washington d'un désastre. En reconnaissance de son action, le Congrès le nomme brigadier général des quatre unités de cavalerie qui viennent d'être créées. Après une gestation entamée sur les champs de bataille de Pologne et d'Ukraine, la cavalerie américaine voit le jour. Le 9 octobre 1779, à la bataille de Savannah, alors qu'il lance la charge, Pulaski est touché par un boulet. Cet autre héros des deux mondes s'éteint le 15 octobre 1779. ■

PETER NEWARK PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

Les guerres INDIENNES (1803-1890)

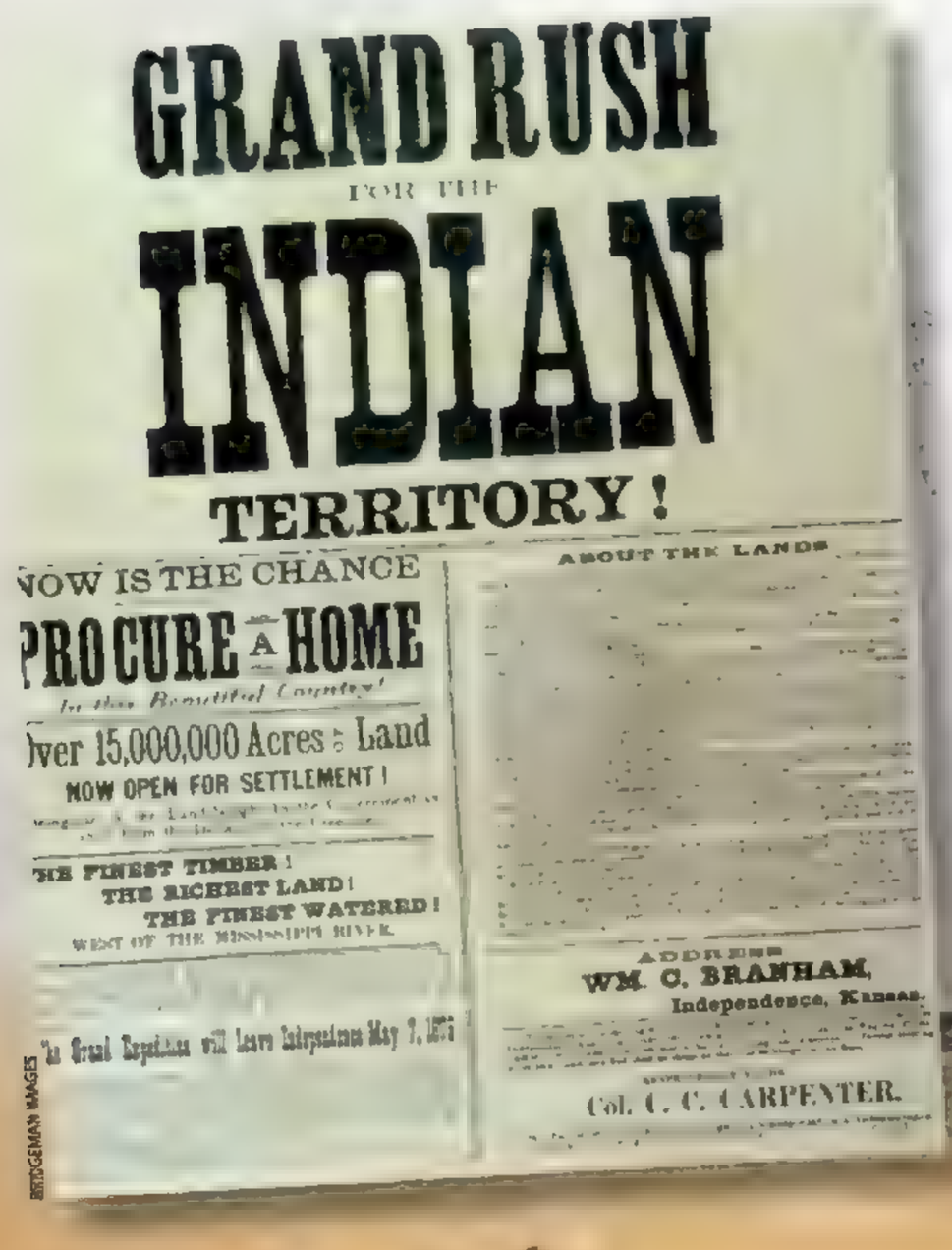
L'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, en 1803, engage un mouvement irréversible, la conquête de l'Ouest, dont les Tuniques bleues seront le bras armé. Depuis leurs forts, elles contiennent puis refoulent, au nom du « progrès », les premiers occupants du Nouveau Monde. À leur tête, des officiers frais émoulus de West Point ; à leurs côtés, des éclaireurs et des Texas Rangers.

A LA CONQUETE DU «GRAND DESERT»

Du fleuve Mississippi au Pacifique, les États-Unis connaissent dans la première moitié du XIXe siècle une expansion géographique sans précédent. Un territoire immense, à peupler d'urgence.

Par Bertrand Van Ruymbeke

Au XVIIe siècle, les chartes des colonies anglaises en Amérique du Nord couvrent un immense territoire qui enjambe un continent largement inexploré pour atteindre – imaginairement – l'océan Pacifique. Les Européens ignorent l'épaisseur du continent nord-américain. Les Espagnols longent la côte du Pacifique en Californie et s'aventurent vers l'intérieur à travers l'Arizona, le Texas et le Nouveau-Mexique à partir de la Nouvelle-Espagne. Les Franco-Canadiens traversent les plaines du Midwest et percent les Rocheuses au XVIIIe siècle. À l'orée du siècle suivant, sous la présidence de Thomas Jefferson, les Américains se lancent dans l'exploration du Grand Ouest.



BRIDGEMAN IMAGES

LA «FRONTIÈRE» SE DESSINE

Après l'achat de la Louisiane à la France, un territoire couvrant un tiers des États-Unis, de l'actuelle Louisiane au Montana, Jefferson dépêche en 1804 les officiers Meriwether Lewis et William Clark, à la tête d'une cinquantaine

PETER NEWARK AMERICAN PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

d'hommes, en mission d'exploration vers le Pacifique. Pendant deux ans, Lewis et Clark cartographient l'actuel Nord-Ouest et créent des liens diplomatiques avec les nations amérindiennes. Les Américains ont atteint le Pacifique.

Il faut cependant attendre deux décennies pour que « la Frontière », comme les Américains appellent le point de rencontre – longitudinal et fluctuant – entre la limite occidentale de leur peuplement et le pays indien, franchisse le Mississippi. Cette pénétration se fait au Texas, alors mexicain, avec l'arrivée de sudistes accompagnés de leurs esclaves. Quelques années après sa guerre d'indépendance contre le Mexique, le Texas est incorporé aux États-Unis en 1845. Vient la guerre entre ces derniers et le Mexique (1846-1848), qui permet aux Américains d'acquérir par le traité de Guadalupe Hidalgo la Californie, l'Arizona, l'Utah, le Nouveau-Mexique, le Nevada et le Colorado. Au même moment, les États-Unis négocient avec la Grande-Bretagne l'acquisition du Nord-Ouest, surnommé l'*Oregon Country* (l'Oregon, l'État de Washington et l'Idaho). En 1850, lorsque la Californie devient un nouvel État après une fulgurante poussée démographique due à la découverte de gisements d'or dans la région de Sacramento, les États-Unis contrôlent nominalement un très vaste territoire situé entre le Mississippi et le Pacifique. Mais l'avancée du peuplement états-unien se fait beaucoup plus lentement que ces conquêtes éclair. De surcroît, la guerre de Sécession (1861-1865) freine ce mouvement alors que l'énergie du pays se trouve absorbée par ce duel fratricide et meurtrier.

LE CHEVAL, MEILLEUR AMI DE L'HOMME

Il faut attendre la fin des années 1860 pour que les Américains reprennent le chemin du Pacifique. L'Ouest, ce que le cartographe militaire américain Stephen H. Long a appelé en 1820 « le grand désert américain », est vaste et principalement peuplé d'Amérindiens, dont beaucoup ont été déportés dans les années 1830 au moment de la tragique *Trail of Tears* (« Piste des larmes »).

Introduit par les Espagnols au XVI[e] siècle, le cheval, comme le train et le chariot, est indissociable de l'Ouest, réel ou fantasmé. Certaines nations amérindiennes, les Comanches ou les Apaches par exemple, ont développé un mode de vie équestre sophistiqué. Si le train permet ›››

Dans tous les sens

Au sein d'une armée aux effectifs réduits en comparaison des vastes espaces, la cavalerie tient un rôle important – notamment dans la protection des colons – par sa mobilité.

Mirage ou rêve américain ?

Le *Homestead Act* (« loi de Propriété fermière » du 20 mai 1862) inaugure une intense période de migration vers l'Ouest, motivée par l'or, la terre (comme les quelque six millions d'hectares de Territoire indien vantés par l'affiche à gauche) et la promesse – pas toujours tenue – d'une vie meilleure.

››› de couvrir d'immenses distances – le premier chemin de fer transcontinental est achevé en 1869 –, c'est le cheval que les Américains privilégient au quotidien. La cavalerie joue un rôle essentiel dans l'occupation et le contrôle de l'Ouest par l'armée américaine, notamment pendant les conflits qui l'opposent aux nations amérindiennes. Les années 1865-1890 constituent la grande époque de la conquête de l'Ouest. C'est le temps des guerres indiennes, de la transhumance du bétail du Texas au Kansas, de la construction de voies de chemin de fer, par des ouvriers principalement chinois et irlandais, des cortèges de chariots chargés de colons attirés par le *Homestead Act* (1862), qui leur offre 64 hectares pour dix dollars, de la chasse au bison effroyablement destructrice, du service postal à cheval connu sous le nom de Pony Express, des bourgs de bois aussi rapidement abandonnés que construits et des prospecteurs d'or. Les régiments de cavalerie, tout de bleu vêtus, avec leur foulard jaune, font partie de ce même tableau. Dans l'Ouest, l'armée américaine est squelettique – jamais plus de 12 000

hommes – en regard de l'immensité du territoire, d'où l'importance de la cavalerie, qui peut parcourir de grandes distances.

Car, lorsqu'ils ne sont pas impliqués dans des campagnes militaires, ces dix régiments ont pour mission de patrouiller l'Ouest afin de protéger les colons et les voies de chemin de fer. Les 9e et 10e régiments sont composés de cavaliers noirs encadrés par des officiers blancs. Ces régiments portent le nom de «*Buffalo Soldiers*». Parmi les officiers de cavalerie, nous retrouvons des vétérans de la guerre de Sécession, tel George A. Custer (7e régiment), défait par les Sioux et les Cheyennes à la bataille de Little Big Horn, dans le Montana, en 1876.

Le recensement fédéral de 1890 met fin à la Frontière. Les statistiques démographiques révèlent que cette ligne n'existe plus. Cela ne signifie pas que l'Ouest soit densément peuplé, mais ni le vaste pays indien de jadis ni «le grand désert» ne perdurent. Il faudra cependant attendre le début du XXe siècle pour que les derniers États de l'Ouest soient créés : l'Oklahoma (1907), l'Arizona et le Nouveau-Mexique (1912). ■

Le Mexique, un voisin dépouillé

Tout commence par le Texas. Cette province, qui appartient au Mexique, indépendant depuis 1824, accueille des colons américains, dont Stephen Austin et Sam Houston, qui s'installent avec leurs esclaves. En une décennie (1825-1835), ces Américains deviennent assez nombreux (30 000) pour conduire une guerre d'indépendance, dont la bataille de Fort Alamo (1836) reste l'épisode le plus célèbre. En 1845, le Texas rejoint les États-Unis, qui entrent en guerre contre le Mexique l'année suivante. En 1847, les Américains remportent la bataille de Buena Vista, dans le nord du Mexique, et occupent Veracruz et Mexico. Au même moment, une poignée de colons américains proclame l'indépendance de la Californie. Vinq-cinq jours plus tard, la république de Californie est annexée par les troupes américaines. En 1848, par le traité de Guadalupe Hidalgo, les États-Unis acquièrent un territoire couvrant l'Arizona, le Nevada, l'Utah, la Californie et une partie du Colorado et du Nouveau-Mexique. Pour cette guerre, les États-Unis auront levé une armée de 100 000 hommes. Répondant à l'appel formulé par le journaliste John O'Sullivan en 1845 sous les termes de « destinée manifeste », qui attribuent un destin quasi messianique à une politique expansionniste, la guerre contre le Mexique est un événement majeur de l'histoire des États-Unis. Ce conflit, couplé avec l'obtention de l'Oregon, de l'Idaho et de l'État de Washington par négociation avec la Grande-Bretagne, ouvre aux États-Unis la porte du Pacifique et de la colonisation de l'Ouest pour la seconde moitié du XIXe siècle. ■ **B. V. R.**

Pied-à-terre
Le 14 septembre 1847, les troupes du général Scott pénètrent dans Mexico.

SMITH COLLECTION/GADO/GETTY IMAGES

HARO SUR

Les Indiens font obstacle à la conquête de l'Ouest. Refoulées, décimées, spoliées de leurs terres, les tribus amérindiennes doivent disparaître, pense-t-on, pour que triomphe la « civilisation »…

Par Farid Ameur

Tuez-les tous ! À l'aube du 27 novembre 1868, le 7e de cavalerie fait irruption dans le camp du chef Black Kettle, près de la rivière Washita. « Un massacre », où femmes et enfants n'auraient pas été épargnés, selon le colonel Wynkoop, agent responsable des Cheyennes et des Arapahos, qui démissionnera en signe de protestation.

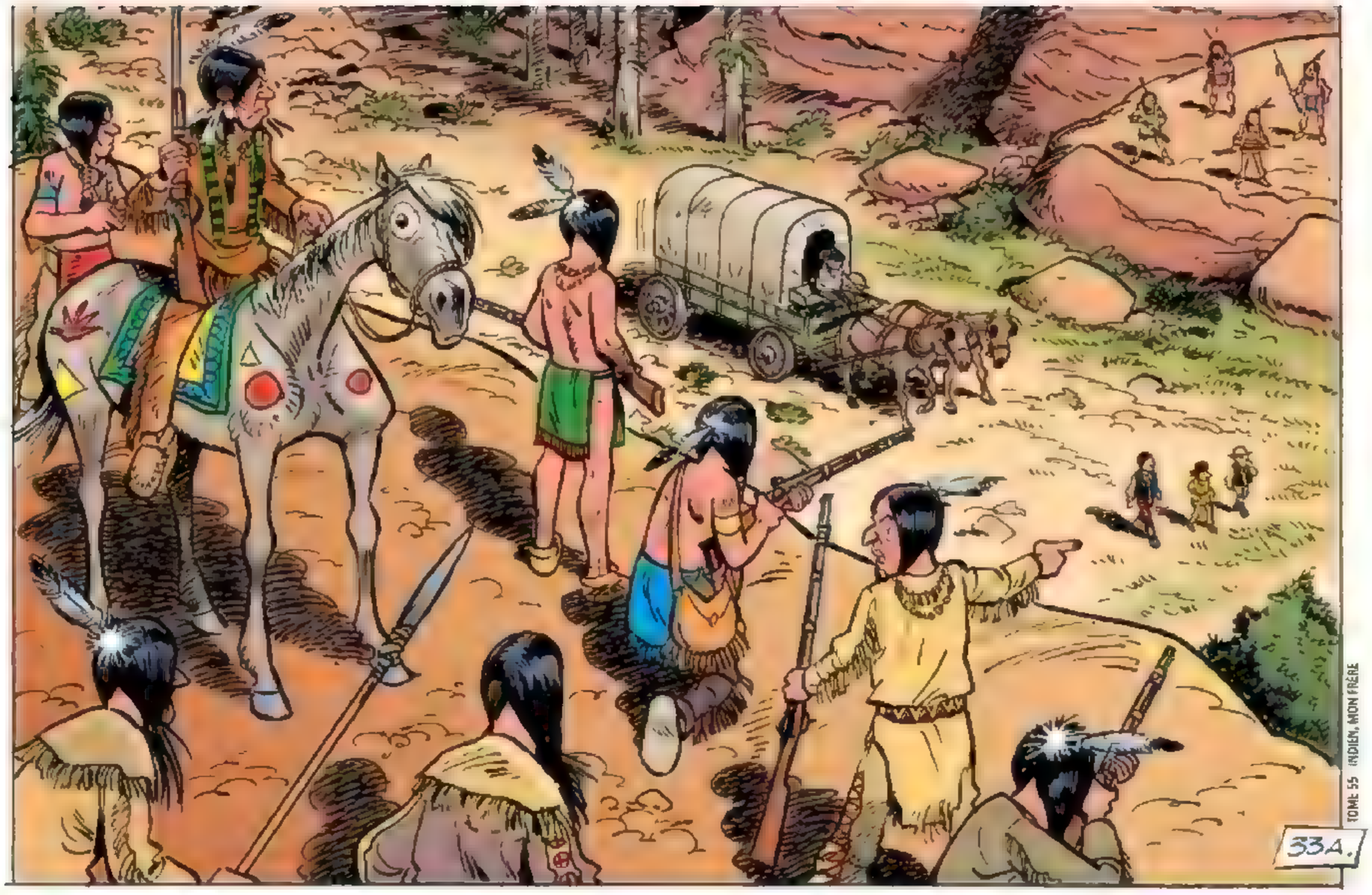
DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

LES PEAUX-ROUGES

En 1783, les États-Unis, libérés de la tutelle britannique, sont admis dans le concert des nations en vertu du traité de Paris. Pour les besoins de sa croissance, la jeune République aspire déjà à la domination continentale. Formée de treize colonies, disséminées le long de la façade atlantique, elle garde les yeux rivés vers l'ouest, où son expansion ne peut s'accomplir qu'aux dépens des tribus amérindiennes. Par le jeu de la guerre ou de la diplomatie, la « destinée manifeste » du peuple américain prend forme. La dynamique mêle agressivité et esprit messianique, soif de liberté et opportunisme. Le contrôle de la vallée de l'Ohio, dont l'accès était interdit par la Couronne britannique, constitue un premier enjeu. Les Indiens en subissent aussitôt les effets. Malgré une résistance énergique, ils sont contenus, puis refoulés aux marges de la civilisation anglo-américaine. L'armée fédérale, renforcée à l'occasion par des contingents de miliciens, conforte l'avancée du front pionnier.

DES TRAITÉS DE PAIX À GÉOMÉTRIE VARIABLE

En 1794, le général Taylor répond aux attentes de ses concitoyens en écrasant, à Fallen Timbers, une coalition de Shawnees, de Delawares et de Miamis. Dans la vallée de la Wabash, plus en amont, les combats tournent de nouveau en défaveur des Amérindiens, totalement dépassés par la puissance de feu de leurs adversaires. La vague de peuplement qui s'ensuit aboutit à une remise en question systématique des traités de paix. D'autant que les terres y sont riches et fertiles. Des années durant, une guérilla sanglante fait rage. Le climat d'insécurité ne parvient ›››



Remplumés
Dans les Plaines du Sud, les Tuniques bleues sont confrontées à de puissantes tribus guerrières, organisées en sociétés armées.

›››› pas à freiner les velléités d'expansion des colons. En 1811, le chef shawnee lance des appels à l'unité indienne, mais ses forces sont anéanties lors du combat de Tippecanoe. L'étau se resserre.

En 1813, le général Jackson, futur président des États-Unis, inflige une défaite retentissante aux Creeks à la bataille de Horseshoe Bend, en Alabama, préparant ainsi la voie à la déportation, à partir de 1830, de l'ensemble des tribus vivant à l'ouest du Mississippi vers les terres arides du Territoire indien (actuel Oklahoma). Réfugiés dans les marais de Floride, les Séminoles s'y refusent et se rebellent violemment, tenant longtemps en échec les troupes fédérales, avant de déposer les armes et de rejoindre les Cherokees, les Chickasaws, les Sauks et les Creeks sur la «Piste des larmes». Quelques années plus tard, l'épicentre des guerres indiennes se déplace dans les Grandes Plaines, vaste *terra incognita*.

Explorateurs, trappeurs, soldats, puis colons, chercheurs d'or, éleveurs et entrepreneurs – autant d'individus livrés fiévreusement aux détresses et aux convoitises, au désir de faire fortune à tout prix. Des rives majestueuses du Mississippi à la côte pacifique, la conquête de l'Ouest bat son plein. De gigantesques convois s'ébranlent le long des pistes. Du Texas au Montana en passant par l'Arizona et le Colorado, l'éclosion de communautés rurales et de villes champignons, l'exploitation des ressources naturelles, le tracé ferroviaire – le premier transcontinental est achevé en mai 1869 – participent du même effort.

Arc de cercle
À Fort Laramie, en 1868, le général Sherman signe un accord de paix avec les Sioux, les Cheyennes et les Arapahos. Sa violation par les Américains, la décennie suivante, sera reconnue par la Cour suprême en… 1980.

PETER NEWARK AMERICAN PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

LA RÉSISTANCE NE TARDE PAS À S'ORGANISER

Avec vigueur, constance et détermination, les autorités fédérales s'appliquent à affaiblir le degré de résistance des Indiens. Fiers de leurs traditions, ceux-ci sont clairement menacés dans leur mode de vie. D'une tribu à l'autre, leurs griefs sont identiques. Ils accusent les nouveaux venus d'empiéter en permanence sur leur territoire, de planter des clôtures et des poteaux télégraphiques au milieu de la prairie, de contribuer à la déforestation, au massacre et à la dispersion du gibier en construisant des villages, des routes et des voies ferrées. Il leur reproche également d'avoir introduit à dessein des maladies épidémiques contre lesquelles ils ne sont pas immunisés, de favoriser la propagation de l'alcool et, enfin, de pervertir leur âme en leur inculquant

des valeurs chrétiennes. À l'unanimité, leurs voix s'élèvent contre l'idée de vivre confinés dans des réserves, loin de leurs terres ancestrales, et de dépendre d'allocations du gouvernement fédéral. La résistance ne tarde pas à s'organiser.

Le long de la Frontière, les guerriers entretiennent l'agitation. Surgissant à l'improviste, ils attaquent les convois de migrants, les mineurs, les bûcherons et les chasseurs de bisons. En guise de représailles ou d'avertissement, ils pillent et incendient les fermes, les ranchs, les chantiers de construction ferroviaire et les transports de marchandises. Privée de moyens, l'armée semble longtemps impuissante à assurer une protection efficace. Aussi s'épuise-t-elle le plus souvent, au milieu des plaines, dans de vaines poursuites.

LES APACHES SONT LONGTEMPS INSAISISSABLES

Au milieu du XIX[e] siècle, le front pionnier ne cesse d'avancer. Les Indiens ont beau se défendre, les noyaux de résistance sont éclatés et sporadiques. Amadoués par de fausses promesses et des distributions de cadeaux, des chefs acceptent de signer des traités de paix, avant de s'en repentir. Dans le Sud-Ouest, les Navajos déposent les armes en 1864 après une lutte des plus implacables, l'armée fédérale ayant appliqué la tactique de la terre brûlée. Affamés et démoralisés, ils doivent entamer une marche forcée, sous contrôle militaire, vers la réserve de Bosque Redondo, où ils vivent reclus dans des conditions exécrables. Réfugiés dans des zones désertiques, du Nouveau-Mexique à l'Arizona, les Apaches sont longtemps insaisissables. D'autant que les bandes rebelles n'hésitent pas, lorsque les circonstances s'y prêtent, à franchir le Rio Grande pour échapper à leurs poursuivants. Il faut une mobilisation exceptionnelle de troupes pour obtenir, en septembre 1886, la reddition de Geronimo. Entouré de ses derniers fidèles, il est exilé en Floride et ne reverra jamais sa terre natale.

Dans le Grand Bassin, le Plateau et la Californie, les Indiens subissent un sort comparable. Paiutes (1866-1868), Modocs (1872-1873), Nez Percés (1877), Bannocks (1878) et Utes (1879) sont tour à tour soumis. Dans les Plaines du Sud, la cavalerie est plus à la peine. Elle y rencontre des tribus belliqueuses, puissantes et organisées en sociétés guerrières, contre lesquelles elle est mal préparée à lutter. Pour mater leur résistance, elle s'attaque à tout ce qui entretient leur capacité de combat. Les massacres de Sand Creek (1864) et de Washita River (1868) démoralisent les Cheyennes. Dans le nord du Texas, les Comanches, les Kiowas et les Arapahos sont défaits lors de la guerre de la Red River (1874-1875). En raison de la raréfaction des troupeaux de bisons, la famine sévit. Déboussolés, les Indiens n'ont plus les ressources humaines et matérielles pour reconstituer leurs forces.

Pendant ce temps, dans les Plaines du Nord, les Sioux défendent leurs terres avec acharnement. Au lendemain de la guerre civile, les colons et les prospecteurs s'aventurent, au péril de leurs vies, au cœur de leur territoire après la découverte de gisements aurifères. Sans aucun ménagement, l'armée fait construire des postes militaires pour sécuriser la piste. Sioux et Cheyennes

GRANGER COLL. NY / ALL RIGHTS

remportent deux grandes victoires, dans le Wyoming et le Montana, sous l'impulsion de chefs charismatiques, comme Sitting Bull et Crazy Horse, près de Fort Phil Kearny (1866) et à Little Big Horn (1876). Les Tuniques bleues s'emploient pour contenir la menace et prennent le dessus.

Pourchassés, en proie à des dissensions internes, les Indiens, vaincus par la faim et le froid, se résignent à prendre le chemin des réserves à partir de 1881. Ils y sont livrés à la détresse, la dépravation morale et la pauvreté. À leur grand désarroi, la parcellisation de leurs terres s'effectue sans réelle compensation. Neuf ans plus tard, les Sioux adhèrent massivement au mouvement de la «danse des esprits», dont le message rédempteur entretient l'espoir d'un soulèvement général fatal aux Blancs. Le 29 décembre 1890, alors que le gouvernement fédéral annonce la fin officielle de la Frontière, le massacre de Wounded Knee clôt le triste chapitre des guerres indiennes. ■

Exode

Chassés par la loi de mai 1830, les Cherokees entament une longue marche, sous escorte militaire, depuis l'Est jusqu'à une hypothétique terre promise (l'actuel Oklahoma). Un «Sentier des larmes» fatal à 5 000 d'entre eux.

UNE ECOLE DE LA VIE... MILITAIRE

Duty, Honor, Country (« Devoir, Honneur, Patrie ») : depuis 1802, les cadets de West Point – le Saint-Cyr américain – se conforment à cet exigeant programme.

Par Bruno Colson

L'Académie militaire de West Point, sur la rive droite de l'Hudson, se situe à une centaine de kilomètres au nord de New York. En y arrivant, on comprend l'importante stratégique de la position : durant la guerre de l'Indépendance, la vallée est pour les Britanniques une artère vitale qui relie le Canada à New York. Les colons réussiront pourtant à la couper en tendant au-dessus du fleuve une chaîne de 550 mètres à l'endroit où le cours est resserré par le promontoire de West Point. Le site est progressivement fortifié, garni d'artillerie, et devient le « Gibraltar de l'Amérique », selon George Washington, qui y installe son quartier général en 1779.

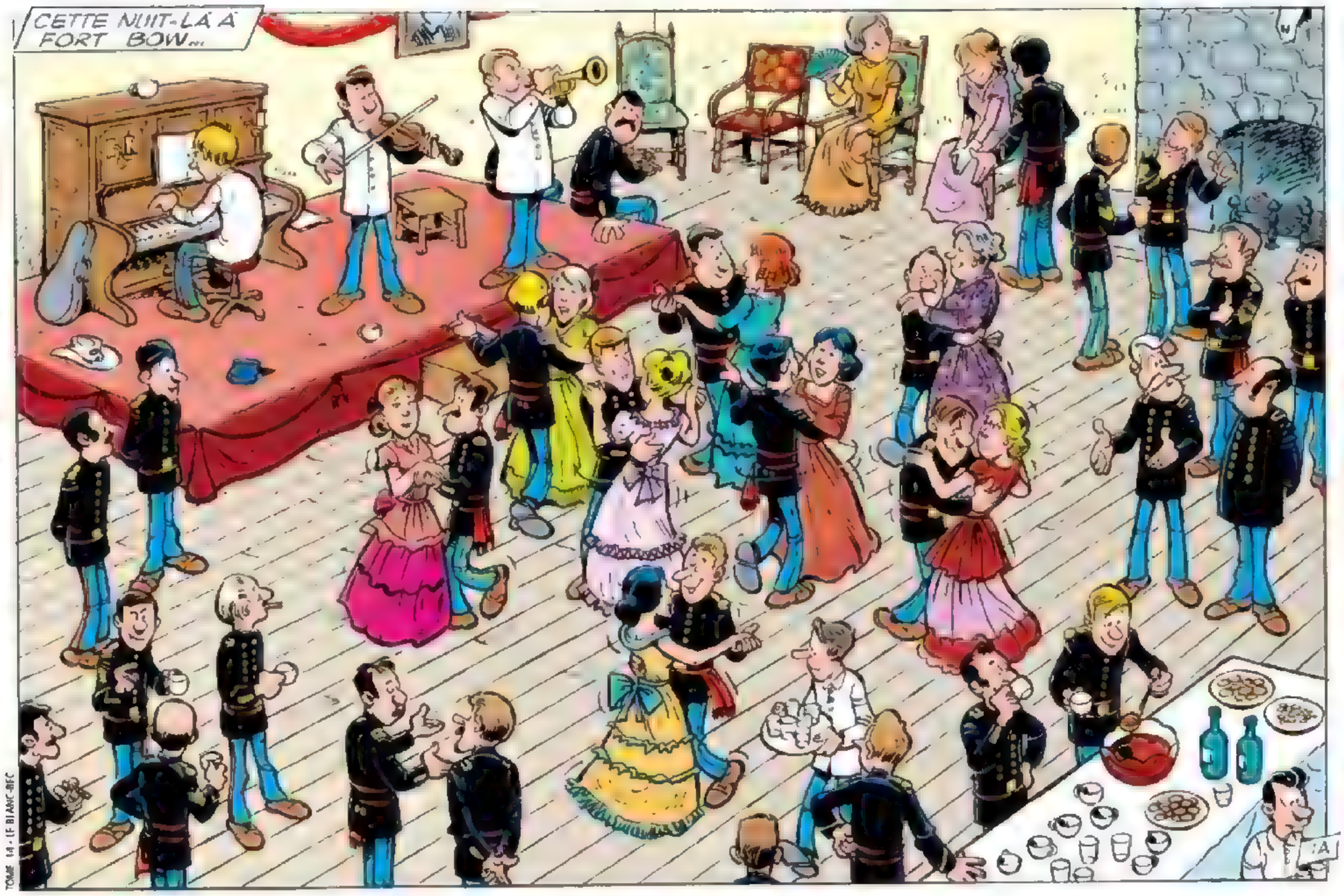
Une fois l'indépendance arrachée, le pays réduit son armée à moins d'une centaine d'hommes, et l'essentiel d'entre eux forme une compagnie d'artillerie et du génie à West Point. En 1794, le Congrès accepte d'augmenter l'effectif et d'y adjoindre des cadets, censés apprendre leur métier d'officier. Le lieutenant-colonel Louis de Tousard, d'origine bourguignonne, les commande et s'efforce d'améliorer l'enseignement en s'inspirant du modèle français – Jefferson, devenu président des États-Unis en 1801, y est favorable car les sciences sont très peu enseignées dans les universités Harvard et Yale. Il se sent toutefois obligé de nommer un Américain, Jonathan Williams, comme premier directeur de l'Académie militaire. Celle-ci est officiellement créée par le Congrès le 16 mars 1802. L'établissement dépend du corps du génie, également installé à West Point, et se veut donc plus proche de l'École polytechnique française que de celle de Saint-Cyr. L'intention est de former d'abord des ingénieurs, et l'Académie se dote bientôt de la plus riche bibliothèque scientifique du pays.

La guerre contre l'Angleterre en 1812-1814 entraîne la fixation d'un programme strict, avec quatre années d'études, deux sessions d'examens et une rentrée en septembre. De 1817 à 1833, le capitaine Sylvanus Thayer dirige West Point et acquiert le titre de « Père de l'Académie militaire », tant ses méthodes vont

DEAGOSTINI/LEEMAGE

Grise mine

Le célèbre uniforme gris, toujours porté au cours des parades, est adopté dès le conflit anglo-américain de 1812-1815.



Deux temps Les bals de garnison organisés par les officiers leur font revivre, le temps d'un soir, les années passées à l'Académie.

rester appliquées – notamment un classement des cadets par le mérite : les meilleurs vont servir dans le génie, les moins bons dans l'infanterie. Thayer a visité les écoles militaires françaises, a rencontré Monge, Laplace, Ampère, et a rapporté quantité d'ouvrages. Le niveau s'élève et West Point forme des ingénieurs qui vont contribuer au développement des États-Unis, en matière de relevés topographiques, d'édifices publics et de chemins de fer notamment.

UNE PLACE DANS LE CŒUR DE LA NATION

L'Académie est cependant l'objet de nombreuses critiques. On lui reproche de coûter cher et d'être inutile. De plus, l'existence d'un corps d'officiers de métier est considérée comme contraire à la démocratie. La guerre contre le Mexique en 1846 mettra fin aux critiques : les 532 officiers issus de West Point y font leurs preuves, permettent aux États-Unis de remporter la victoire et donnent enfin à l'Académie une place dans le cœur de la nation. Elle ne la perdra plus.

La sécession des États du Sud, en 1861, pose un terrible problème de conscience aux cadets. Robert E. Lee, sorti second de sa promotion, n'a jamais démérité une seule fois durant ses quatre années d'études mais choisit de rester fidèle à son État, la Virginie. La guerre de Sécession devient un affrontement entre diplômés de West Point, même si l'ancienne fraternité d'études aide parfois à prévenir les excès et contribue ensuite à la réconciliation. Ainsi Thomas L. Rosser et George A. Custer sont camarades de classe en 1861 quand la guerre éclate. Le premier rejoint le Sud, le second sert le Nord. Un jour, Custer capture des fourgons où se trouve la garde-robe de son ami. Il lui fera passer un message, l'incitant à mieux faire attention à ses uniformes ! Le conflit terminé, les deux hommes redeviendront des amis proches.

Autre parcours d'un ancien, celui de Philip H. Sheridan (1831-1888), qui illustre le passage de la guerre civile aux guerres indiennes. Sorti de West Point en 1853, il se voit confier par Grant en 1864 un corps de cavalerie afin de ravager la vallée de la Shenandoah, en Virginie, qui approvisionne les confédérés. Un an plus tard, il contribue de façon décisive à la défaite sudiste en poursuivant impitoyablement l'armée de Lee jusqu'à ce qu'elle capitule, à Appomattox. La guerre terminée, il deviendra l'un des principaux responsables de la lutte contre les derniers Indiens récalcitrants – reprenant sa stratégie de la terre brûlée pratiquée en Virginie, il encouragera l'abattage des bisons des Grandes Plaines afin de priver les Indiens de nourriture – et c'est à lui que l'on prêtera, peut-être à tort, la paternité de la phrase «Un bon Indien est un Indien mort»... ■

AU NOM DE LA LOI DES TEXAS RANGERS

Entre les brigands et les Indiens, le jeune État mexicain n'a rien d'un éden pour les milliers de migrants américains. En 1823, il est décidé d'y créer une force montée spéciale, des durs de durs chargés de mettre un peu d'ordre.

Par Farid Ameur

Août 1823. Deux ans plus tôt, le Texas s'est ouvert à la colonisation anglo-américaine. Rattachée au Mexique, fraîchement libérée de la tutelle de la Couronne espagnole, la province a cependant la réputation d'être inhospitalière, parcourue par des bandes de brigands et infestée d'Indiens hostiles. Aussi Stephen Austin, principal agent d'émigration de la contrée, a-t-il l'idée de recruter une milice destinée à assurer la «défense commune». Les Rangers ont vocation à servir de police montée. Dix cavaliers lourdement armés, mobilisables à tout moment et disposant des pleins pouvoirs pour rendre la justice. L'expérience est concluante. Dès 1826, leurs effectifs triplent. Partout où le devoir les appelle, les miliciens s'acquittent de leur tâche avec zèle et dévouement. Obéissant à un code de conduite fondé sur l'honneur, le courage et la loyauté, ils maintiennent la loi et l'ordre dans un vaste territoire où les structures sociales n'existent pas.

Des insignes sont fabriqués à partir des années 1870 (avec des pièces de monnaie) pour distinguer les Rangers dans les opérations impliquant d'autres agents.

Au fil du temps, leur renommée dépasse les frontières. En novembre 1835, au début de la révolution texane, les Rangers reçoivent enfin un statut officiel. Sous les ordres du major Williamson, ils tentent de percer les lignes mexicaines pour secourir Fort Alamo. En vain. Connus pour leur hardiesse et leur fougue, ils n'en contribuent pas moins à la défaite finale des forces de Santa Anna en exécutant des opérations de harcèlement et des missions de reconnaissance.

Sous la république du Texas (1836-1845), les Rangers connaissent leur apogée. Face à l'afflux de colons, les Comanches mènent une guérilla sanglante. La division, dont le nombre d'hommes est passé de 56 à 150, est appelée à la rescousse. Sous l'impulsion de leur nouveau commandant, le capitaine Jack Hays, les cavaliers sont soumis à un entraînement intensif. Ils ne portent ni uniforme, ni drapeau, ni insigne visible. Triés sur le volet, ils doivent fournir eux-mêmes armes (un fusil, deux pistolets, un couteau), équipements, chevaux et rations. Ils apprennent à suivre des traces, à scruter l'horizon, à se guider avec les étoiles. L'œil aux aguets, le doigt sur la détente, ils évoluent isolément, par petits groupes ou par brigades de 20. Leur énergie et leur savoir-faire compensent leur faiblesse numérique. En juillet 1839, ils tiennent en échec les Cherokees dans l'est du Texas. Deux ans plus tard, ils sur-

La passe de quatre
Un bon Ranger, disait-on, doit savoir « galoper comme un *vaquero*, suivre une piste comme un Comanche, tirer avec la précision d'un montagnard du Kentucky et se battre comme un lion ».
Texas Rangers armés de carabines Winchester, 1890.

prennent les Comanches à Plum Creek. C'est avec la même ardeur qu'ils repoussent les incursions des Comancheros, ces contrebandiers itinérants, enclins à la maraude et au pillage. Avec leur aplomb caractéristique, les Rangers se targuent d'être « les exécuteurs des hautes œuvres » et d'appliquer la loi du talion.

LES APÔTRES D'UNE JUSTICE EXPÉDITIVE

À l'initiative du capitaine Hays, les cavaliers s'équipent peu à peu du fameux revolver à cinq coups inventé par Samuel Colt. Pour la première fois dans leur combat contre les Indiens, ils peuvent faire feu du haut de leurs montures sans avoir à recharger. Une innovation qui leur sera tout aussi profitable pendant la guerre contre le Mexique : en septembre 1846, ils éclairent brillamment la marche des troupes américaines sur la route de Monterrey, en ouvrant des brèches et en collectant des informations importantes sur les positions ennemies. Un coup d'éclat cependant terni par une série d'exactions contre des villageois, qui les surnomment « *diablos tejanos* ». La menace comanche, quant à elle, finit par être contenue et refoulée dans le nord-ouest du Texas à mesure que progresse le front pionnier. C'est au titre d'éclaireurs et de puissance de feu mobile que le corps des Rangers apporte son concours à l'armée lors de ses campagnes contre les Indiens. Les officiers ont du mal à canaliser l'agressivité de certains auxiliaires animés plus par la vengeance que par le sens du devoir – et volontiers collectionneurs de scalps.

Dissoute au début de la guerre civile, la division est bientôt reconstituée en deux unités distinctes : l'une chargée de la sécurité le long du Rio Grande (*Frontier Force*) ; l'autre, des tâches policières courantes (*Special Force*). Auprès des Texans, ils font l'objet d'une adulation jamais démentie, bien qu'on leur ait reproché de se faire les apôtres d'une justice expéditive. Ainsi l'illustre John Armstrong, qui, de son propre aveu, aimait à « administrer l'extrême-onction » aux récalcitrants. Il n'empêche que, avec plus de 3 000 interpellations, les Texas Rangers ont formé une police montée d'une redoutable efficacité. Depuis 1935, ils sont rattachés au Département de la Sécurité publique de l'État du Texas. ■

LES BLEUS ROULENT LEUR BOSSE

Dès les années 1830, les camélidés sont le nouveau cheval de bataille de quelques hauts placés : l'animal est robuste, chez lui en milieu aride… L'armée rumine l'idée, concrétisée en 1856 par la création d'un étonnant *Camel Corps*.

Par Véronique Dumas

En 1934, le dromadaire femelle Topsy rend son dernier soupir à 81 ans, au zoo de Griffith Park à Los Angeles. Elle est l'un des derniers survivants de l'éphémère groupe méhariste créé au sein de l'armée américaine en 1856. L'histoire méconnue de ce *Camel Corps* commence dans les années 1830, lorsque le major Crosman propose au Département de la Guerre d'avoir recours à ces animaux dans le sud-ouest du pays en raison de leur endurance et de leur extraordinaire adaptation aux environnements les plus arides. Ces bêtes, écrit-il dans son rapport, sont capables de porter chacune jusqu'à 410 kilos, de parcourir 50 à 60 kilomètres par jour et de tenir une semaine sans boire et, presque, sans manger. Elles s'adaptent à tous les terrains, courent vite et restent impavides au cœur de la bataille. Bien qu'elle suscite l'intérêt de quelques militaires, sa suggestion reste sans suite. En 1847, le major Henri Wayne rédige un second rapport, qui attire, cette fois, l'attention du sénateur du Mississippi, Jefferson Davis. Mais celui-ci ne parvient pas à obtenir les

fonds nécessaires à sa mise en œuvre. Davis ne baisse pas les bras et convainc en 1853, après avoir été nommé secrétaire d'État à la Guerre, le président, Franklin Pierce, et le Congrès de la nécessité de créer un corps de méharistes.

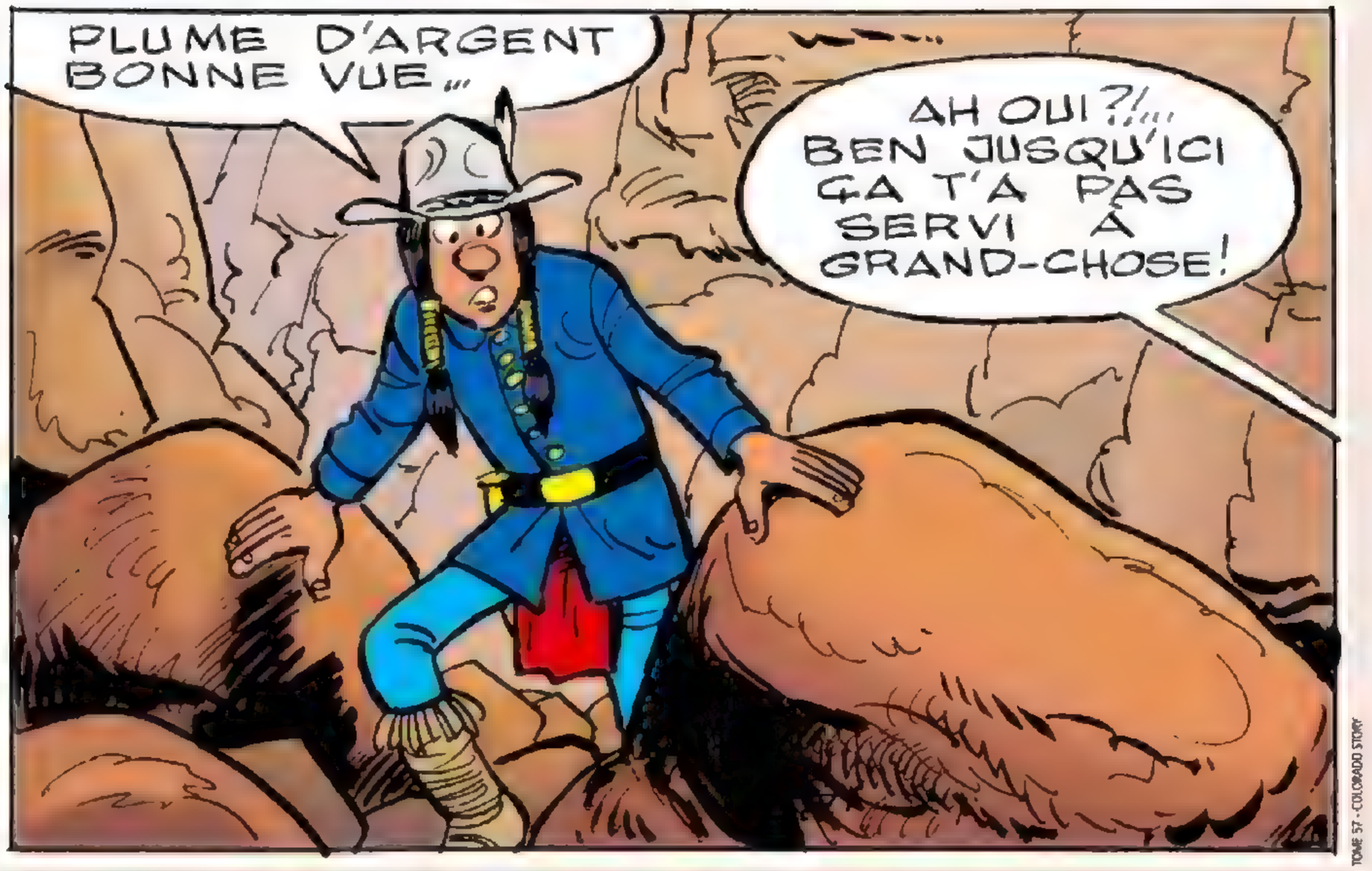
En mars 1855, le Congrès débloque 30 000 dollars pour que le major Wayne se rende en Afrique du Nord, en Turquie et en Égypte. Il y achète une trentaine de chameaux et de dromadaires, embarqués à bord d'un *USS Supply* spécialement aménagé pour l'occasion. Sanglées avec soin, hissées à l'aide de palans du bateau au quai, les premières bêtes sont débarquées à Indianola, Texas, le 14 mai 1856. Accompagnées de leurs chameliers, elles sont conduites dans un corral construit spécialement, à Camp Verde, près de San Antonio (Texas). Quant au *USS Supply*, à peine est-il déchargé de ses pensionnaires qu'il fait demi-tour pour en chercher d'autres.

DES « VAISSEAUX DU DÉSERT » CHATOUILLEUX…

À son retour, le *Camel Corps* compte 70 têtes. Pendant quelques mois, les animaux s'adaptent à leur nouveau mode de vie. Les soldats, formés par les chameliers, apprennent à seller ces montures d'un genre nouveau, mais aussi à en prendre soin. Ils constatent rapidement l'aversion, visiblement réciproque, entre les camélidés et les équidés. La vue et surtout l'odeur âcre des premiers effraient les seconds. Les hommes, de leur côté, doivent aussi s'habituer au tempérament chatouilleux des « vaisseaux du désert », affectueux mais prompts à se vexer et à le manifester en blatérant bruyamment. Quiconque se permet de les battre subit une riposte immédiate – ruade, voire morsure, c'est selon…

Le nouveau secrétaire d'État à la Guerre John B. Floyd affecte 35 camélidés à la construction d'une route située le long du 35e parallèle nord, du Nouveau-Mexique à la rivière Colorado, à la frontière de l'Arizona et de la Californie. D'abord peu enthousiaste, le responsable du chantier, Edward F. Beale, finit par reconnaître leur résistance, bien supérieure à celles des chevaux et des mules. Le travail est rude, les conditions climatiques extrêmes. Cette aventure de près de quatre mois, de fin juin à octobre 1857, manque de finir tragiquement quand l'équipe se retrouve bloquée par un infranchissable canyon. Un petit groupe d'éclaireurs trouvera un passage, guidé par ses montures, qui, cerise sur le gâteau, leur auront indiqué en chemin les points d'eau… Au lieu de rendre les animaux au gouvernement à l'issue des travaux, Edward F. Beale les laisse à son associé, Samuel A. Bishop, qui les emploie au transport de marchandises en Californie. Surpris par une attaque d'Indiens Mohaves, il va, avec l'aide de ses employés, les mettre en déroute en menant la seule charge à dos de chameau de toute l'histoire des États-Unis !

En novembre 1859, l'armée américaine, qui est parvenue à récupérer le troupeau, l'emploie à la distribution du courrier. Hélas, les camélidés échoueront dans cette mission, certains meurent même d'épuisement. Pourtant, ils ont encore l'occasion de prouver leur valeur lors d'une expédition à la frontière entre le Nevada et la Californie. Une équipe d'ingénieurs topographes, perdue en plein désert Mohave, ne devra son salut qu'à leur instinct infaillible. L'expérience du *Camel Corps* mériterait d'être poursuivie, mais la guerre de Sécession éclate. Les animaux et leurs chameliers se retrouvent à présent dans les rangs des confédérés, qui, pour la plupart, n'ont pas l'idée, ou l'envie, de les utiliser. Parfois maltraités, voire abattus, chameaux et dromadaires restants échouent dans des cirques et des zoos. D'autres sont relâchés dans la nature, et des témoins signaleront la présence d'individus isolés jusqu'en 1956. ■

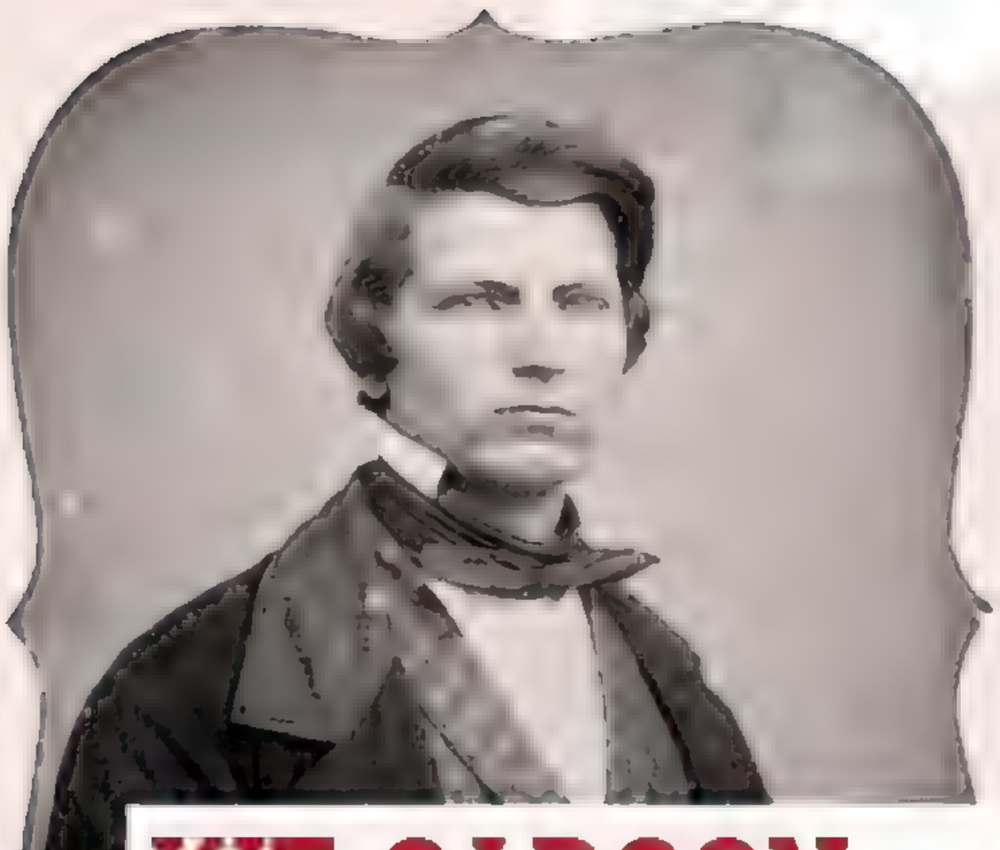


LES GUERRES INDIENNES (1803-1890)

COUP DE PROJECTEUR SUR LES ECLAIREURS

Par Farid Ameur

Sur la piste, l'armée ne peut se passer de leurs services. Trappeurs, prospecteurs ou négociants, les éclaireurs font partie intégrante du folklore de l'Ouest américain. À leur façon, ils ont contribué à l'avancée du front pionnier. Ce sont d'authentiques aventuriers, rompus aux privations, aux périls et aux fatigues d'une vie errante dans les espaces sauvages. Des rives du Mississippi à la côte pacifique, ils sont « les yeux et les oreilles » d'une troupe en campagne. Car, sur la Frontière, entre le ciel torride de l'Arizona et les blizzards du Montana, les dangers sont légion. La menace indienne s'ajoute aux caprices de la nature. Solitaires, audacieux et entreprenants, les éclaireurs apportent leur expérience, leur science du terrain et leur savoir-faire. Souvent rugueux, crasseux, portés sur l'alcool et querelleurs, ils portent généralement des vêtements en peau de daim, qu'ils agrémentent de décorations amérindiennes. Malgré leurs écarts de conduite, ils savent suivre des traces, trouver des points d'eau ou des sentiers abandonnés, repérer des gués, épier les mouvements de l'ennemi et interpréter les signaux de fumée. Surtout, leur connaissance des Indiens en fait des interlocuteurs privilégiés. D'autant qu'ils ont, pour certains, vécu auprès d'eux et qu'ils n'ignorent rien de leurs habitudes. Pendant les négociations, ils servent d'interprètes, ou du moins d'intermédiaires, par le biais du langage des signes. Lors des combats, ils partagent les hasards de la guerre aux côtés des Tuniques bleues. Au fil du temps, l'armée leur adjoint des auxiliaires indiens désireux de combattre leurs ennemis héréditaires, de capturer des chevaux et d'échapper à l'ennui des réserves. « Seul un Apache peut voir un Apache », répétait le général Crook pendant la traque de Geronimo. Un concours efficace dont les autorités fédérales ne leur sauront jamais gré... ■



CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

KIT CARSON

Le baroudeur

Réfractaire au travail manuel, Christopher («Kit») Carson (1809-1868) s'échappe, une nuit de l'été 1826, de l'atelier de sellerie dans lequel sa famille l'a placé dans le Missouri. S'étant joint à un convoi de marchandises, il emprunte la piste de Santa Fe et se lie d'amitié avec des trappeurs. Fasciné par le commerce des fourrures, il s'initie auprès d'eux à la chasse et à la survie dans les régions sauvages, faisant déjà preuve d'un courage et d'une endurance à toute épreuve. Intrépide, il mène une vie prodigue et dangereuse. Pendant vingt ans, il couvre le territoire, du Montana à l'Arizona en passant par la Californie et l'Utah. Sur la piste, on ne lui connaît pas de semblable. Doté d'un sang-froid remarquable, il sait comment se prémunir des excès climatiques, échapper à ses poursuivants et s'orienter avec les étoiles. L'armée s'attache parfois ses services pour guider des détachements et entamer des négociations avec les Indiens. À partir de 1842, il mène le capitaine Frémont, du corps des Ingénieurs-topographes, dans une série d'explorations des montagnes Rocheuses à travers des voies d'accès qui n'avaient jusque-là jamais été cartographiées. Pendant la guerre contre le Mexique, il sert d'éclaireur et de messager entre les différentes colonnes opérant en Californie. En 1853, il est nommé agent des affaires indiennes dans le nord du Nouveau-Mexique et concourt à rétablir la paix avec les Utes et les Arapahos. Partisan de l'Union, il s'enrôle dans l'armée nordiste au début de la guerre civile. En février 1862, bien qu'il soit illettré, il est élevé au rang de général de brigade. Sa campagne de dévastation contre les Navajos, affamés puis déportés à Bosque Redondo, est restée tristement célèbre. Une expérience douloureuse que le vieux trappeur, pris de remords au lendemain du conflit, ne voudra jamais évoquer. ■

CALIFORNIA JOE

L'indécrottable

Né dans le Kentucky, Moses «California Joe» Milner (1829-1876) connaît une enfance difficile dans une famille nombreuse et nécessiteuse. Adepte de l'école buissonnière, c'est à coups de poing qu'il apprend à se faire respecter. Il fugue à 14 ans. Pendant trois ans, l'adolescent apprend le rude métier de trappeur dans le Wyoming. Pendant la guerre du Mexique (1846-1848), il guide des convois pour l'armée, avant de mener une vie errante, des prairies du Missouri aux sites aurifères de Californie. Pour survivre, il monnaye sa science du terrain et sa connaissance des tribus indiennes. En 1867, le général Hancock requiert ses talents d'éclaireur pour mener une expédition punitive dans le Kansas. L'année suivante, il devance la marche du 7e de cavalerie lors de sa campagne d'hiver contre les Cheyennes et localise, malgré une neige profonde et un terrible blizzard, le village indien sur les bords de la rivière Washita. Juché sur sa mule favorite, avec une pipe à la bouche et son épaisse barbe rousse, il forme une figure haute en couleur. Enclin à l'ivrognerie et à l'insubordination, il se moque des convenances sociales. Instable, solitaire et introverti, il emploie un langage châtié et des expressions blasphématoires qui lui valent de nombreuses inimitiés. En vain tente-t-il de se reconvertir dans la prospection minière. À l'automne 1876, il est tué lors d'une rixe dans les Black Hills. ■

DR

WILD BILL HICKOCK

L'as de la gâchette

Issu d'une famille de fermiers d'origine anglaise, James Butler Hickock quitte son Illinois natal à 18 ans, pour vivre d'expédients dans le Kansas. C'est là, aux côtés des bandes abolitionnistes, qu'il fait ses premières armes. Agent de police, puis conducteur d'attelage, il est recruté comme éclaireur dans l'armée nordiste pendant la guerre de Sécession. Le jeune cavalier accomplit sa mission avec zèle et dévouement. À la fin des hostilités, il devient joueur professionnel dans le Missouri. Mais, faute de ressources, il offre de nouveau ses services à l'armée. Au printemps 1867, il guide le 7e de cavalerie à travers les plaines de l'ouest du Kansas. L'année suivante, dans les plateaux orientaux du Colorado, il sauve un détachement en allant chercher du secours après avoir galopé à travers les rangs indiens. En mars 1869, il regagne seul, après une chevauchée héroïque, les baraquements de Fort Lyon, porteur de dépêches capitales. Blessé à la cuisse par une lance cheyenne, il ne renouvelle pas son contrat et devient shérif. Sa légende est en marche. Doté d'une élégance naturelle, il est tenu pour être le meilleur tireur de l'Ouest. La rapidité avec laquelle il dégaine son arme fait l'admiration de tous. Elle est fatale à plusieurs trublions, notamment à deux soldats en état d'ébriété dans un saloon de Hays City en juillet 1870. À Abilene, une destination prisée des cow-boys texans, sa réputation sulfureuse inspire une admiration mêlée d'effroi. Le 2 août 1876, il est lâchement assassiné d'une balle dans la nuque à la table de poker d'un bouge de Deadwood. ■

AKG-IMAGES

DR

AL SIEBER

Le dur à cuire

Albert («Al») Sieber (1843-1907) grandit en Pennsylvanie, puis dans le Minnesota. Blessé à deux reprises pendant la guerre civile, le jeune homme prend, au lendemain de sa démobilisation, la route de l'Ouest. En Californie et dans le Nevada, il s'essaye, sans succès, à la prospection minière. En 1868, il gère un ranch en Arizona. Ayant appris l'espagnol et l'apache, il est nommé trois ans plus tard chef des éclaireurs de l'armée. Excellent cavalier et fin tireur, il se révèle un pisteur de génie doublé d'un redoutable meneur d'hommes. Il impressionne par la justesse de son coup d'œil et son sang-froid. Des années durant, il traque les Apaches qui ont refusé de s'installer dans la réserve de San Carlos et sèment la terreur auprès des fermiers et villageois. À l'occasion, il prête son concours aux autorités fédérales pour traquer les hors-la-loi. Toujours aux avant-postes, il inspire une confiance totale. «Nous allons où il nous dit d'aller», résume un de ses subalternes. Deux fois, le général Crook le suit aveuglément au Mexique pour entamer des pourparlers avec Geronimo. Blessé 28 fois au long de sa carrière, il est victime d'un éboulement de rochers alors qu'il supervisait la construction d'une route. ■

AKG-IMAGES

CORBIS VIA GETTY IMAGES

BLOODY KNIFE

Le favori de Custer

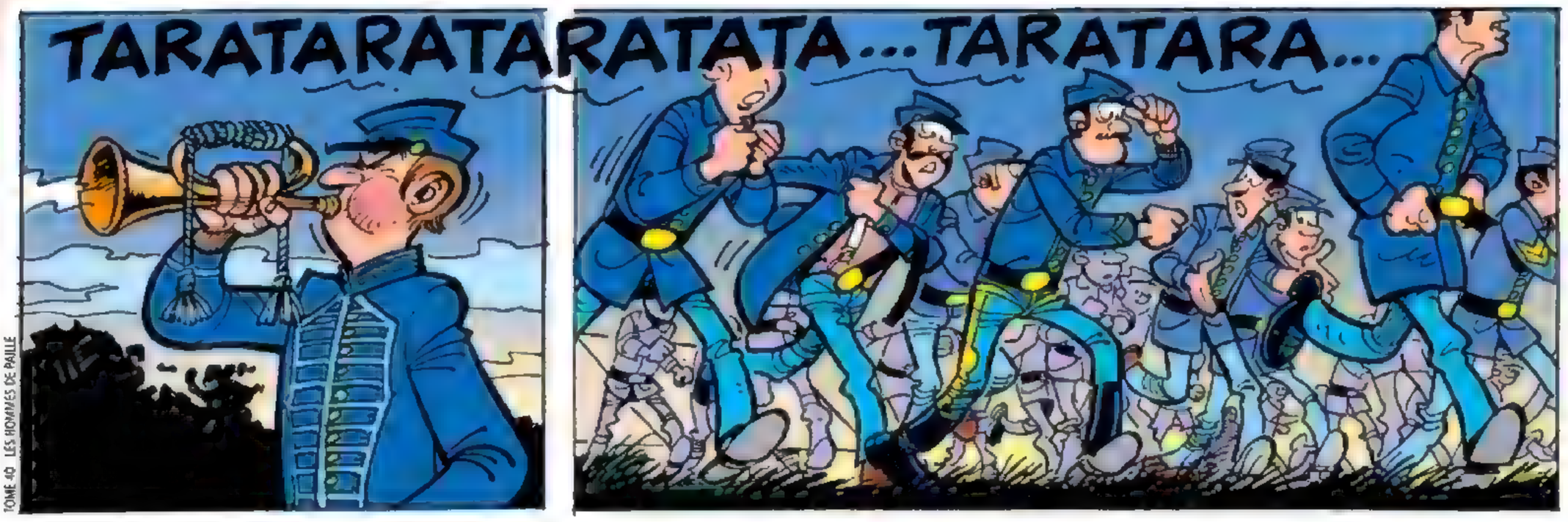
Né d'une union entre un guerrier sioux et une prisonnière arikara, Bloody Knife (1840-1876) grandit avec la rage au cœur. Enfant, il souffre des brimades de ses compagnons de jeux, entre autres les futurs chefs Sitting Bull et Gall. Après le divorce de ses parents, il retourne vivre dans la tribu de sa mère. Dès l'adolescence, il participe à des guerres intertribales. Rusé, volontaire et endurant, il apprend à suivre ses ennemis à la trace et à utiliser le terrain pour les surprendre. Sa rancœur contre les Sioux décuple, à l'automne 1862, lorsque ses deux frères sont sauvagement tués lors d'un raid. Engagé comme coursier et chasseur, il n'hésite jamais à éclairer la marche des troupes fédérales. En 1865, il accompagne le corps expéditionnaire du général Sully dans la région de la Powder River. Trois ans plus tard, il est recruté à Fort Stevenson comme éclaireur indien avec le grade de caporal. En 1873, il fait la connaissance du lieutenant-colonel Custer. D'emblée se noue une amitié sincère entre les deux hommes. L'année suivante, il guide avec succès le 7e de cavalerie à travers les Black Hills. Malgré son addiction à l'alcool, Bloody Knife se révèle un auxiliaire indispensable. À Little Big Horn, le 25 juin 1876, il tente vainement de dissuader son supérieur de déclencher l'assaut. Il est tué, au début du combat, d'une balle dans la tête. ■

BUFFALO BILL

La légende vivante

Dès l'âge de 11 ans, William F. Cody (1846-1917) se lance dans la vie active dans les environs de Leavenworth, au Kansas. Il est d'abord coursier, avant de se joindre à des convois de ravitaillement en partance pour l'Utah et de s'initier au métier de trappeur. Au printemps 1860, il devient, l'espace de quelques mois, l'un des cavaliers du Pony Express. Pendant la guerre civile, il endosse avec fierté l'uniforme bleu de l'Union. À l'automne 1866, il déniche un poste d'éclaireur. Un partenariat fructueux, qu'il renouvelle au gré des circonstances. Car la célébrité lui tend bientôt les bras. D'octobre 1867 à mai 1868, il signe un contrat de chasseur de bisons. Il prétend avoir abattu un total de 4 290 bêtes, d'où son surnom de « Buffalo Bill » ! Pendant l'hiver 1868-1869, il est nommé chef des éclaireurs du 5e de cavalerie. Au milieu d'un blizzard, il retrouve la trace d'une patrouille perdue dans la nature et la ramène, saine et sauve, dans ses cantonnements. Le 11 juillet 1869, il conduit une colonne à l'assaut d'un camp cheyenne établi à Summit Springs et tue de ses mains le chef Tall Bull. Trois ans plus tard, il est décoré de la médaille du Congrès pour services rendus à la nation. Le 17 juillet 1876, peu de temps après le désastre de Little Big Horn, il reprend du service. À la bataille de Warbonnet Creek, il abat le chef Yellow Hair, prélève sa chevelure et s'écrie : « Le premier scalp pour Custer ! » Courageux, sûr de lui et avide de reconnaissance, il œuvrera lui-même à sa renommée en se lançant dans l'industrie du spectacle. ■

LES PRISONNIERS DU DESERT



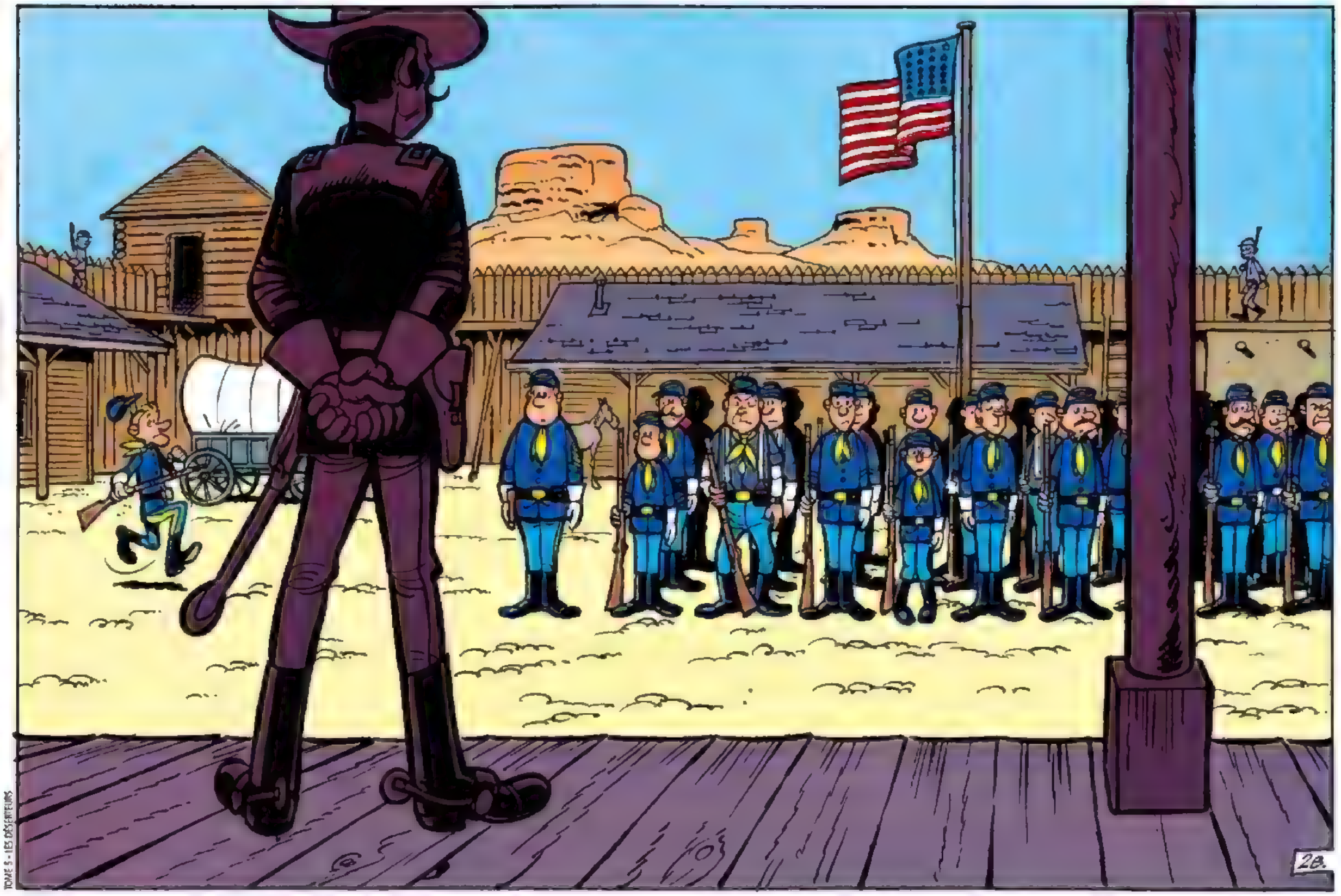
TOME 40 LES HOMMES DE PAILLE

À travers les immensités de l'Ouest se déploie une chaîne de forts vouée à protéger l'avancée du front pionnier. Désagréments et dangers y constituent le quotidien des Tuniques bleues.

Par Farid Ameur

Il est 5 h 30 du matin quand la sonnerie du clairon retentit. Son écho s'est à peine estompé que les soldats, encadrés par leurs sous-officiers, se dirigent vers la place d'armes de la garnison, où l'on vient de hisser la bannière étoilée, sous laquelle ils répondent à l'appel. Un rituel auquel s'habituent rapidement les troupiers les plus inexpérimentés. La plupart d'entre eux proviennent d'horizons divers, encore qu'une majorité soit issue du prolétariat urbain des métropoles du Nord-Est. Moyennant 13 dollars par mois, ils se sont engagés pour cinq ans.

Au lendemain de la guerre de Sécession, la moitié des effectifs est née à l'étranger, principalement en Irlande et dans les États allemands. La cavalerie demeure le fer de lance des guerres indiennes. En 1870, elle compte dix régiments, soit le quart des troupes fédérales. Les recrues reçoivent une instruction sommaire. Rares sont celles qui suivent une formation au centre d'entraînement de Jefferson Barracks (Missouri), avant d'être affectées dans un des postes-frontières avancés à l'ouest du Mississippi. Le métier s'apprend sur le tas. Les soldats sont vêtus d'une capote bleu foncé et d'un pantalon bleu ciel, agrémenté d'une bande jaune pour signifier leur appartenance à la cavalerie. La même couleur est utilisée pour les passepoils, les chevrons et le foulard, qui leur sert autant à se protéger de la poussière qu'à éponger la sueur. Ils sont équipés de deux armes à feu, un fusil Springfield et un revolver Colt de calibre 45. En raison de la guerre d'embuscades que livrent les Indiens, le sabre est très rarement employé.



« Tarataratata » Les premiers rayons de soleil teintent l'horizon quand retentit le clairon. Sortis de leurs baraquements, les soldats s'alignent en rangs serrés, au garde-à-vous, pour répondre à l'appel.

L'emplacement des forts est choisi pour des raisons stratégiques. D'abord construits le long des pistes qu'empruntent, à partir de 1840, les convois des pionniers en route pour la Californie, l'Oregon, l'Utah et le Nouveau-Mexique, les postes militaires s'implantent près des voies de communication, des noyaux de peuplement et des réserves amérindiennes au fur et à mesure que s'étend le front de la colonisation. On en compte 53 en 1854, presque quatre fois plus en 1875. En plus de contenir la menace indienne, ils ont vocation à protéger les intérêts des colons et, parfois, à servir de relais commerciaux. Pour les occuper, l'armée souffre d'un manque chronique de moyens. Impératifs budgétaires obligent, les troupes fédérales sont réduites à 27 000 hommes en 1874, d'où la dissémination des unités de cavalerie et d'infanterie sur toute la Frontière.

Bien qu'ils présentent des profils variés, les forts sont toujours construits avec des matériaux locaux. Les soldats abattent eux-mêmes les arbres, découpent les mottes de terre pour le toit, tandis que le sol est laissé en l'état. Les interstices des murs en rondins sont comblés par un mélange de boue, de sable et de chaux. Contrairement à leur image populaire, les postes ne comprennent généralement pas de palissade extérieure, sauf s'ils sont situés dans une zone dangereuse. La seule palanque visible se trouve à l'intérieur ; elle protège les marchandises des chapardages. Le confort est rudimentaire. Les officiers disposent de logements privés, des maisonnettes de deux à quatre pièces (selon leur grade) meublées de manière rustique. La troupe s'entasse dans des chambrées où se font face des rangées de couchettes ou de lits de camp, au centre desquelles trône un poêle. Les sous-officiers sont logés dans des pièces attenantes. Bien que les règlements prescrivent aux soldats de prendre un bain par semaine, il n'existe ›››

Sur le front
Sur le képi des cavaliers, troqué contre un chapeau à large bord en été, sont fixés deux sabres entrecroisés ainsi qu'un chiffre et une lettre, qui indiquent leur régiment et leur compagnie.

DON TROIANI/COLLECTION PARTICULIÈRE/BRIDGEMAN IMAGES

››› pas d'installations sanitaires à proprement parler. À l'extérieur, en guise de latrines, une simple fosse est creusée dans le sol. Quartier général, poste de garde, bureaux, réfectoire, comptoir, ateliers, écuries et magasin à poudre complètent le dispositif. Pour prévenir les risques d'épidémie, l'infirmerie se situe en périphérie.

TROP CHAUD ! TROP FROID ! MAL ISOLÉ !

Dès l'aube, les Tuniques bleues s'attellent à une succession de tâches fastidieuses : construction de routes, de ponts et de canaux, élévation d'édifices à usage public ou réparation des lignes télégraphiques. Les corvées de bois et d'eau sont aussi éreintantes qu'exécrées. La recherche de combustible est particulièrement redoutée, parce qu'il faut s'aventurer de plus en plus loin – et sous escorte pour parer à toute présence hostile. En l'absence de puits, il convient de remplir, chaque jour, de grandes barriques d'eau dans les rivières avoisinantes. Autant de travaux qui s'ajoutent aux traditionnelles corvées d'ordures, d'écurie, de nettoyage, de jardinage et de désherbage du terrain de manœuvres.

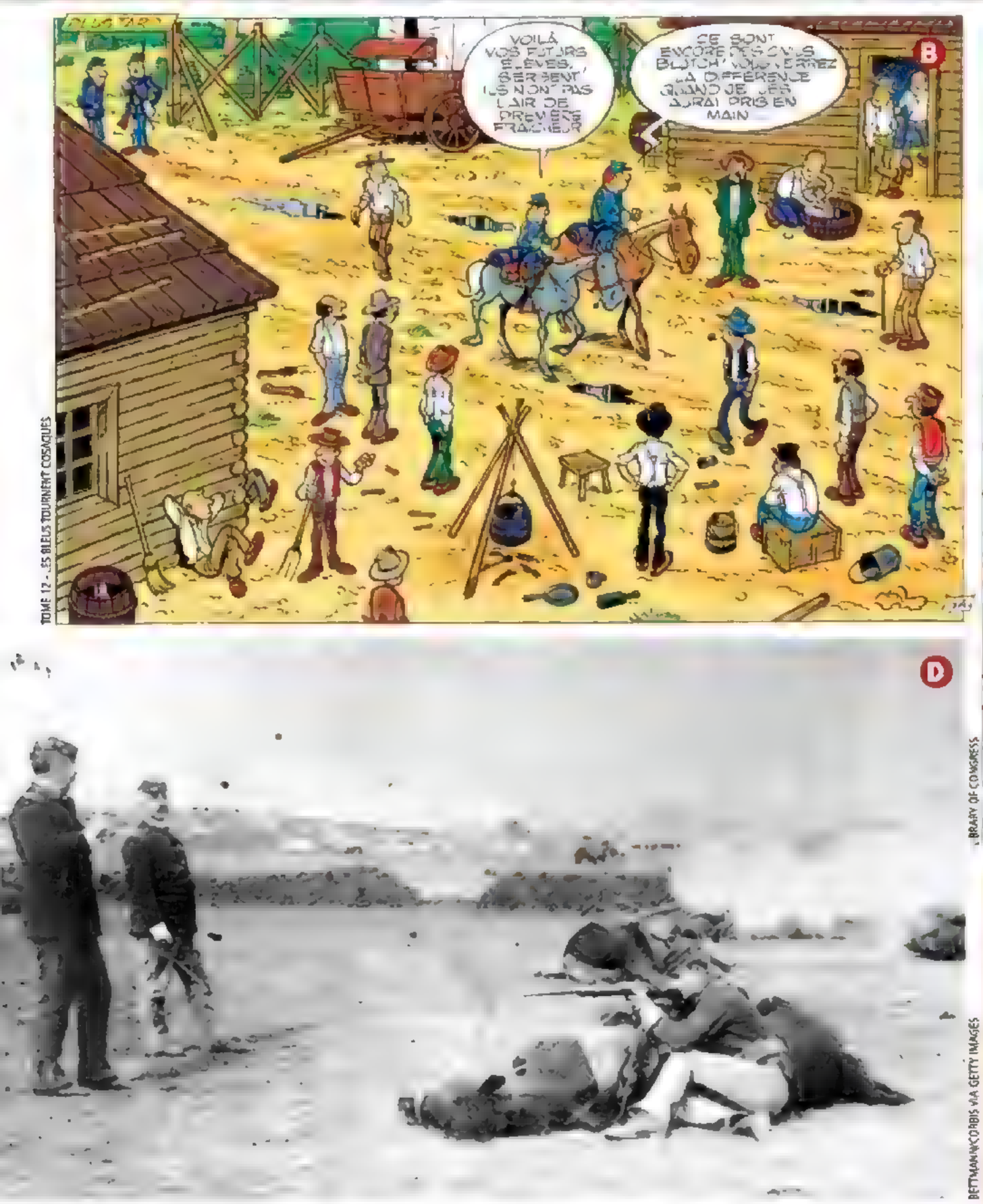
Malgré cette débauche d'énergie, les forts sont connus pour être des lieux insalubres. La poussière et la pluie s'infiltrent par des fissures ; l'humidité du sol en terre battue est propice aux rhumatismes et aux moisissures. Il faut tenir compte des rats, des scorpions, des reptiles et des tarentules, qui se glissent dans les moindres recoins. Faute d'hygiène, les soldats ont des poux, des puces, parfois la gale. L'été, ils tentent de rafraîchir l'air en suspendant des jarres de terre cuite pleines d'eau à l'intérieur des baraquements et en garnissant la façade extérieure de feuillage. Il faut attendre les années 1880 pour que les conditions de vie s'améliorent, avec l'apparition de bâtiments en pierre ou en brique. Des matelas à ressorts remplacent les paillasses, les bougies cèdent la place aux lampes à pétrole et des installations sanitaires sont rendues obligatoires. Des planchers sont aménagés dans les chambrées, ainsi qu'un dispositif anti-incendie, et des pelouses entourent les maisons des officiers.

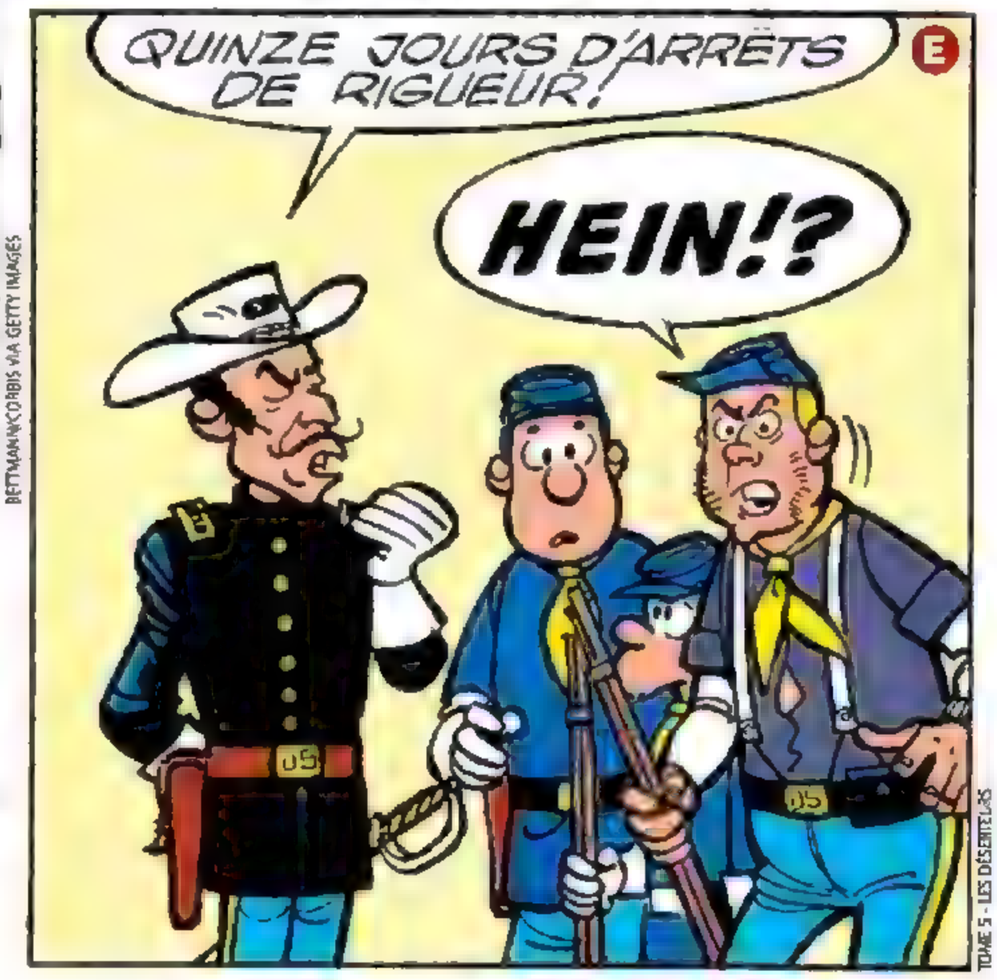
Les recrues élèvent de justes récriminations contre l'incurie de l'intendance militaire. L'uniforme n'est pas adapté aux conditions climatiques. Par temps caniculaire, la veste de drap est inconfortable. Dans les Plaines du Nord, en plein hiver, les soldats se réchauffent en doublant leurs chemises et en se couvrant le visage d'un passe-montagne. Ce n'est que vers la fin des guerres indiennes qu'on les équipera de longues pelisses de bison, de bonnets de fourrure, de gants et de bottes fourrées. Aussi souffrent-ils de maux tels qu'insolation, déshydratation, gelures et hypothermie. Les affections les plus courantes sont la dysenterie, la fièvre typhoïde, la pneumonie, la malaria ainsi que les maladies vénériennes. ›››

suite page 46

BIENVENUE À FORT LARAMIE

Fondé en 1834 sous le nom de Fort William *(illustr. p. 46)*, il s'agit d'abord d'un poste de traite. Les trappeurs s'y livrent à des activités de troc avec les Indiens. Établi dans l'est du Wyoming, près de forêts giboyeuses, il devient au fil des années un lieu de passage obligé vers les Rocheuses. Dès 1841, les convois de migrants en route pour la Californie et l'Oregon s'y approvisionnent en vivres et en fournitures. Huit ans plus tard, l'armée fédérale acquiert les lieux, rebaptisés Fort Laramie, en hommage à Jacques La Ramée, un coureur des bois tué par les Arapahoes. Véritable carrefour de communication, il s'impose comme le principal bastion militaire dans les Plaines du Nord. Il sert de base d'opérations pour les campagnes contre les Sioux et les Cheyennes. En 1851 et en 1868, deux traités de paix y sont signés, mais les alentours restent propices aux vols de chevaux et aux embuscades. À la fin des guerres indiennes, les locaux sont mis aux enchères, en avril 1890. Ce patrimoine historique est aujourd'hui entretenu avec soin par le gouvernement fédéral. F. A.


VOILÀ VOS FUTURS ÉLÈVES. BIEN SÛR, ILS N'ONT PAS L'AIR DE PRÉVENIR FRANÇAIS
CE SONT ENCORE DES CONS, BUTCH ! VOUS VERREZ LA DIFFÉRENCE QUAND JE LES AURAI PRIS EN MAIN
TOME 12 - LES BLEUS TOURNENT COSAQUES



A. En l'absence d'ingénieurs, les soldats bâtissent eux-mêmes, avec savoir-faire et habileté, le fort. **B.** L'armée offre un refuge à tous ceux que le manque d'ouvrage et le désespoir ont jetés sur le pavé. D'où la présence, dans les rangs, de nombreux immigrants de fraîche date, mais aussi de repris de justice et de marginaux. **C.** Malgré les réticences de l'état-major, les femmes des soldats et officiers sont présentes. Elles encouragent une autre forme de sociabilité, et les enfants rendent l'environnement moins austère. **D.** En 1872, les règlements préconisent de s'exercer régulièrement au tir, à condition toutefois de ne pas brûler plus de 40 cartouches par mois. **E.** Les infractions aux règles sont punies de manière rigoureuse et arbitraire.

LA VIE DE CASERNE VERSION WILD WEST

À l'image des territoires qui l'entourent, le fort est un ouvrage spartiate et sans fioritures. Tour du propriétaire de cette « grande maison dans la prairie ».

1. Tour de garde
Aux extrémités de l'enceinte, de jour comme de nuit, les sentinelles mènent une garde vigilante pour détecter toute présence hostile.

2. Atelier du maréchal-ferrant
Les soldats s'y rendent pour ferrer leurs chevaux, réparer leurs armes et entretenir leur matériel.

3. Cour d'honneur
C'est le principal lieu de rassemblement. Les troupiers y répondent à l'appel du matin et y sont réunis pour écouter les ordres de leurs officiers.

4. Logement du commandant de la garnison
L'officier commandant y fait vivre sa famille à distance du reste de la troupe. Pourvue de deux ou trois pièces, c'est d'ordinaire la plus belle habitation du fort.

5. Prison
Soldats, civils et Indiens y sont incarcérés en attendant leur jugement. Dans la plupart des cas, elle sert surtout de cellule de dégrisement.

6. Quartier général
On y trouve à la fois le poste de commandement et le mess des officiers. C'est un lieu de sociabilité où la hiérarchie militaire pèse de tout son poids.

7. Blanchisserie
Moyennant finances, les soldats y récupèrent leur linge propre. Parfois sous escorte militaire, les blanchisseuses s'attellent à la tâche à la rivière environnante.

8. Glacière
Source de fraîcheur, ce local permet de conserver à basse température les denrées et les fournitures sensibles à la chaleur.

9. Baraquements
Chambrées des hommes de troupe, où se succèdent des rangées de couchettes et de lits de camp. Les sous-officiers sont logés dans des pièces attenantes.

10. Bureau de l'Intendance
Sous le contrôle d'un maréchal des logis, la garnison vient s'y approvisionner en vivres et en matériel.

11. Écuries
Chaque jour, les cavaliers y brossent leurs chevaux, ramassent leurs crottins et s'assurent de leur condition physique en prévision des campagnes à venir.

12. Réservoir à grains
Lieu de stockage des céréales en prévision de mauvaises récoltes, de disettes ou d'un siège.

13. Réserves de bois et de fourrages
C'est ici que les soldats nourrissent leurs chevaux et se livrent aux activités de menuiserie.

14. Logements de civils
Aux avant-postes du front pionnier, trappeurs, commerçants et prospecteurs vivent aux côtés de la troupe. Ils sont souvent recrutés en tant qu'éclaireurs ou en qualité de bûcherons.

15. Entrepôt
Principal lieu de stockage de la garnison. Des soldats de faction veillent à l'intégrité des lieux sous la responsabilité de l'officier de garde.

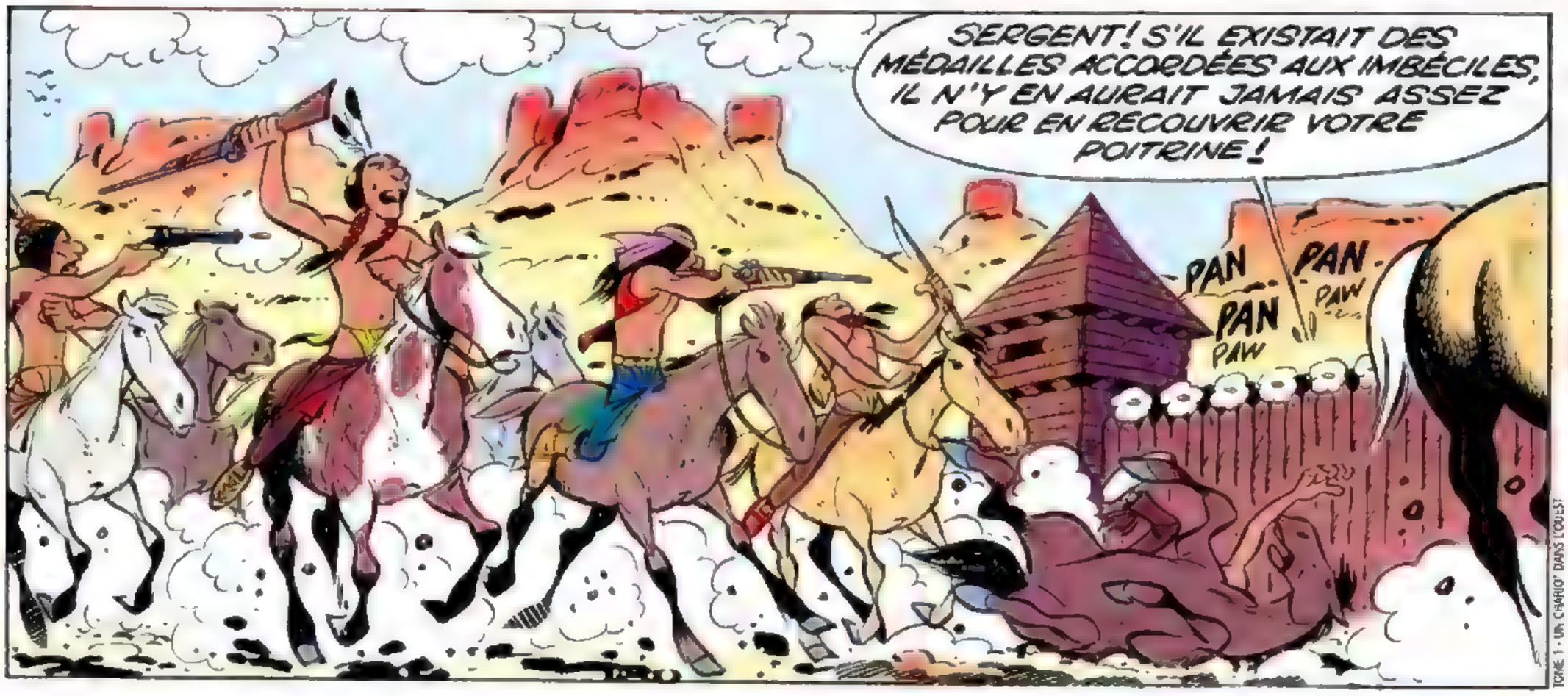
16. Magasin à poudre
Arsenal où l'on s'approvisionne en armes, poudre et munitions. En cas de chute du fort aux mains des Indiens, les règlements prescrivent de le faire sauter.

17. Épicerie
Elle est tenue par un civil. Les soldats achètent là, souvent à crédit, du tabac, du savon, des journaux et des objets manufacturés.

18. Infirmerie
En cas de risque de contamination, les malades y sont mis en quarantaine.

19. Quartier des officiers
Les officiers et leurs familles vivent à l'écart de la troupe.

INFOGRAPHIE 3D LOÏC DERRIEN


SERGENT! S'IL EXISTAIT DES MÉDAILLES ACCORDÉES AUX IMBÉCILES, IL N'Y EN AURAIT JAMAIS ASSEZ POUR EN RECOUVRIR VOTRE POITRINE!
PAN
PAN
PAW
PAN
PAW

TOME 1 - UN CHAPEAU DANS L'OUEST

›› La piètre qualité de la nourriture constitue l'une des principales sources de mécontentement. Les troupiers se plaignent de ne manger que du porc salé, des haricots et des biscuits. D'autant que les difficultés de conservation rendent souvent ces aliments impropres à la consommation. En l'absence de produits frais, le scorbut sévit. Pour améliorer l'ordinaire, ils jardinent de petits potagers ou s'endettent auprès des commerçants. Les retards de la solde n'arrangent rien.

LOIN DU ROMANTISME HOLLYWOODIEN

La sévérité de la discipline militaire accroît leur frustration et leur aigreur. Ceux qui manquent l'appel, s'endorment pendant leur tour de garde, s'enivrent ou refusent d'obéir à leur supérieur sont passibles de la cour martiale. En 1876, un soldat sur six environ a affaire au tribunal de guerre. S'ils ne sont pas rayés des cadres de l'armée, les coupables peuvent écoper d'un mois sans solde, de travaux forcés ou d'une peine de cachot. Dans certains cas, ils ont le crâne rasé, reçoivent une marque au fer rouge ou se voient condamnés à traîner à la cheville un boulet de dix kilos. Des sanctions qui alimentent des rancœurs tenaces à l'égard des officiers. L'isolement, l'ennui, la lenteur de l'avancement, mais aussi les dangers courus et la mésestime portée à la profession sont autant d'invitations à la désertion. En 1871, elle concerne un tiers des effectifs ! Bien que celle-ci soit théoriquement passible de la peine de mort, la sentence est très rarement appliquée, tant les unités manquent d'hommes. La vie dans les forts n'a rien du romantisme que la tradition hollywoodienne lui a attribué. Les soldats s'y ennuient ferme. L'alcoolisme fait des ravages. Outre les femmes des officiers et des hommes de troupe, des lavandières sont présentes, dont certaines vendent leurs charmes. Quelques commerces s'établissent dans le fort. Ils vendent des sucreries, du tabac, du savon, du papier à lettres… Les distractions sont rares. Il arrive que l'on trouve une salle de billard. Jeux de cartes, dominos, base-ball, courses de chevaux et combats de boxe égayent le quotidien. En dehors des offices, l'aumônier apprend à ceux qui le souhaitent à lire et à écrire. Des bals, des concerts et des parades en tenue d'apparat sont organisés à l'occasion des fêtes calendaires.

Les soldats sont soumis à un entraînement assidu. Sur le terrain de manœuvres, ils appren-

WALTERS ART MUSEUM, BALTIMORE / BRIDGEMAN IMAGES

Peur bleue À des fins de troc, trappeurs et Indiens dressent parfois leurs tentes à proximité de l'enceinte. Le reste du temps – le plus souvent –, ces derniers font peser une menace constante par leurs attaques inopinées. « Le front, écrit un soldat, est tout autour de nous ; l'arrière, nulle part… »

nent à évoluer par compagnies, au trot comme au galop, et à mettre pied à terre pour se déployer en ligne de tirailleurs. Ils assimilent les commandements de leurs officiers et les différentes sonneries du clairon. Dans un enclos, les meilleurs cavaliers s'appliquent à débourrer les chevaux les plus rebelles, en provenance du Missouri. Quand ils ne sont pas requis pour mener des travaux d'intérêt public ou apporter leur concours aux forces de police pour traquer des hors-la-loi, les troupiers sont envoyés en patrouille. Ils ont une mission de pacification. Ils escortent des transports de fonds ou de biens, accompagnent des ingénieurs topographes ou protègent des chantiers de construction ferroviaire.

Les Indiens leur inspirent une détestation particulière. Par leurs provocations et par leurs ruses, ils sont insaisissables, frappent à l'improviste, pour disparaître dans la nature. En campagne, la guérilla épuise les nerfs des soldats, en permanence sur le qui-vive. Ils s'indignent de l'incompétence et de l'arrogance de leurs officiers, tout frais émoulus de l'académie militaire et dont les rêves de gloire leur font courir des risques inutiles. La menace d'être capturé, scalpé et torturé hante les esprits. Entre 1866 et 1890, les registres militaires dénombrent près d'un millier d'escarmouches (pour 932 tués et 1061 blessés). Autant de dangers partagés propices à l'éclosion d'un esprit de corps. Au milieu des hasards de la guerre, la fraternité d'armes appelle au plus noble dévouement, au sacrifice de ses intérêts personnels et à l'accomplissement du devoir militaire. Aussi, certains régiments font assaut de vaillance, tel le 7e de cavalerie, fier de la réputation de bravoure qui lui est attachée et soucieux de la perpétuer. À la bataille de Little Big Horn (juin 1876), des soldats dévalent, au péril de leur vie, la colline où les survivants du bataillon du major Reno se sont retranchés. Sous un déluge de projectiles, ils remplissent leurs gourdes à la rivière en contrebas, avant de regagner leur position et d'abreuver leurs camarades blessés. L'exemple d'une brutale explosion de violence à laquelle les soldats les plus inexpérimentés se doivent de répondre présents. Au moins pour l'honneur. ■

La victoire se gagne aussi en chantant

Dans les solitudes de l'Ouest américain, les soldats ont une préférence marquée pour la musique cadencée et folklorique. Dans leurs cantonnements comme dans les bivouacs, ils accompagnent de chants ceux de leurs camarades qui maîtrisent la pratique du violon, du banjo et de l'harmonica. Pour se divertir, ils s'adonnent volontiers à la gigue, une danse d'origine irlandaise qui consiste en de rapides mouvements des jambes, des talons et des pieds, exécutés sur un rythme vif à deux temps. En théorie, chaque régiment comprend des musiciens, dont les instruments fétiches sont le fifre, la trompette et le tambour. Au lendemain de la guerre de Sécession, les Tuniques bleues perpétuent le souvenir de l'armée de l'Union en entonnant des refrains patriotiques, tels que *The Battle Cry of Freedom*, *John Brown's Body* et *When Johnny Comes Marching Home*. Dans une Amérique victorienne, empreinte de romantisme, les cavaliers aiment rendre hommage à la gent féminine en défilant sous les couplets de *The Girl I Left behind Me* et de *She Wore a Yellow Ribbon*. Mais la musique a aussi une utilité pratique. Dès sa création, le 7e de cavalerie fait de *Garry Owen*, une vieille chanson à boire irlandaise, sa marche militaire. Un air à la fois gai, entraînant et martial qui accompagne, le 27 novembre 1868, les cavaliers du lieutenant-colonel Custer au pied du campement cheyenne établi sur les bords de la rivière Washita. ■ F. A.

LE SALOON En permission, les soldats ne résistent pas à l'appel du sexe et du whisky sec.
Ils se livrent dans les saloons à des orgies, qui dégénèrent parfois, à la table de jeu, en rixes mortelles.

QUELQUES HEURES PLUS TARD...
PAW
HÉ, BLUTCH! OÙ ALLEZ-VOUS?
HIPS!
211 BOUTEILLES! BAH! ARRONDISSONS À 250. ILS N'Y VERRONT QUE DU FEU! COMME DISAIT GRAND-PÈRE, MIEUX VAUT ÊTRE MALHONNÊTE, RICHE ET BIEN PORTANT QUE HONNÊTE, PAUVRE ET MALADE! HÉHÉ!
38

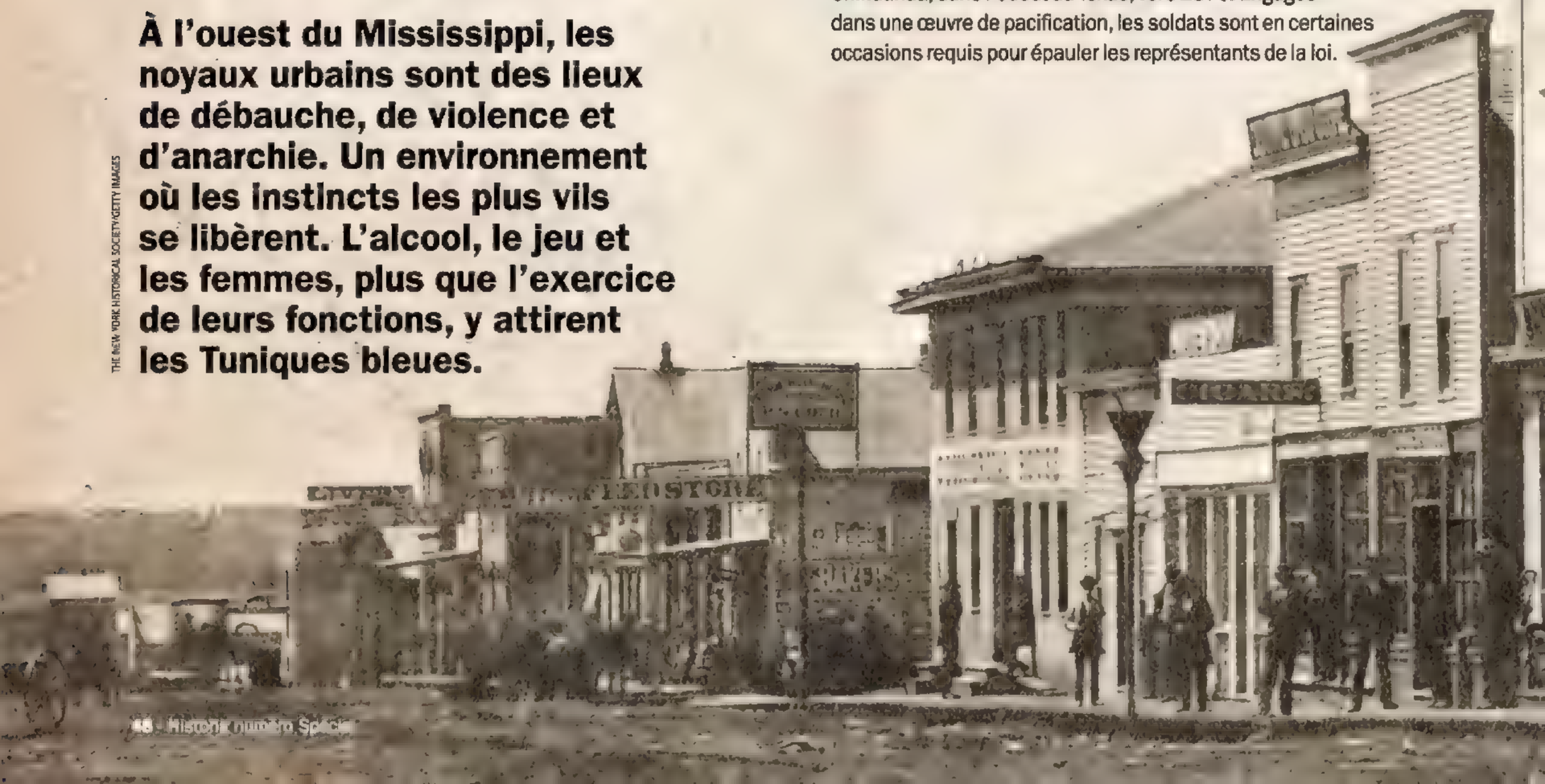
TOME 10 - DES BLEUS ET DES TUNIQUES

VILLES NEUVES ET VIEUX METIERS

À l'ouest du Mississippi, les noyaux urbains sont des lieux de débauche, de violence et d'anarchie. Un environnement où les instincts les plus vils se libèrent. L'alcool, le jeu et les femmes, plus que l'exercice de leurs fonctions, y attirent les Tuniques bleues.

APIC/GETTY IMAGES

LA JUSTICE Bureau du juge Roy Bean, au milieu du désert de Chihuahua, dans l'ouest du Texas, vers 1870. Engagés dans une œuvre de pacification, les soldats sont en certaines occasions requis pour épauler les représentants de la loi.



THE NEW-YORK HISTORICAL SOCIETY/GETTY IMAGES

BRIDGEMAN IMAGES/AURIMAGES

LE BORDEL Saloon à Topeka, dans le Kansas, en 1875. À proximité des garnisons militaires, la prostitution prend une ampleur considérable. D'où la prolifération de maladies vénériennes, notamment de la syphilis.

MINNESOTA HISTORICAL SOCIETY/CORBIS/VIA GETTY IMAGES

L'ATELIER DU MARÉCHAL-FERRANT Une forge dans le Minnesota, Midwest, à la fin du XIXe siècle. Les cavaliers recourent régulièrement aux services de cet artisan pour ferrer leurs chevaux, entretenir leurs armes et réparer leur matériel.

LA VILLE Dans les bourgs battus par les vents et balayés par les *tumbleweeds* (« virevoltants »), chacun semble avoir un plan pour bâtir sa fortune. Un espace sans foi ni loi où la morale n'a pas droit de cité.

FORTS COMME DES BUFFALO SOLDIERS

QUI VOUS A PARLÉ D'UN BLANC ?..
...UN NOIR ?!... MAIS VOUS N'Y PENSEZ PAS !?...
QUELQUES-UNS SE SONT VOLONTAIREMENT ENGAGÉS DANS NOS ARMÉES... MAIS DE LÀ À LEUR FAIRE CONFIANCE...!
IL DÉSERTERA À LA PREMIÈRE OCCASION !...
KOF
KOF
TOME 20 - BLACK FACE

Dans la conquête de l'Ouest, ces soldats occupent une place à part. Longtemps ignorés, voire oubliés, leurs excellents états de service sont aujourd'hui, enfin, reconnus à leur juste valeur.

Par Farid Ameur

Au lendemain de la guerre civile, le gouvernement fédéral procède à une vaste réorganisation de l'armée régulière. Une mesure devenue indispensable pour appliquer la loi martiale dans le Sud et répondre aux velléités d'expansion des colons vers l'ouest. Car le licenciement des troupes, en grande majorité composées de volontaires, est intervenu quelques semaines seulement après la fin des hostilités. S'est ensuivi un climat d'insécurité, de la Virginie au Texas, qui n'a fait que s'aggraver avec la multiplication des bandes de hors-la-loi, des violences raciales et des raids indiens. Malgré des restrictions budgétaires, le Congrès officialise la création de nouvelles unités en vertu de la loi du 28 juillet 1866. Après d'âpres débats, la décision est prise d'admettre dans les contingents deux régiments de cavalerie et quatre autres d'infanterie (plus tard regroupés en deux) dont le recrutement se fera parmi la population de couleur.

L'œuvre législative, à vrai dire, s'inscrit dans la droite ligne de la politique opportuniste menée par Abraham Lincoln pendant le conflit. À compter du 1er janvier 1863, date à laquelle a pris effet la proclamation d'émancipation des esclaves, les Africains-Américains ont été autorisés à combattre dans les armées du Nord, à condition toutefois de prendre rang dans des unités distinctes (*United States Colored Troops*) commandées par des officiers blancs. On estime à 180 000 le nombre de ceux qui ont revêtu l'uniforme bleu de l'Union. La réputation de bravoure attachée à certains régiments, comme le 54e du Massachusetts, a levé des barrières et atténué quelques

COME AND JOIN US BROTHERS.
PUBLISHED BY THE SUPERVISORY COMMITTEE FOR RECRUITING COLORED REGIMENTS
1210 CHESTNUT ST. PHILADEELPHIA

BRIDGEMAN IMAGES

L'Union fait la force L'enrôlement d'Africains-Américains dans l'armée commence, à l'initiative opportune de Lincoln, pendant la guerre de Sécession, en janvier 1863. Dans l'attente de former un régiment et de revêtir l'uniforme bleu, ces « frères » de couleur sont encadrés et instruits par un officier… blanc.

préjugés. À l'heure où le Parti républicain cherche à octroyer l'égalité civile et juridique aux affranchis, leur incorporation militaire paraît donc bienvenue. Sitôt la nouvelle confirmée, les candidats affluent dans les bureaux de recrutement des 9e et 10e de cavalerie.

À L'ÉCART DES RANCŒURS DU VIEUX SUD

Ce sont pour la plupart des hommes jeunes, célibataires et sans attaches, en quête de moyens de subsistance et d'une expérience valorisante. Presque tous ont été esclaves. Aussi ne savent-ils, souvent, ni lire ni écrire. Recevant une solde de 13 dollars par mois, ils s'engagent pour une durée moyenne de cinq ans. À moins qu'ils n'aient été déclarés inaptes, leur enrôlement n'est qu'une simple formalité. Dans les cantonnements de La Nouvelle-Orléans et de Fort Leavenworth, au Kansas, les premières recrues reçoivent une instruction sommaire en attendant que les effectifs régimentaires soient atteints. Pour les commander, les autorités militaires ont désigné les colonels Edward Hatch et Benjamin Grierson, deux officiers compétents et énergiques qui ont fait leurs preuves durant la guerre civile. Dans un contexte de tensions raciales, les régiments africains-américains sont tenus éloignés du Vieux Sud. Il s'agit d'éviter tout autant de ranimer des rancœurs que de froisser les esprits. Selon les impératifs du service, ces unités sont affectées dans des garnisons situées à l'ouest du Mississippi, dans les Grandes Plaines et le long de la frontière mexicaine.

Jusqu'à la fin des guerres indiennes, en décembre 1890, les 9e et 10e de cavalerie se déploient aux avant-postes de la colonisation anglo-américaine, formant un cinquième des troupes montées mobilisées sur ce front des opérations. Bien qu'ils tiennent souvent garnison au Texas, ils participent à de nombreuses campagnes militaires, des repaires apaches de l'Arizona aux réserves sioux du Dakota. Contrairement à une idée reçue, rares sont les occasions pour eux d'évoluer avec l'ensemble de leurs compagnies. »»

HENRY FLIPPER, officier et gentleman

Né esclave en 1856, Henry Flipper grandit dans une plantation de Géorgie. Après la guerre civile, il reçoit une éducation soignée et entame des études à l'université d'Atlanta. Élève sérieux et appliqué, il est sélectionné pour entrer à l'école militaire de West Point. Pendant quatre ans, il y est victime de brimades en raison de sa couleur de peau. Grâce à son intelligence et à sa force de caractère, il en sort diplômé en 1877 avec le grade de lieutenant, ce qui fait de lui le premier officier noir de l'armée américaine. Affecté au 10e régiment de cavalerie, il est envoyé dans plusieurs garnisons de l'ouest du Texas. Avec zèle et savoir-faire, il contribue à l'aménagement de voies de communication et de transport. Mais les relations amicales qu'il entretient avec la belle-sœur du capitaine Nolan, son supérieur direct, suscitent défiances et jalousies. La découverte, à l'été 1881, d'erreurs d'intendance est exploitée par ses adversaires. Mis aux arrêts, le lieutenant Flipper est traduit en cour martiale à Fort Davis. Bien que sa responsabilité soit en partie engagée, la sanction a tout d'une mesure discriminatoire. Rayé des cadres de l'armée, il n'en mènera pas moins une brillante carrière d'ingénieur civil aux États-Unis, au Mexique et au Venezuela. En février 1999, ses descendants obtiendront sa réhabilitation complète. Pour l'honneur. ■ F. A.

PETER NEWARK AMERICAN PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

THE GRANGER COLLECTION/AKG-IMAGES

La peau dure

L'appellation « *Buffalo Soldiers* » viendrait, entre autres, de leurs pelisses ou, plus généralement, des caractéristiques du bison – pugnacité, force et endurance –, qui occupe dans la mythologie indienne une place de choix. Cette marque d'estime fait la fierté des intéressés, attentifs à avoir bonne presse.

››› Il faudra ainsi attendre le printemps 1885, au moment de la traque de la bande de Geronimo, pour que le 10e de cavalerie soit réuni dans son intégralité. Compte tenu du caractère sporadique de la menace indienne, de l'isolement géographique, de l'éclosion des villes champignons et du développement des voies de communication, la tendance est à la diversification des missions. Certes, la vocation première des cavaliers consiste à maintenir l'ordre. Il n'empêche que leurs fonctions dépassent largement le cadre de la lutte contre les tribus amérindiennes réputées hostiles. En leur qualité de représentants du pouvoir fédéral, les soldats prêtent leur concours aux forces de police dans les opérations contre les bandits de grand chemin, les voleurs de bétail, les trafiquants d'alcool et les contrebandiers.

LES VEXATIONS SUCCÈDENT AUX PROVOCATIONS

À la frontière du Rio Grande, ils donnent également la chasse aux guérilleros mexicains qui se sont infiltrés sur le territoire américain. Plus encore, ils contribuent à la construction de routes, de barrages, de canaux et à l'installation de poteaux télégraphiques. À l'occasion, ils élèvent et réparent des bâtiments à usage public, notamment des écoles et des lieux de culte. Enfin, quand les circonstances l'exigent, ils escortent des convois postaux et montent la garde le long des chantiers de construction ferroviaire. Pour la postérité, les soldats africains-américains de la conquête de l'Ouest sont entrés dans l'Histoire sous le nom imagé de *« Buffalo Soldiers » (lire légende ci-contre).*

Leur quotidien est identique à celui des autres troupes. La monotone vie de garnison est rythmée par les sonneries du clairon. Entre deux corvées, les soldats s'occupent des chevaux, s'exercent et patrouillent dans la région. Quand ils ne sont pas en campagne, ils mènent des tra-

VOUS DONNER UN COUP DE MAIN?... TU PARLES!... EN FAISANT LES PLUS SALES CORVÉES COMME ENFOUIR LES MORTS OU CREUSER DES FEUILLÉES!!...
IL N'Y A PAS QUE ÇA!...
TOME 20 - BLACK FACE

vaux d'intérêt général. Dans leurs quartiers, ils jouent aux cartes et aux dominos avant l'extinction des feux. De temps à autre, des bals et des concerts égayent leurs soirées. Connus pour leur piété, ils assistent avec assiduité aux offices religieux, où ils ont la possibilité d'apprendre à lire.

Et pourtant les cavaliers de couleur font régulièrement l'objet de mesures discriminatoires. Malgré les dénégations des services de l'intendance, leur armement, leur équipement et leurs rations passent pour être les plus mauvais de l'armée américaine. D'officiers à troupiers, les vexations succèdent aux provocations. À Fort Leavenworth (Kansas), la présence du 10e de cavalerie indispose tant le commandant de la garnison qu'il obtient le transfert de l'unité. La relation des *Buffalo Soldiers* avec les civils n'est pas meilleure. Les citadins leur témoignent ostensiblement du mépris. Aux confins du Texas, ancien État esclavagiste, le dédain qu'inspire leur couleur de peau s'ajoute à celui que produit l'uniforme bleu. En permission, ils ne sont pas autorisés à entrer dans les saloons, les tripots et les bordels. Les rixes sanglantes auxquelles ils sont mêlés dégénèrent parfois en émeutes raciales, comme à Brownsville et à Houston.

Les rapports d'inspection insistent sur leur bonne tenue, leur discipline et les liens de camaraderie qui les unissent

Sur le théâtre des opérations, ils n'en présentent pas moins d'excellents états de service. Les rapports d'inspection insistent sur leur bonne tenue, leur discipline, leur faible taux de désertion et les liens de franche camaraderie qui les unissent. Durant les guerres indiennes, les *Buffalo Soldiers* récoltent pour faits de bravoure un total de 19 Médailles d'honneur du Congrès, la plus haute distinction militaire américaine. Montés aux avant-postes, les cavaliers s'illustrent aussi de manière collective. En septembre 1868, à Beecher's Island, dans le nord-est du Colorado, un détachement du 10e de cavalerie sauve in extremis des éclaireurs assiégés par les Cheyennes. Six ans plus tard, la guérilla comanche les oblige à se démultiplier pour venir en aide aux colons.

En 1879-1880, les deux unités de cavalerie luttent contre Victorio et ses redoutables guerriers apaches dans le sud-est de l'Arizona, avant de traquer, jusqu'à leur reddition finale, en 1886, les irréductibles qui ont rejoint Geronimo. Tout en maintenant la paix dans les réserves indiennes et en préservant les premiers parcs naturels de l'intrusion des squatters, ils parviennent, par leur seule force de dissuasion, à prévenir des désordres civils, comme pendant la guerre larvée que se livrent en 1892 éleveurs et propriétaires terriens dans le comté de Johnson, dans le Wyoming. Une réputation de courage et de professionnalisme qui se prolongera, encore une fois sans recevoir de publicité, lors de leur participation aux combats sur l'île de Cuba (1898) et aux Philippines (1899-1902). Mais la légende des *Buffalo Soldiers* sera exhumée de la poussière de l'oubli à l'occasion du mouvement pour les droits civiques, pour passer à la postérité. ■

LITTLE BIG HORN, RIVIERE SANS RETOUR

L'écrasante défaite du 7e de cavalerie, fleuron de l'armée américaine, marque le point culminant des guerres indiennes. Un fiasco dont l'ampleur frappe de stupeur un pays en pleine célébration de son centenaire.

Par Farid Ameur

Dimanche 25 juin 1876, vallée de la Little Big Horn, dans le sud-est du Montana. Dans un ciel bleu azur, le soleil est si brûlant que le mercure est monté jusqu'à 40 °C. L'atmosphère est paisible dans le vaste campement indien établi le long des eaux vives de la rivière. Un village d'une dimension inédite dans les Grandes Plaines. Environ un millier de tipis, soit près de 8 000 âmes, dont 1 800 guerriers sioux, cheyennes et arapahoes. Fiers de leurs traditions, épris de liberté, ils ont rejoint, au cours des semaines précédentes, les rangs de la coalition formée par le chef Sitting Bull, l'âme de la résistance. Sur le sentier de la guerre, ils ont uni leurs forces pour défendre leurs terres ancestrales, notamment les Black Hills, objet de toutes les convoitises depuis que de l'or y a été découvert en août 1874. Pour les soumettre, l'armée a lancé simultanément trois colonnes à leurs trousses au milieu du printemps 1876.

Sous les ordres du lieutenant-colonel Custer, le 7e de cavalerie en est le principal fer de lance. Quelques jours plus tôt, ses éclaireurs ont retrouvé la trace des Indiens et permis aux 600 cavaliers qui composent l'unité de s'approcher de leur cible sans se faire repérer. Mais les renforts n'arriveront pas avant quarante-huit heures, et le temps presse. Aussi, de crainte de perdre l'effet de surprise, la décision est prise de donner l'assaut.

Ruée vers la mort

L'or découvert dans la réserve attribuée aux Indiens par le traité de Fort Laramie (1868) – qui comprend les Black Hills, la terre sacrée des Sioux – attire les colons et attise les tensions. Au faîte de sa gloire, le bouillant lieutenant-colonel Custer (au centre) est désigné pour en finir avec les Peaux-Rouges, ces figures encombrantes du passé.

Tableau d'E. S. Paxson (1852-1952), Whitney Western Art Museum, États-Unis.

DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Avide de gloire, Custer scinde ses troupes en trois bataillons, de manière à attaquer les deux extrémités du campement et assurer ses arrières. Il ne doute pas du succès de l'opération.

«C'EST UN BEAU JOUR POUR MOURIR!»

Il est 15 h 10 quand l'alerte est donnée à l'extrémité sud du village. Au loin se dégage un épais nuage de poussière. Soudain, la sonnerie du clairon retentit. À la tête de trois compagnies, le major Reno, l'arme au poing, vient de déclencher une charge fulgurante. Déjà ses éclaireurs crows et arikaras se sont faufilés aux avant-postes pour capturer des poneys. Mais les Sioux, sitôt remis de leur surprise initiale, se préparent à recevoir le choc de l'ennemi. Décontenancé par le nombre de ses adversaires et par les dimensions du village, Reno donne l'ordre à ses hommes de mettre pied à terre à 400 mètres du campement adverse et de se déployer en tirailleurs. Une position qu'il doit bientôt abandonner pour entamer un repli dans les bois. «La terre elle-même semblait se transformer en Indien, se justifiera-t-il. Ils se précipitaient sur nous en essaims, de toutes les directions.» En face, Sitting Bull et Crazy Horse enflamment le cœur des jeunes guerriers. «C'est un beau jour pour mourir!» hurle le second en se ruant crânement à l'assaut. Dans un fracas de sabots, Reno entraîne ses hommes dans une nouvelle retraite désordonnée sur la rive opposée de la Little Big Horn, en direction d'une petite hauteur où son bataillon pourra se défendre plus efficacement. C'est un véritable carnage. «On aurait dit une grande chasse au bison», dira le chef cheyenne Two Moons. Il est 16 h 20. Du haut de la colline, les survivants se battent avec l'énergie du désespoir. Ils sont sauvés d'une mort quasi certaine par l'arrivée providentielle du bataillon du capitaine Benteen, envoyé en reconnaissance dans le sud de la vallée. Une heure plus tard, ils tentent, à l'initiative du capitaine Weir, une sortie pour rejoindre le détachement de Custer ›››

COMANCHE, L'ÉQUIDÉ MIRACULÉ

«LIENS D'INTERSECTION MULTIPLES»

Le 27 juin, dans l'après-midi, les soldats chargés d'identifier les corps découvrent, au fond d'un ravin, un cheval à l'agonie entouré de vautours. Hennissant de douleur, l'animal, couché sur le flanc, renâcle à pleins naseaux et semble près d'expirer. Il s'agit du cheval du capitaine Keogh. Un bel hongre réputé pour son élégance, son endurance et son aptitude à avancer au trot rapide. Dénommée «Comanche» en raison de la bravoure dont elle a fait preuve, en 1868, lors d'une escarmouche contre des Indiens de la tribu éponyme, la monture a reçu pendant la bataille un total de sept blessures, dont trois par balle. Un officier demande que l'on abrège ses souffrances. «C'est tout ce qui reste du bataillon de Custer», lui répond d'une voix émue le cavalier qui a entrepris de la soigner. Objet d'un véritable culte, le cheval est ramené à Fort Lincoln et reçoit une attention particulière. Il est strictement interdit de le monter, de lui arracher des crins comme souvenirs ou de lui imposer de grands efforts physiques. Décédé en 1891 à l'âge de 29 ans, il est enterré avec les honneurs militaires. Il est aujourd'hui empaillé au musée de l'université du Kansas. ■ F. A.

»» – mais ce n'est que par miracle qu'ils parviennent à rebrousser chemin.

Encerclés et à court de vivres, les assiégés soutiennent courageusement le feu des Indiens pendant trente-six heures. «La Mort, dira un soldat, nous guettait; elle était partout autour de nous.» Si les Sioux finissent par lever le siège, le bilan est lourd. Les pertes de Reno et de Benteen s'élèvent à 56 morts et 62 blessés, chiffres qui ne tiennent pas compte de la découverte macabre que fait, à cinq kilomètres en aval, le général Terry en arrivant, le 27 juin après-midi, sur les lieux de la bataille. Sur des collines situées à l'est de la rivière, il dénombre 212 cadavres abandonnés aux charognards, dont celui de Custer. Nombre d'entre eux ont été atrocement mutilés. «Une vision d'horreur, de quoi vous rendre malade», lâche un officier chargé d'identifier les corps et de les enterrer. À la stupéfaction générale, il n'y a aucun survivant. Une centaine d'Indiens ont également été tués ou blessés.

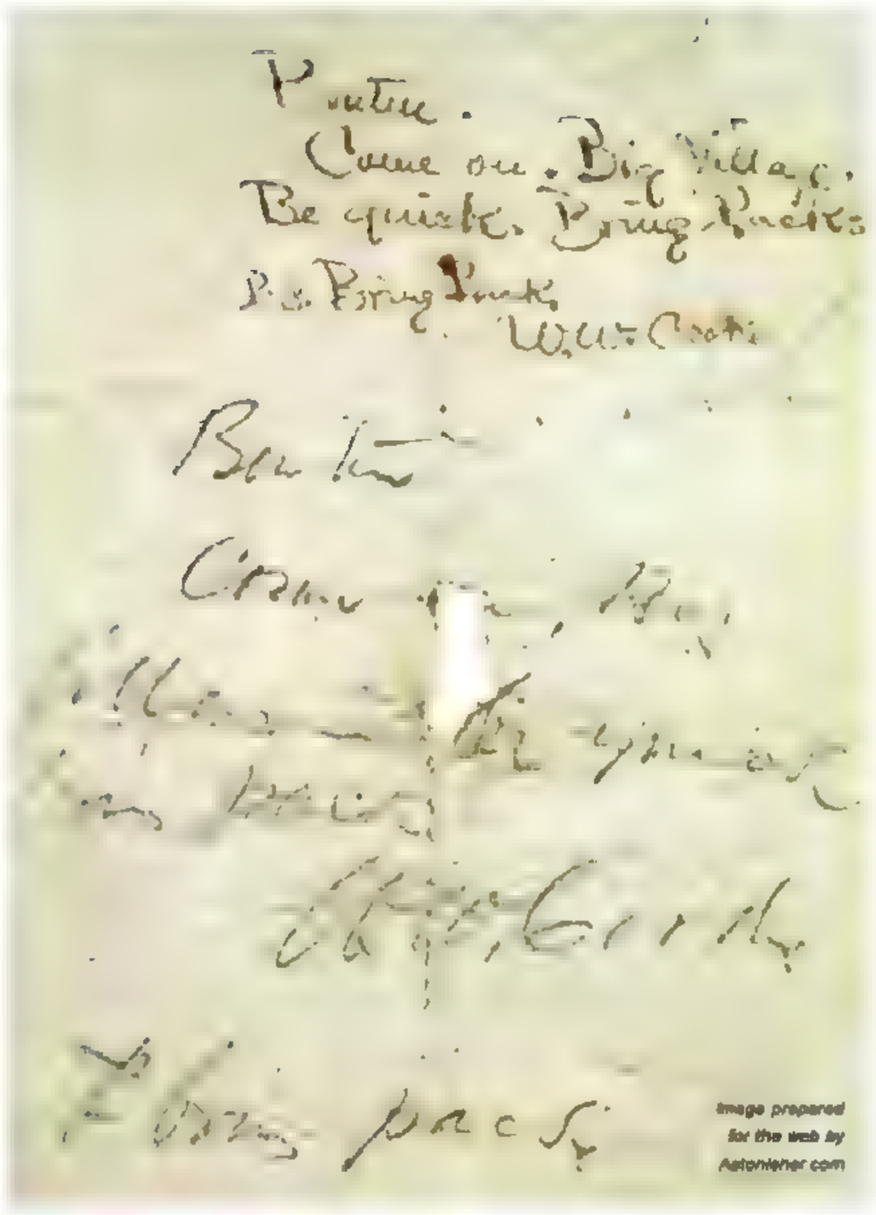
UN SUCCÈS SANS LENDEMAIN

On connaît aujourd'hui avec exactitude, grâce aux travaux des historiens et aux apports de l'archéologie, l'itinéraire qu'a emprunté le détachement de Custer et le déroulement de la bataille. Du haut d'une falaise sise en aval de la Little Big Horn, le lieutenant-colonel du 7e de cavalerie a aperçu la charge de Reno, action qu'il concevait vraisemblablement comme une manœuvre de diversion pour lui permettre de porter le coup décisif. Sous ses yeux s'étale un campement indien dont il mesure enfin la dimension hors norme. À deux reprises, il appelle Benteen à la rescousse. Son ordre écrit ne s'embarrasse pas d'ambiguïtés: «Rejoignez-moi. Grand village. Hâtez-vous. Rapportez les munitions.» Tout porte à croire que Custer a anticipé l'arrivée des renforts et qu'il ne s'est pas jeté, comme on l'a longtemps cru, dans la gueule du loup. Encore une fois, il a divisé ses forces, un choix contestable mais rendu nécessaire par les distances à parcourir et les accidents de terrain. D'ailleurs, sa première manœuvre a pour effet de desserrer l'étau qui pesait sur Reno. Les Sioux ont gardé le souvenir de la peur panique qu'a suscitée l'apparition soudaine des Tuniques bleues au milieu d'un gué praticable. «J'étais sûr que nous allions nous faire massacrer», dira Red Horse. «Les Indiens ont vite oublié les soldats qui se trouvaient sur la colline pour aller attaquer les nouveaux venus.»

C'est le tournant de la bataille. Assaillie par des centaines de guerriers, l'aile droite, sous les ordres du capitaine Keogh, a gagné une ligne de crête et s'est s'appliquée, par une série de salves, à dégager le terrain pour préparer la venue des

renforts. Les soldats y sont tous massacrés. Custer, lui, a conduit l'aile gauche jusqu'à l'extrémité nord du village, a découvert le groupe des non-combattants, mais n'a pu franchir le gué devant la farouche résistance que lui ont opposée des Cheyennes. Contraint de battre en retraite, il s'est alors replié sur une petite colline, où il a succombé, entouré de son dernier carré, aux charges de Gall et de Crazy Horse après un violent combat au corps-à-corps.

Cependant, le succès est sans lendemain pour les Indiens. Pourchassés et en proie à des dissensions internes, ils n'ont pas les moyens de prolonger la lutte. Pour la postérité, la bataille de Little Big Horn reste l'apogée d'une résistance destinée, par la force des choses, à s'éteindre sous l'effet conjugué des progrès de la colonisation, de la parcellisation des terres et de la disparition des derniers grands troupeaux de bisons dans les Plaines. Le 29 décembre 1890, le massacre de Wounded Knee, perpétré par le 7e de cavalerie, en sonnera le glas. ■



Lettre morte « Rejoignez-moi. Grand village. Hâtez-vous. Rapportez les munitions », griffonne Cooke, l'adjudant de Custer à l'intention du capitaine Benteen. Un appel au secours qui restera sans réponse.

Essaim « Nous nous sommes abattus sur eux [la colonne de Custer] comme une nuée d'abeilles furieuses sortant d'une ruche. Les combattants étaient si proches qu'ils se voyaient dans le blanc des yeux », racontera le chef Killer Eagle. *Dessin d'Amos Bad Heart Buffalo (1869-1913).*

HERITAGE IMAGES/LEEMAGE

La guerre de SÉCESSION

(1861-1865)

Durant quatre ans, les États du Nord et une confédération d'États du Sud se déchirent sur fond de modèle économique et culturel. Une hécatombe fratricide au cours de laquelle les troupes montées – bandes irrégulières incluses – jouent un rôle d'importance. Une cavalerie qui continuera de s'illustrer une fois scellée l'unité de la nation.

APPEL AUX ARMES ET BLEUS A L'AME

Rien ne va plus entre le Nord industriel et le Sud rural. Entre le monde des affaires et une société de planteurs fondée sur l'esclavage. Le conflit fratricide éclate en 1861. En jeu, l'unité de la nation, mais aussi la marche vers le progrès.

Par Bertrand Van Ruymbeke

La tuerie dans une église africaine-américaine de Charleston, en Caroline du Sud, perpétrée en avril 2015 par un meurtrier fou et haineux, ainsi que les violents incidents de Charlottesville, en Virginie, en août 2017, révèlent à quel point la mémoire de la Confédération et de la guerre de Sécession est encore vive et douloureuse aux États-Unis, un siècle et demi après la fin du conflit. Parce que cette mémoire est régulièrement sujette à controverses, souvent détournée, parfois instrumentalisée, il est impératif de comprendre en premier lieu les raisons de la sécession et, plus fondamentalement, de situer la place du Sud dans l'histoire américaine.

Tout d'abord, il est essentiel de rappeler que les États côtiers du Sud, à l'époque dite «de la jeune République» (1790-1820), occupent une place centrale sur l'échiquier politique des États-Unis. Quatre des cinq premiers présidents sont des Virginiens. Parmi eux, George Washington a mené l'armée américaine, appelée *Continental Army*, à la victoire à la bataille de Yorktown en octobre 1781, Thomas Jefferson a rédigé la Déclaration d'indépendance en juillet 1776, et James Monroe a donné son nom à une doctrine qui occupe une place capitale dans la politique étrangère américaine depuis 1823.

UN SYSTÈME ÉCONOMIQUE D'UN AUTRE TEMPS

Dans les années 1810, ce sont plutôt les élites de la Nouvelle-Angleterre qui menacent de faire sécession… Avant 1800, le Sud produit du tabac et du riz. L'esclavage semble alors condamné. Dans les premières décennies du XIXe siècle, cependant, le coton, relativement facile à cultiver et très rentable, s'y impose au fur et à mesure

EVERETT COLLECTION / BRIDGEMAN IMAGES

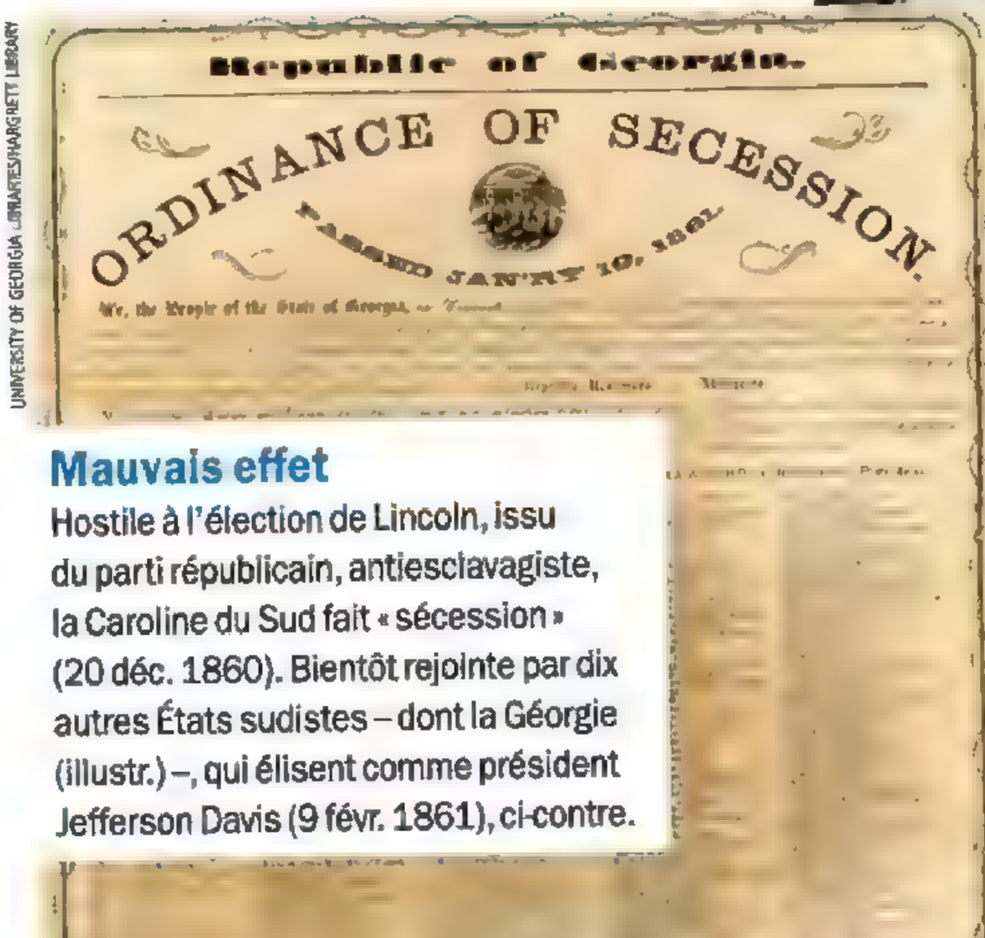
Bonne cause
Candidat à la présidentielle en 1860, Abraham Lincoln ambitionne de réconcilier le pays. Au grand dam du self-made-man, sa victoire met le feu aux poudres.

Union des États du Nord
Confédération des États du Sud
Limite entre États du Nord et États du Sud
Blocus maritime organisé par l'Union
Victoire de l'Union
Victoire de la Confédération
Bataille sans vainqueur
Grande offensive de l'Union
Lieu de la capitulation
IOWA
ILLINOIS
INDIANA
MISSOURI
PENNSYLVANIE
NEW JERSEY
MARYLAND
TENNESSEE
ARKANSAS
ALABAMA
GÉORGIE
LOUISIANE
MISSISSIPPI
FLORIDE
CAROLINE DU SUD
Gettysburg juillet 1863
Antietam septembre 1862
Bull Run juillet 1861 et août 1862
Brandy Station juin 1863
Fredericksburg décembre 1862
Chancellorsville mai 1863
Mile Run décembre 1863
Wilderness mai 1864
Spotsylvania mai 1864
Cold Harbor Juin 1864
Richmond
Bataille des Sept Jours juin-juillet 1862
Appomattox 9 avril 1865
Richmond avril 1865
Perryville octobre 1862
Paducah mars 1864
Wilson's Creek août 1861
Nashville décembre 1864
Fort Donelson février 1862
Fort Sanders novembre 1863
Pea Ridge décembre 1862
Fort Henry février 1862
Shiloh avril 1862
Chattanooga novembre 1863
Columbia Février 1865
Holly Springs décembre 1862
Tupelo juillet 1864
Cedar Bluff mai 1863
Atlanta septembre 1864
Marche de Sherman
Fort Sumter avril 1861
Charleston
Vicksburg Juillet 1863
Chickasaw Bayou décembre 1862
Savannah décembre 1864
Jacksonville
Pensacola
Saint Augustine mars 1862
La Nouvelle-Orléans avril 1862
La Nouvelle-Orléans

CARTO LOÏC DERRIEN

que la région s'étend vers le fleuve Mississippi et que s'y créent de nouveaux États (la Louisiane en 1812, l'Alabama en 1817, le Mississippi en 1819). Cette mutation agricole et économique donne une nouvelle vie à l'esclavage, surnommé « l'institution particulière ». À partir de 1820, les États du Sud, arc-boutés sur un système économique esclavagiste d'un autre temps, développent une mentalité d'assiégés face au reste du pays qui leur sera fatale. Le coton a transformé le Sud. Une incroyable tension parcourt les années 1850, une décennie décisive. À partir de 1854, le Kansas, divisé sur l'instauration de l'esclavage, est à feu et à sang. En 1857, la Cour suprême, composée en majorité de magistrats du Sud, décide que les Afro-Américains ne peuvent pas aspirer à la citoyenneté améri- »»

LIBRARY OF CONGRESS



UNIVERSITY OF GEORGIA LIBRARIES/HARGRETT LIBRARY

Mauvais effet

Hostile à l'élection de Lincoln, issu du parti républicain, antiesclavagiste, la Caroline du Sud fait « sécession » (20 déc. 1860). Bientôt rejointe par dix autres États sudistes – dont la Géorgie (illustr.) –, qui élisent comme président Jefferson Davis (9 févr. 1861), ci-contre.

3d REGIMENT MASS. CAVALRY
COLONEL THOMAS E. CHICKERING.
19TH ARMY CORPS, DEPARTMENT OF THE GULF
GENERAL BANKS, COMMANDING.
$450 Bounty!
Will be paid to any soldier who has served in the United States Service Nine Months
$150 BOUNTY
Will be paid to Recruits who enlist in this Regiment, as follows:
$25 PAID CASH DOWN!
$50 WHEN THE COMPANY MARCHES!
$75 AT THE END OF THE SERVICE!
All further information will be given at the Recruiting Office.
Officer.
BARBARA SINGER/ BRIDGEMAN IMAGES

À durée indéterminée

En l'absence d'une armée de métier digne de ce nom, les deux camps ont recours au volontariat. De New York à La Nouvelle-Orléans, les jeunes recrues, dont certaines n'hésitent pas à mentir sur leur âge, se pressent par dizaines de milliers dans les bureaux de recrutement.

›››caine. En 1859, l'abolitionniste John Brown et sa bande pillent un arsenal en Virginie dans l'intention d'incendier plantations et de conduire les esclaves à la révolte. Brown est capturé, jugé et pendu. Enfin, à l'automne 1860, l'élection à la présidence des d'Abraham Lincoln, perçu à tort par les sudistes comme un abolitionniste, fait éclater le pays. Six mois plus tard, 11 États ont fait sécession : la Caroline du Sud, la Caroline du Nord, la Géorgie, la Floride, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, l'Alabama, le Mississippi, le Tennessee et la Virginie.

LA CAVALERIE AUX PREMIÈRES LOGES

La guerre de Sécession, *Civil War* en américain, est effroyable. Elle oppose les Tuniques grises, le Sud, aux Tuniques bleues, le Nord, soit les *gray* contre les *blue*. Le conflit dure quatre ans (1861-1865), fait plus de 620 000 morts (1,6 % de la population), ravage tout le Sud – une immense région qui s'étend de la Virginie au Texas et de l'Arkansas à la Floride –, dont de nombreuses villes et plantations. Le conflit est émaillé de sanglantes batailles au cours desquelles la cavalerie joue un rôle certain.

C'est le cas notamment de la campagne de Gettysburg, menée par le général confédéré et virginien Robert E. Lee. Le plan de Lee, un ancien officier de l'armée fédérale formé, comme ses adversaires nordistes, dans la prestigieuse Aca-

LE GÉNÉRAL GRANT : LES ÉTOILES DU NORD

ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA/UIG / BRIDGEMAN IMAGES

Né en 1822, dans l'Ohio, Ulysses S. Grant sort diplômé, sans y briller, de West Point en 1843. Il se distingue une première fois dans la guerre contre le Mexique. Sujet à la dépression et porté sur la bouteille, il est forcé de quitter l'armée en 1854. Il collectionne dès lors les fiascos, jusqu'à ce que la guerre de Sécession sonne son retour aux affaires militaires. Ses succès éclatants lui valent de commander l'ensemble des armées fédérales à partir de 1864. Il se dresse sur la route du général Lee, des mains duquel il reçoit la capitulation du Sud le 9 avril 1865. La popularité du nouveau héros de l'Union le propulse à la Maison-Blanche de 1869 à 1877, deux mandats décevants, qui le détournent de la politique. Criblé de dettes après s'être essayé au courtage, atteint d'un cancer à la gorge, il rédige dans l'urgence ses Mémoires pour mettre sa famille à l'abri du besoin. Un ultime combat remporté cinq jours avant sa mort, le 23 juillet 1885. **Jean-Pierre Serieys**

ALORS, MONSIEUR LE PESSIMISTE, VOUS VOYEZ BIEN QUE TOUT A FINI PAR S'ARRANGER!
PAR S'ARRANGER?!... VOUS, ALORS! VOUS AVEZ UNE FAÇON DE VOIR LES CHOSES, JE VOUS JURE!...
© - J.A. PRISON ET ROBERTSONVILLE

démie militaire de West Point, est de prendre les armées du Nord à revers en pénétrant en Pennsylvanie. C'est la grande incursion des confédérés dans le Nord. Véritable coup de poker. Lee engage 7500 cavaliers et 63000 fantassins. La bataille, qui s'étire sur trois jours, du 1er au 3 juillet, soit à la veille de l'*Independence Day*, la fête nationale (le 4), tourne au carnage : 7000 morts dans les deux camps. Gettysburg est un tournant dans le conflit. Le Sud ne conduira dès lors qu'une guerre défensive, battant graduellement en retraite. Ce même été, le Nord conquiert Vicksburg, un important verrou sur le Mississippi. Pendant l'année 1864 et le printemps 1865, les armées des généraux nordistes Ulysses S. Grant et William Sherman font tomber Atlanta, en Géorgie, Columbia, en Caroline du Sud, et finalement Richmond, en Virginie, la capitale de la Confédération. En avril 1865, Lee se rend. La fin du massacre a sonné.

La guerre de Sécession est une guerre civile, mais aussi une guerre de libération. En 1865, l'esclavage est aboli, quatre millions d'esclaves sont libérés. Pour les États-Unis, ce conflit est également une lutte d'unification. Perçue comme une guerre d'indépendance par les sudistes, elle voit à l'inverse les pouvoirs de l'État fédéral se renforcer, la culture – la fête de Thanksgiving, tirée de l'histoire des puritains de la Nouvelle-Angleterre, devient fête nationale en 1863 –, le système économique et le modèle de société du Nord s'imposer de par le pays. La défaite du Sud ouvre la porte de la modernité aux États-Unis. C'est vers le Pacifique et les territoires de l'Ouest que désormais tous les regards se tournent. ■

C'est la jeunesse sudiste qui tombe au champ d'honneur. « Nous étions bien prodigues de notre sang », dira un vétéran

BULL RUN, UN DERBY, SOUS HAUTE TENSION

« Tous à Richmond ! » ironisent certains membres du Congrès à quelques heures de la première grande bataille, vue comme une formalité qui doit sceller le sort de la guerre. La défaite, cuisante, des bleus n'en sera que plus traumatisante.

Par Farid Ameur

Dimanche 21 juillet 1861. Tôt dans la matinée, la ville de Washington est en état d'ébullition. Le bruit court que la bataille tant attendue a commencé, à 50 kilomètres de la capitale fédérale, autour du hameau de Manassas, dans le nord de la Virginie. Décidée à ne rien manquer du spectacle, toute la haute société hâte ses préparatifs de départ. Déjà, une longue file de chariots s'ébranle en direction du sud, roulant avec fracas sur le sol cahoteux. À la Maison-Blanche, le président Lincoln trépigne d'impatience. « Vos recrues sont certes de jeunes novices, a-t-il lancé au général McDowell pour l'exhorter à prendre l'offensive, mais les leurs le sont également. » Il s'est persuadé, comme nombre de ses contemporains, que le sort de la lutte sera scellé en une seule bataille.

Peu avant l'aube, les fantassins nordistes assaillent les troupes sudistes du général Beauregard à hauteur du pont à péage de Warrenton. Mais cette attaque n'est qu'une feinte destinée à couvrir une offensive de plus grande envergure sur le flanc gauche des défenses confédérées. À l'issue d'une marche nocturne à travers un terrain difficile, entrecoupé de broussailles et d'ornières, 10 000 soldats nordistes ont opéré un vaste mouvement tournant. Après avoir traversé la rivière Bull Run à gué, ils déclenchent une charge vigoureuse qui oblige les rebelles, malgré une résistance opiniâtre, à battre en retraite sur les hauteurs de Henry House Hill. La bataille gagne en intensité. Au milieu du crépitement des salves, la fumée envahit la plaine. Cédant à un début de panique, les rangs sudistes commencent à se débander. En fin de matinée, l'Union est en passe de remporter une victoire écrasante. Depuis leur point d'observation, à quelques kilomètres de là, les spectateurs venus de Washington acclament les rapports triomphalistes que leur déclament, à haute voix, des estafettes. Mais la fortune des armes change de camp.

LE PONT ENGORGÉ PAR LE FLOT DE FUYARDS

Exténuées et inexpérimentées, les troupes fédérales ne parviennent pas à coordonner leurs attaques et à pousser plus loin leur avantage. Au fil des heures, la chaleur devient étouffante. La fatigue, la faim et la soif se font sentir. À travers les nuages de fumée, les confusions dues à l'hétérogénéité des uniformes entraînent de tragiques méprises. À mesure que des renforts arrivent, guidés par le son du canon, les confédérés reprennent espoir en début d'après-midi. Une brigade virginienne, sous les ordres du général Jackson, fait son apparition sur le champ de bataille et attire tous les regards. Malgré les

La tête dans la mort et la fleur au fusil Du 17 au 21 juillet 1861, les fédéraux gagnent à marches forcées Manassas, en Virginie. Il tarde à ces volontaires, portés par une exaltation populaire mais ignorant tout des dangers et des rigueurs de la vie militaire, de recevoir le baptême du feu.

éclats d'obus, elle reste en bon ordre, d'où le surnom de «*Stonewall*» («Mur de pierre») donné à son commandant. Dans une ordonnance parfaite, les fantassins sudistes mettent baïonnette au canon et s'élancent au pas de charge en poussant des hurlements féroces.

C'est le tournant de l'affrontement. Convoyées par train depuis la vallée de la Shenandoah, 3 000 Tuniques grises supplémentaires se ruent à l'assaut. L'équilibre est rompu. Malgré ses efforts, McDowell n'arrive pas à jeter ses réserves dans le feu de l'action. Dans un élan irrésistible, les rebelles prennent l'ascendant. Les morts jonchent le sol, tandis que les blessés se traînent dans l'herbe. La rivière se transforme en une mare de sang. La veille encore si enthousiastes, les recrues fédérales perdent leur cohésion. Plongées dans l'horreur, elles découvrent le véritable visage de la guerre, loin de l'image romantique qu'elles en avaient. À coups de sabre, la cavalerie sudiste, sous les ordres de Jeb Stuart, donne le coup de grâce. Sa percée donne lieu à une incroyable débandade dans les rangs unionistes. Il est 17 heures. Terrifiés et hagards, nombre de soldats jettent leurs armes, abandonnent canons et ambulances pour se mêler aux civils dans une fuite éperdue jusqu'à Washington. «Plus ils s'éloignaient, plus ils avaient peur», témoignera un citadin. Le passage du pont en pierre de Bull Run devient engorgé par le flot de fuyards et de blessés. Seules quelques unités de l'armée régulière parviennent à former une arrière-garde suffisante pour protéger la retraite des leurs. Bien que l'occasion soit belle, les sudistes renoncent à marcher sur Washington. Leur état de désorganisation les en empêche. Accouru sur place, le président Jefferson Davis rappelle à ses subordonnés qu'ils mènent avant tout une guerre défensive. Au reste, le bilan de l'affrontement est de 481 tués et 950 blessés pour le Nord, contre 387 morts et 1 600 blessés pour le Sud. Des pertes modestes qui s'effacent devant l'impact psychologique des événements. Les confédérés ont fait 2 000 prisonniers et infligé une défaite humiliante à leurs adversaires. Un affront qui laissera des traces dans les esprits. ■

SUR LA ROUTE DE GETTYSBURG

Le 9 juin 1863, la bataille de Brandy Station marque un premier coup d'arrêt pour la cavalerie sudiste, jusqu'alors réputée invincible sur le front de Virginie. Un combat monté d'une ampleur jamais égalée dans l'histoire des Amériques.

Par Farid Ameur

DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Parade Auréolé de son récent triomphe à Chancellorsville, un mois plus tôt, le général Lee marche sur le Nord. En disciple de Napoléon, il rêve d'y livrer la bataille décisive. Sur le chemin, à l'affût, l'armée fédérale attend son heure.

Lundi 8 juin 1863. Au pied de la vallée de la Shenandoah, dans le nord-ouest de la Virginie, le temps est magnifique. Tôt dans l'après-midi, le soleil illumine un ciel sans nuage. Droit sur son bel étalon blanc, le général sudiste Robert E. Lee est au comble de la fierté. Sanglé dans un uniforme rutilant, son épée d'apparat à la ceinture, il assiste à une grande revue de son corps de cavalerie près de la gare de Brandy Station. Une troupe de choc, totalisant plus de dix mille hommes, à laquelle sont confiées des missions de harcèlement, de couverture et de reconnaissance. Au son des fifres, des tambours et des trompettes, les escadrons paradent dans un ordre parfait, bannières déployées et sabres au clair. De bon augure, songe le commandant de l'armée de Virginie du Nord, à la veille d'événements qu'il espère décisifs.

En maître stratège, «le Renard gris» de la Confédération s'apprête à envahir la Pennsylvanie, au cœur du territoire de l'Union, avec l'espoir d'y remporter une victoire qui mettrait enfin un terme aux hostilités. Son optimisme est d'autant plus grand qu'il a une confiance totale en Jeb Stuart, le chef de sa cavalerie. Plein d'assurance et de panache, celui-ci traîne une réputation d'invincibilité depuis les raids dévastateurs qu'il

À bride abattue Surpris, les sudistes ne tardent pas à réagir. « En un instant, dira un témoin, des milliers de sabres brillants étincelèrent dans le soleil et un hurlement de défi, jailli de milliers de poitrines courageuses et confiantes, se répandit [en] un seul et puissant cri de guerre. »

a menés, un an plus tôt, lors de la campagne de la Péninsule. Aussi, à la nuit tombée, personne ne peut imaginer que l'adversaire se tient, à seulement quelques kilomètres de là, en embuscade…

CHARGES ET CONTRE-CHARGES SE SUCCÈDENT

Loin de demeurer dans l'expectative, la cavalerie fédérale, avide de revanche, s'est précipitée aux avant-postes à un rythme effréné. À la suite des rapports alarmistes de ses éclaireurs, le général Hooker, commandant de l'armée du Potomac, a intimé l'ordre à ses troupes de couper la route à Stuart avant qu'il ne pénètre dans le Maryland. Prenant mille précautions, les cavaliers nordistes se sont glissés en direction de Culpeper en longeant la rive nord du Rappahannock. Pour mieux surprendre les sudistes, la décision a été prise de diviser les forces. Le 9 juin, peu avant l'aube, la division du général Buford, renforcée par une brigade d'infanterie, franchit la rivière à Beverly Ford sous le couvert de la brume et du grondement d'un barrage en amont. Sa mission consiste à attaquer de front et à semer la panique dans les rangs adverses. À 12 kilomètres au sud, le général Gregg s'apprête, quant à lui, à traverser le même cours d'eau à Kelly's Ford avec les deux divisions de cavalerie qui composent l'aile gauche. Ses ordres sont de tourner l'ennemi et de le prendre à revers au moment où il sera engagé avec Buford.

À Beverly Ford, la manœuvre prend totalement au dépourvu les piquets endormis de l'armée confédérée. Obligées de refluer en direction de l'église de Saint James, les Tuniques grises mettent pied à terre et se déploient aussitôt en tirailleurs. C'est à grand-peine qu'elles parviennent à sauver leurs pièces d'artillerie des mains des assaillants. La fumée obstrue le champ de vision des combattants et rend l'affrontement plus confus. Malgré l'arrivée de renforts, les confédérés ne peuvent que ralentir l'avancée de Buford. Ivre de rage, Stuart arrive sur les lieux pour tenter de conju- »»

ALFRED N. DUFFIÉ, le « Frenchy » qui n'a jamais peur

Né en 1833 à Paris, Alfred Napoléon Dufflé est encore adolescent lorsqu'il se destine, contre l'avis de ses parents, à la carrière des armes. Son échec au concours d'entrée à l'école de Saint-Cyr n'entame pas sa résolution. En juillet 1852, il s'engage dans la cavalerie impériale. Pendant la guerre de Crimée, sa conduite courageuse, notamment lors du siège de Sébastopol, lui vaut les éloges de ses supérieurs et deux décorations. Soldat dévoué et prêt à toutes les audaces, le jeune cavalier gagne ses épaulettes de lieutenant en juin 1859, à l'occasion de son transfert dans une unité de hussards. Mais la vie monotone de garnison ne convient pas à sa nature aventureuse: il déserte et s'embarque pour les États-Unis. À New York, il vit d'expédients, avant d'épouser Mary Pelton, une riche héritière de Staten Island. À la mi-avril 1861, l'ouverture des hostilités réveille sa vocation militaire. Nommé

LIBRARY OF CONGRESS

capitaine du 2e de cavalerie de l'État de New York, Alfred Duffié cultive un style flamboyant, n'hésitant jamais à mettre en avant son allure martiale et son tempérament batailleur. Eu égard à ses états de service, il est bientôt promu colonel du 1er de cavalerie du Rhode Island, un régiment à la tête duquel il multiplie les coups d'éclat. Tenu par un sentiment d'honneur et de loyauté, il contribue, par son agressivité et son sens de l'initiative, à la montée en puissance de la cavalerie fédérale sur le front de Virginie au printemps 1863. Le 17 juin, lors d'une mission de reconnaissance vers Middleburg, c'est en chargeant à coups de sabre qu'il perce les lignes confédérées. Un exploit qui le propulse, sur la recommandation du président Lincoln, au rang de général de brigade. Capturé par des partisans en octobre 1864, il échappe de peu au lynchage. En vain tente-t-il, de la prison de Danville, de soulever les détenus. Libéré lors d'un échange de prisonniers, il est muté sur le front texan, mais trop tard pour prendre une part active aux combats. La paix revenue, il obtient la citoyenneté américaine et occupe, à partir de 1869, le poste de consul des États-Unis à Cadix. Il y décède onze ans plus tard de la tuberculose. ■ F. A.

››› rer le désastre. Il est 9 heures du matin. Sans discontinuer, les combats font rage sur les hauteurs de Fleetwood Hill et aux abords des bois en face de l'église. Dans un fracas de sabots, la poussière envahit à son tour le champ de bataille. Sur un terrain découvert, labouré par la mitraille, les cavaliers s'affrontent, à pied comme à cheval, dans une succession de charges et de contre-charges. La mêlée est sanglante. Les bannières flottent dans la brise tandis qu'une forêt d'acier se déverse sur la plaine.

Tant bien que mal, Stuart est en passe de rétablir la situation lorsque, vers midi, la colonne de Gregg surgit sur ses derrières, s'emparant de ses bagages personnels et du dépôt de ravitaillement de Brandy Station. Les sudistes semblent pris en tenailles. D'autant que l'officier nordiste a sécurisé le gué de Kelly's Ford. En outre, il a donné l'ordre au colonel Duffié *(lire encadré ci-dessus)*, à la tête de la 2e division, de venir lui prêter main-forte dès qu'il aura achevé une reconnaissance en force des environs de Stevensburg, au sud, au cas où les Tuniques grises chercheraient à battre en retraite. Et pourtant, au fil des heures, la fortune des armes change de camp.

Emmenés par Stuart, exposé inconsidérément au feu adverse, les cavaliers confédérés reprennent l'ascendant en début d'après-midi à la faveur d'un redéploiement tactique sur Fleetwood Hill. La bataille gagne en intensité. La folie meurtrière le dispute à l'héroïsme. On n'entend plus que le bruit des détonations, le cliquetis des sabres, les vociférations des soldats, le râle des mourants et les hennissements des chevaux. Le général Pleasonton, commandant en chef de la cavalerie fédérale, hésite sur la marche à suivre. Bien qu'il

On n'entend plus que les détonations, le cliquetis des sabres, les vociférations des soldats et les hennissements des chevaux

DON TROIANO/COLLECTION PARTICULIÈRE/BRIDGEMAN IMAGES

Comme un bleu Le 1er juillet 1863, les deux armées se retrouvent à Gettysburg (Pennsylvanie). Après trois jours d'un carnage abominable, les confédérés battent en retraite en Virginie. C'est un tournant. « Tout est ma faute ! Quel dommage ! » répétera Lee.

ait mis en déroute un détachement rebelle à Stevensburg, Duffié, mal inspiré, s'est cru en danger et a rebroussé chemin au moment où il aurait pu jouer un rôle décisif. Surtout, l'état-major nordiste apprend que l'ennemi est sur le point de recevoir, par voie ferrée, d'importants renforts d'infanterie. L'épuisement, qui plus est, a pris le dessus. Aussi préfère-t-il s'en tenir aux acquis de la journée. Après douze heures de combats ininterrompus, les unionistes quittent Brandy Station, sans être inquiétés outre mesure par les confédérés, trop heureux de ce dénouement après avoir frôlé la catastrophe. En début de soirée, les dernières unités fédérales retraversent le Rappahannock.

L'ACTE DE NAISSANCE DE LA CAVALERIE FÉDÉRALE

Malgré les assertions des deux camps, la bataille est restée indécise. Tout juste Stuart peut-il se targuer d'avoir remporté une victoire tactique. Certes, il est resté maître du terrain et a subi des pertes inférieures à celles de son adversaire du jour – c'est-à-dire 523 tués, blessés et disparus, contre 866 pour Pleasonton –, mais les apparences sont trompeuses. Pour la première fois, la cavalerie nordiste, jadis objet de railleries, a rivalisé avec son homologue sudiste. Tenue par un sentiment d'honneur et animée par un esprit de revanche, elle a démontré qu'elle pouvait, lorsqu'elle était bien dirigée, apporter un concours efficace. Brandy Station, témoignera un officier confédéré, a marqué « l'acte de naissance de la cavalerie fédérale ».

Appelé à devenir le plus grand affrontement de cavalerie jamais vu dans les Amériques, le combat a eu des conséquences directes sur le déroulement de la campagne. Blessé dans son amour-propre, Jeb Stuart enrage d'avoir été cueilli à froid par un adversaire qu'il avait pris l'habitude de dominer. Les commentaires acerbes et ironiques de la presse sudiste, qui lui reproche de s'être laissé surprendre et de passer trop de temps à flamber ou à courir les jupons, le vexent au point qu'il jure publiquement de redorer son blason. Son indépendance d'esprit s'en trouve amplifiée et l'incite, deux semaines plus tard, à exécuter un raid d'envergure dans le Maryland, opération qui le sépare de l'armée principale au cours d'une période cruciale. Ainsi privé des renseignements sur la force et la position de l'armée nordiste au moment où son avant-garde s'apprête à livrer bataille à Gettysburg, au matin du 1er juillet, Lee ne sera pas en mesure de juger la situation avec sa clairvoyance habituelle. Son arrivée tardive n'y fera rien.

Deux jours plus tard, à cinq kilomètres à l'est du champ de bataille, il ne se montrera pas non plus à son avantage. Face à lui, de jeunes étoiles montantes, comme Custer, général de brigade à seulement 23 ans, lui démontreront que la roue a définitivement tourné. ■

PRESENTEZ... ARMES !

Porté par la révolution industrielle, l'art de la guerre, bientôt qualifiée de « moderne », évolue au pas de charge. Les Tuniques bleues n'échappent pas à la règle, qui voient leur équipement « amélioré », pour des affrontements toujours plus meurtriers.

YAYAYAYAAAAA!
?
MAIS...
ET ALORS ? QU'ATTENDEZ-VOUS POUR FONCER ?
CE SONT LES COMANCHES, SERGENT !
ILS REFUSENT DE VOUS SUIVRE !
TOME 1 - UN CHANOT DANS L'OUEST

LE SABRE

Avec le développement des armes à tir rapide, l'arme de prédilection du cavalier perd de son utilité. Le sabre ne sort qu'épisodiquement de son fourreau, tant sont devenues rares les charges d'antan. Au cœur de la mêlée, on lui préfère souvent le revolver.

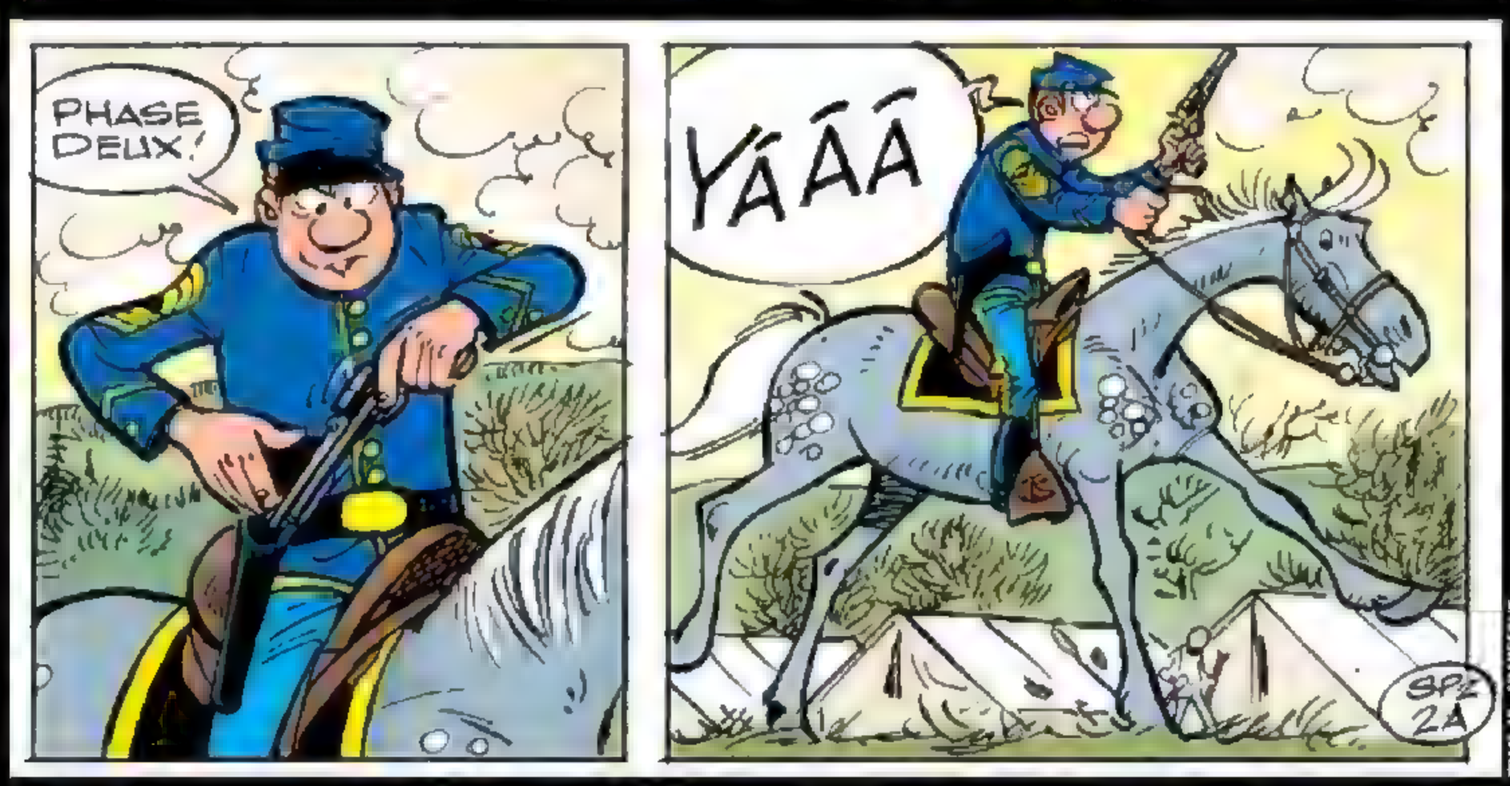
LA CARABINE SPENCER

Plébiscitée par le président Lincoln, elle est distribuée aux troupes d'élite de la cavalerie nordiste à partir de 1863. Dotée d'un système de rechargement rapide, elle se révèle une arme remarquable par la cadence de tir qu'elle propose et son efficacité opérationnelle.

LA MITRAILLEUSE GATLING

Définitivement adoptée par l'armée américaine en 1866, elle est constituée de dix petits canons montés en barillet tournant, que l'on actionne avec une manivelle à main. Elle peut tirer jusqu'à 400 coups à la minute.

TOME 4 - OUTLAW

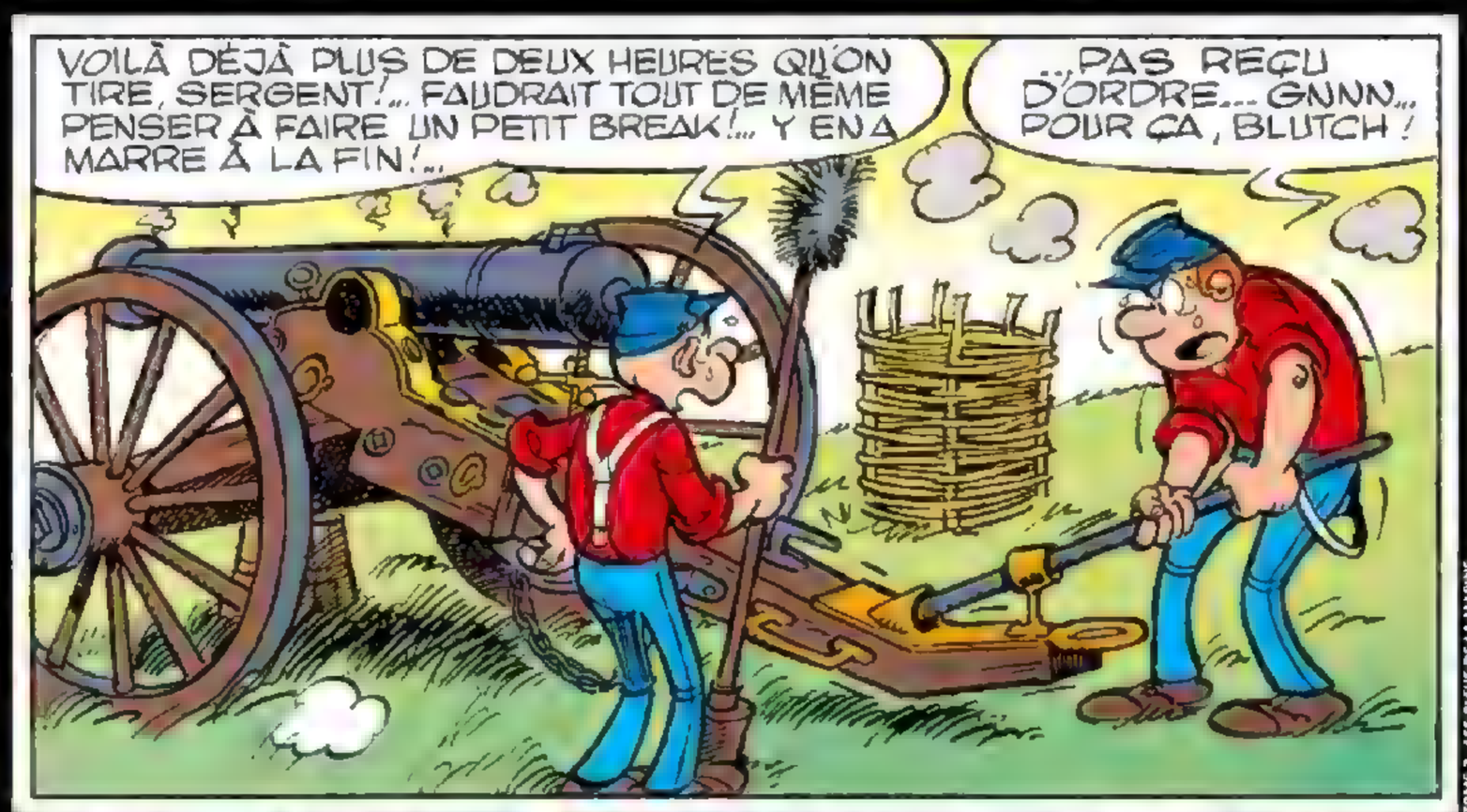


LE COLT

Très populaire, le *six-shooter* (« six-coups ») est un revolver de calibre 45 à long canon, muni de six chambres rotatives. Il s'enraye peu et se distingue par sa rapidité d'exécution. Une arme légère, précise et redoutable dans des mains exercées.

LE CANON

Baptisé « obusier Louis Napoléon », le canon à âme lisse de 12 livres est adapté au terrain boisé et accidenté du front de Virginie. Maniable et précis, il peut tirer jusqu'à deux obus à la minute. À vocation essentiellement défensive, il a une portée pratique maximale de 1 400 mètres.

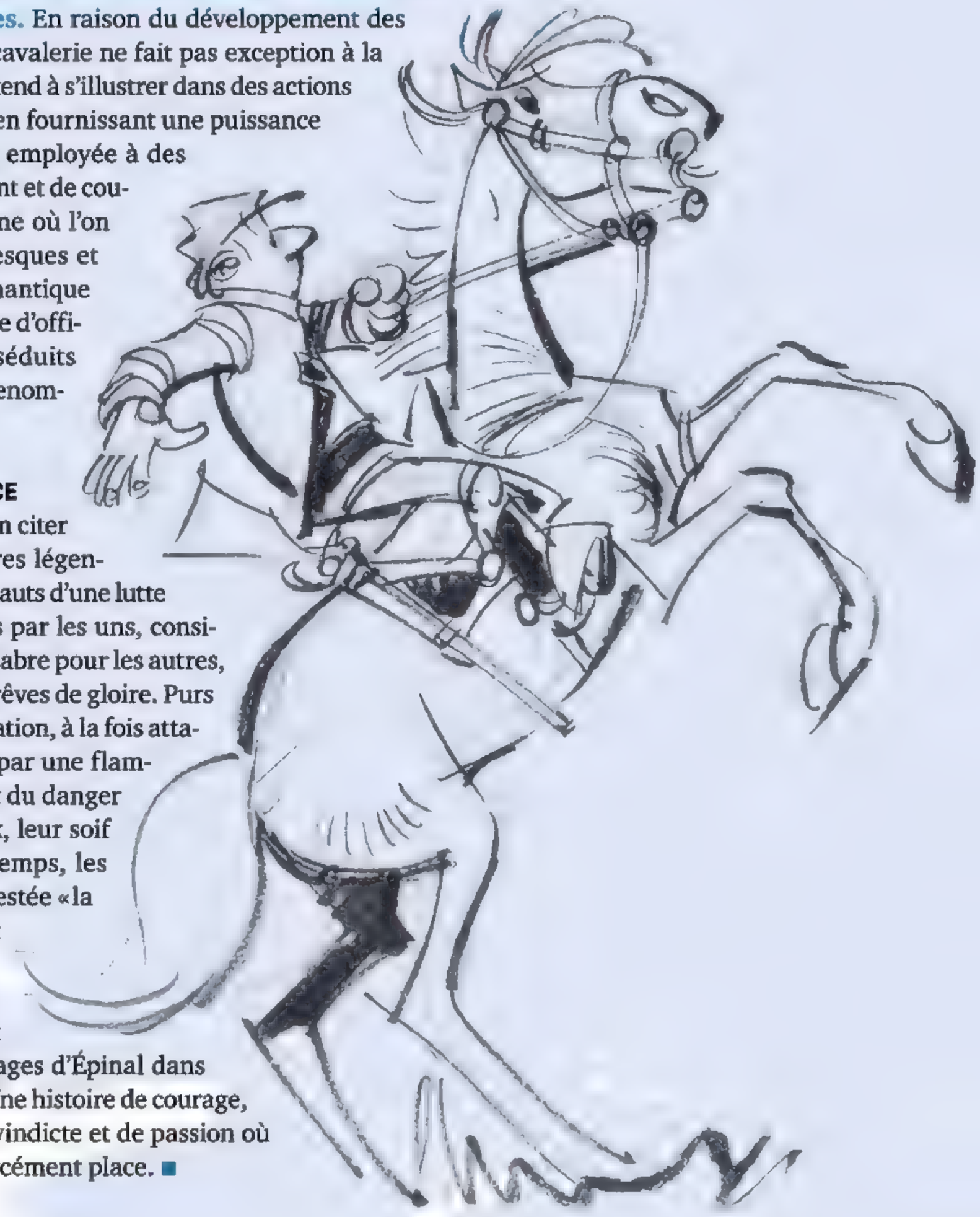

VOILÀ DÉJÀ PLUS DE DEUX HEURES QU'ON TIRE, SERGENT !... FAUDRAIT TOUT DE MÊME PENSER À FAIRE UN PETIT BREAK !... Y EN A MARRE À LA FIN !...
...PAS REÇU D'ORDRE... GNNN... POUR ÇA, BLUTCH !

TOME 3 - LES BLEUS DE LA MARINE

LA CREME DE LA CAVALERIE

Par Farid Ameur

À mi-chemin des luttes de l'époque napoléonienne et du premier conflit mondial, la guerre de Sécession est considérée comme le premier des grands affrontements modernes et marque, à ce titre, un tournant décisif dans l'évolution des conceptions militaires. En raison du développement des armes à tir rapide, la cavalerie ne fait pas exception à la règle. Privée de son rôle de rupture, elle tend à s'illustrer dans des actions extérieures au champ de bataille. Tout en fournissant une puissance de feu mobile, elle est le plus souvent employée à des tâches de reconnaissance, de harcèlement et de couverture. Dans une Amérique victorienne où l'on honore volontiers les vertus chevaleresques et guerrières, elle conserve une image romantique auprès du grand public. D'où l'émergence d'officiers empanachés et charismatiques, séduits par une cause idéologique, en quête de renommée ou épris d'aventures.



LA MORALE N'A PAS FORCÉMENT SA PLACE

Custer, Stuart, Kearny, Forrest, pour n'en citer que quelques-uns, sont autant de figures légendaires livrées fiévreusement aux soubresauts d'une lutte fratricide à l'ampleur imprévue. Adulés par les uns, considérés comme de vulgaires traîneurs de sabre pour les autres, ils ont étalé, au mépris de la mort, leurs rêves de gloire. Purs produits d'une société en pleine fermentation, à la fois attachée aux mœurs puritaines et secouée par une flambée de violence, ils ont couru au-devant du danger pour assouvir leurs instincts belliqueux, leur soif de vengeance, et s'attirer, en même temps, les faveurs de l'opinion. Si l'infanterie est restée «la reine des batailles», ils auront également contribué à façonner les événements. De Bull Run *(p. 64)* à Appomattox en passant par Brandy Station *(p. 66)* et Gettysburg, ils ont laissé quantité d'images d'Épinal dans l'imaginaire collectif outre-Atlantique. Une histoire de courage, de loyauté et d'honneur, mais aussi de vindicte et de passion où la morale et la rédemption n'ont pas forcément place. ■

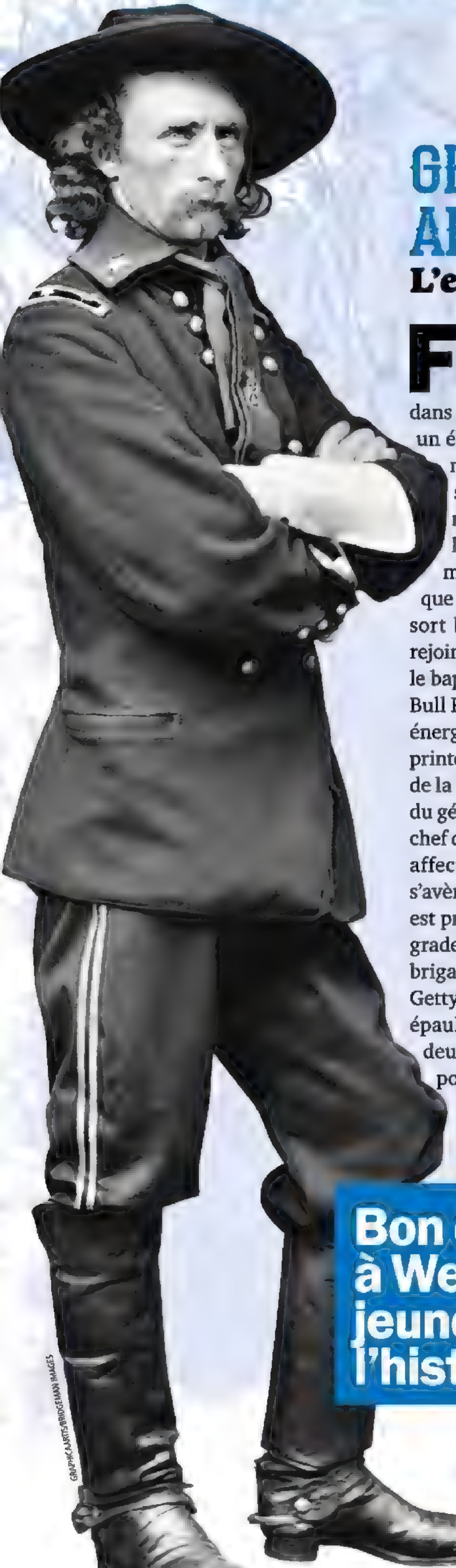
JEB STUART

Le «beau sabreur» de la Confédération

Héritier d'une grande dynastie virginienne, James Ewell Brown Stuart (1833-1864), dit «Jeb» Stuart, est élevé dans le culte des héros de Walter Scott. À 19 ans, il quitte la plantation familiale pour parfaire son éducation à l'Académie militaire de West Point. Diplômé en 1854, il est affecté dans la cavalerie, son arme de prédilection, avec le grade de lieutenant. C'est dans l'Ouest sauvage, face aux Comanches et aux Cheyennes, qu'il fait un apprentissage pratique de la guerre. Du Texas au Kansas, il se taille une réputation d'officier accompli, habile tacticien, répondant à un code de conduite fondé sur l'honneur et le courage. En octobre 1859, de passage à Washington, il participe à la capture de l'abolitionniste John Brown à l'arsenal de Harper's Ferry. En mai 1861, à l'ouverture des hostilités, sa récente promotion au grade de capitaine ne l'empêche pas de démissionner, par fidélité envers la Virginie, pour prendre rang dans l'armée sécessionniste. Eu égard à son expérience et à la charge spectaculaire qu'il mène à la bataille de Bull Run sur les derrières de l'armée nordiste, il s'élève rapidement au rang de général de brigade, puis de division. Vêtu en permanence d'une longue cape, de cuissardes, d'éperons dorés et d'un chapeau à large bord muni d'une plume d'autruche, Jeb Stuart cultive un style enjoué, pour le plus grand plaisir des belles de Richmond. À chacun de ses déplacements, «le Murat de la Confédération», comme la presse le surnomme, est accompagné par un joueur de banjo et n'a de cesse qu'il n'ait fait parler de lui. Sur le terrain, il se révèle indispensable pour harceler l'ennemi et recueillir des informations. Avec la fine fleur de la jeunesse virginienne, il se jette dans le feu de l'action avec une ardeur tempérée d'élégance, exécutant des raids hardis. Pendant la campagne de la Péninsule, au printemps 1862, le général Lee lui doit une partie de ses succès.
La suite de sa carrière est plus controversée. Tenu en échec au moment de l'invasion ratée de la Pennsylvanie, à l'été 1863, l'officier virginien perd de sa superbe à mesure que la cavalerie fédérale, mieux équipée et commandée, monte en puissance et qu'il se laisse guider par son orgueil plutôt que par sa science militaire. Le 12 mai 1864, il est tué à Yellow Tavern, aux abords de Richmond. ■

LIBRARY OF CONGRESS

Vêtu d'une longue cape et de cuissardes, il cultive un style enjoué, pour le plus grand plaisir des belles de Richmond



GEORGE ARMSTRONG CUSTER

L'enfant terrible

Fils d'un maréchal-ferrant d'origine germanique, George Armstrong Custer (1839-1876) grandit dans une ferme de l'Ohio. Bien qu'il soit un élève dissipé, il intègre l'Académie militaire de West Point, où il se signale à l'attention de ses supérieurs par ses incartades et les libertés qu'il prend avec le règlement militaire. En juillet 1861, alors que la guerre civile vient d'éclater, il sort bon dernier de sa promotion et rejoint son unité à temps pour recevoir le baptême du feu lors de la bataille de Bull Run. Officier de cavalerie dévoué, énergique et volontaire, il s'illustre au printemps 1862, pendant la campagne de la Péninsule. Ayant attiré l'attention du général McClellan, commandant en chef de l'armée du Potomac, il se trouve affecté à son état-major. L'expérience s'avère concluante. Le 29 juin 1863, il est propulsé, malgré son jeune âge, du grade de capitaine à celui de général de brigade des troupes de volontaires. À Gettysburg, le *Boy General* inaugure ses épaulettes en menant ses forces dans deux charges spectaculaires qui ont pour effet de sauver les arrières de la ligne fédérale à un moment clé de la bataille. Avide de se couvrir de gloire, aussi brave que vaniteux et égocentrique, il multiplie les coups d'éclat sur le front de Virginie. Malgré des prises de risque insensées, il en vient à se croire invincible. La guerre, à vrai dire, est son élément. De la vallée de la Shenandoah à la campagne finale d'Appomattox, il accomplit, avec zèle et sang-froid, les missions les plus périlleuses. Aussi sa brigade essuie-t-elle le plus fort taux de pertes enregistré par une unité de cavalerie nordiste durant le conflit. Peu de temps avant la fin des hostilités, il est promu général de division, ce qui fait de lui le plus jeune officier à avoir porté de tels galons dans l'histoire de l'armée américaine. Au rétablissement de la paix, il est nommé lieutenant-colonel du 7e régiment de cavalerie et poursuit une carrière controversée en combattant les Indiens sur la Frontière. Obsédé par son image, il atteint l'immortalité à laquelle il aspirait tant en trouvant la mort, avec 262 de ses hommes, lors de la bataille de Little Big Horn *(lire p. 54)* face à une coalition de guerriers sioux et cheyennes. ■

Bon dernier de sa promotion à West Point, il devient le plus jeune général de division de l'histoire de l'armée américaine

GRAPHIC ARTS/BRIDGEMAN IMAGES

PHILIP KEARNY

«Le Magnifique»

Né en 1815 à New York, Philip Kearny est issu d'une famille aisée. Parvenu à l'âge adulte, il obtient, grâce à l'un de ses oncles, le poste de lieutenant au sein du 1er régiment de dragons stationné dans l'Ouest. En 1839, il parfait son éducation militaire à l'École de cavalerie de Saumur. C'est en Algérie, aux côtés des chasseurs d'Afrique, qu'il gagne son surnom de «Kearny le Magnifique», en raison de son habitude de charger en première ligne, à leur manière, avec pistolet et sabre en mains, rênes entre les dents. De retour aux États-Unis, il reprend du service en Pennsylvanie, ensuite sur la route de l'Oregon. Pendant la guerre du Mexique, il lève une troupe de volontaires qui devient la garde personnelle du général Scott. Grièvement blessé à la bataille de Churubusco, il est amputé du bras gauche. Une infirmité qui ne l'empêche pas d'être l'un des premiers soldats américains à entrer dans Mexico. Après la lutte, il occupe un poste d'officier recruteur à New York. En mal de sensations fortes, il démissionne et s'en va faire le tour du monde. En soldat de fortune, il offre son épée à Napoléon III en 1859.

LIBRARY OF CONGRESS

Sa conduite courageuse à Solferino lui vaut d'être décoré de la Légion d'honneur. Une grande première pour un citoyen américain. Au printemps 1861, il prend fait et cause pour l'Union. Sa réputation est telle que les autorités fédérales l'élèvent au grade de général de brigade. Officier hargneux et querelleur, il est tué le 1er septembre 1862, pendant une mission de reconnaissance, en marge de la bataille de Chantilly. ■

LIBRARY OF CONGRESS

NATHAN BEDFORD FORREST

Le «Diable» gris

Issu d'une famille modeste du Tennessee, Nathan Bedford Forrest (1821-1877) devient un planteur fortuné après une carrière mouvementée dans le commerce des esclaves. Farouche sécessionniste, il s'engage aux premières heures du conflit comme simple soldat, avant d'organiser et d'équiper à ses frais un bataillon de cavalerie. Doté d'une rare agressivité, il accomplit une prodigieuse ascension dans les rangs de l'armée confédérée, se hissant jusqu'au grade de lieutenant-général. Maître dans l'art d'opérer des raids, il sème la terreur dans les campagnes.

Toujours aux avant-postes, il se révèle brave jusqu'à la témérité. Blessé quatre fois au combat, il aurait abattu de ses mains près d'une trentaine de soldats nordistes. La peur qu'il inspire est telle que les autorités mettent sa tête à prix. Animé d'une haine viscérale envers les unionistes et les Noirs, Forrest est un poison pour ses adversaires, jusqu'à la reddition d'Appomattox. Sous l'uniforme gris, il se laisse aller à de nombreuses exactions, comme en avril 1864, après la chute de Fort Pillow (Mississippi), lorsqu'il autorise ses hommes à massacrer des dizaines de prisonniers noirs à l'arme blanche. De retour à la vie civile, il s'emploie pour le compte de compagnies d'assurances ferroviaires, ce qui ne l'empêche pas de mener une activité clandestine en devenant le premier Grand Sorcier du Ku Klux Klan. Ayant obtenu le pardon du président Johnson, il ne sera jamais poursuivi pour crimes de guerre. Depuis plusieurs années, à Nashville et à Memphis, des activistes militent pour que soient déboulonnés sa statue équestre et son buste, synonymes à leurs yeux de racisme. ■

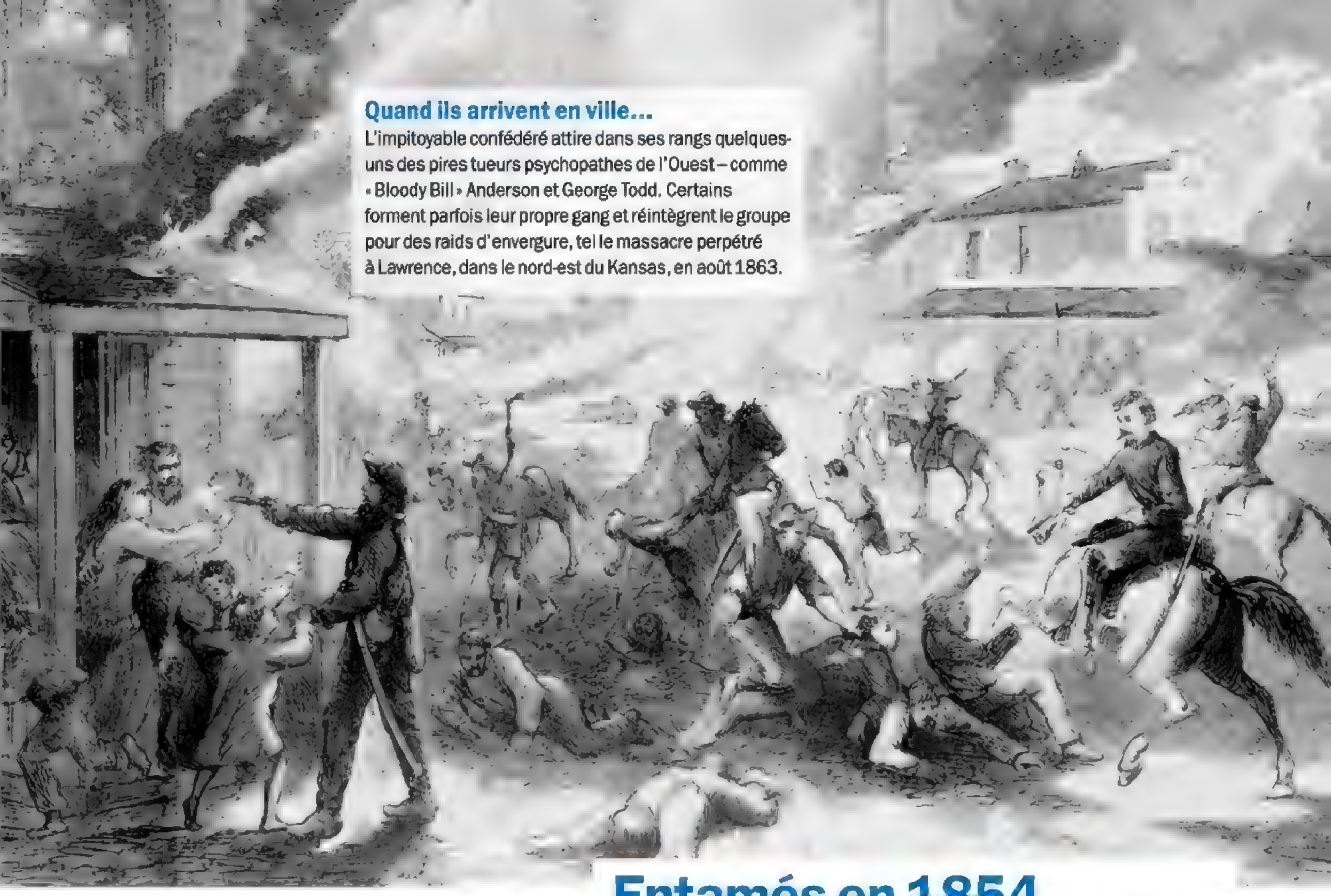
DES «RAIDERS» INDIGESTES

Pendant la guerre civile, les bandes irrégulières infestent l'ouest du Mississippi. Tristement réputée pour sa férocité, celle du colonel Quantrill est passée à la postérité.

Par Philippe Couvreur

Le soleil commence à peine à blanchir en ce 21 août 1863. Ancrée dans le nord-est du Kansas, la petite ville de Lawrence se profile à l'horizon. À la tête de sa redoutable bande de *bushwackers*, ces francs-tireurs confédérés aussi enclins à la maraude qu'au pillage, William Quantrill trépigne d'impatience. Il a désigné la bourgade, où il a failli être pendu par le passé, à la vindicte de ses troupes. Originaire de l'Ohio, il n'a que 26 ans et traîne derrière lui une réputation sulfureuse. Issu d'une famille instruite, il a été d'abord maître d'école dans l'Illinois et l'Indiana, avant de s'installer dans l'Utah en 1858. Mais la réussite n'est pas au rendez-vous. De caractère instable et emporté, en quête perpétuelle d'aventures, il devient joueur professionnel. Un an plus tard, il s'établit à Lawrence, où il exerce plusieurs métiers. Sur place, son habileté aux armes, sa soif de richesses et sa nature rebelle le détournent de sa vocation initiale. Au printemps 1861, poursuivi pour meurtre et vol de chevaux, il doit se réfugier au Missouri.

L'ouverture des hostilités ne le laisse pas indifférent. Farouche sécessionniste, il prend fait et cause pour la Confédération. Or, son État de résidence, bien qu'il soit esclavagiste, se rallie malaisément à l'Union. Il fait partie de ces zones frontalières (*border States*) où les partisans des deux camps se livrent une effroyable guerre intestine. Très tôt, les bandes d'irréguliers sombrent dans une violence aveugle, bafouant ouvertement les lois de la guerre. Au début des hostilités, Quantrill s'engage dans l'armée confédérée, mais



Quand ils arrivent en ville…

L'impitoyable confédéré attire dans ses rangs quelques-uns des pires tueurs psychopathes de l'Ouest – comme « Bloody Bill » Anderson et George Todd. Certains forment parfois leur propre gang et réintègrent le groupe pour des raids d'envergure, tel le massacre perpétré à Lawrence, dans le nord-est du Kansas, en août 1863.

Entamés en 1854, les affrontements entre les bandits du Missouri et les sympathisants de l'Union explosent à partir de 1861

LIBRARY OF CONGRESS

son indiscipline le rend indésirable. Aussi rejoint-il un groupe de partisans esclavagistes. Par sa hargne autant que par son charisme, il s'impose bientôt à leur tête. Prédisposée au pillage, la bande des *Quantrill's Raiders* est née. Sans foi ni loi, elle se compose d'individus brutaux, rustres et marginaux qui se servent des événements pour assouvir leurs désirs et se venger de leurs déboires personnels. Avec une froide détermination, ils traquent les *jayhawkers* (aussi appelés *red legs*), ces sympathisants de l'Union.

INSAISISSABLES ? ON CHANGE DE MÉTHODE

Dans le Kansas et le Missouri, ils s'acharnent sur les civils comme sur les militaires, tuant, pillant et violant sans vergogne, au point d'indisposer le gouvernement confédéré. Leur butin est employé à se procurer de l'alcool et des femmes. L'un des lieutenants de Quantrill, surnommé « Bloody Bill » Anderson (« Bill le sanglant »), aime particulièrement attacher les scalps de ses victimes à sa selle. Cole Younger, quant à lui, est un colosse violent. Ce cousin des frères James, qui combattent à ses côtés, a la réputation de tester ses armes sur les prisonniers !

En avril 1862, les sinistres équipées du gang Quantrill sèment tant le chaos que le général Joseph Totten, commandant nordiste du Missouri, met leurs têtes à prix. À la fin de l'automne, la bande multiplie les exactions au Kansas. Les troupes fédérales s'épuisent dans de vaines poursuites. À Kansas City, le général Thomas Ewing prend alors la décision de changer de méthode. Sans autre forme de procès, il fait arrêter les épouses et les sœurs de plusieurs des guérilleros de la bande. Elles sont soupçonnées de leur fournir armes et provisions. Hélas, le 14 août 1863, le bâtiment dans lesquelles elles sont détenues s'effondre, tuant cinq d'entre elles. Ivres de »»

PETER NEWARK AMERICAN PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

Curriculum mortem Maître d'école trop emporté, joueur professionnel trop instable, Quantrill, en sécessionniste acharné, s'engage au début du conflit dans les rangs confédérés, avant de se spécialiser dans le massacre des soldats sans arme et des civils.

››› rage, Quantrill et ses hommes sont décidés à se venger. Armés jusqu'aux dents, 450 hommes sont rassemblés pour cette expédition punitive, parmi lesquels Frank James ainsi que deux de ses cousins germains, les frères Younger. Le choix se porte sur la petite ville de Lawrence, où Quantrill a séjourné avant que la guerre n'éclate. Il y a quelques comptes à régler.

À l'issue d'une chevauchée endiablée, les hors-la-loi atteignent la ville à l'aube du 21 août. Surpris au petit jour, les habitants n'ont pas le temps d'organiser une quelconque défense. Les hommes de Quantrill forcent l'entrée des maisons et en abattent froidement tous les occupants mâles, de même que ceux qui tentent de fuir. Quantrill a dressé une liste d'hommes à exécuter : elle sera presque respectée, et les supplications des épouses ou des mères pour épargner maris ou fils n'auront aucun effet. Meurtres, viols, pillages et destructions durent ainsi jusqu'à dix heures du matin. Parmi les rares survivants se trouve le sénateur James Lane, l'un des abolitionnistes les plus honnis par les sudistes.

LE PRÉSIDENT LINCOLN DANS LE VISEUR

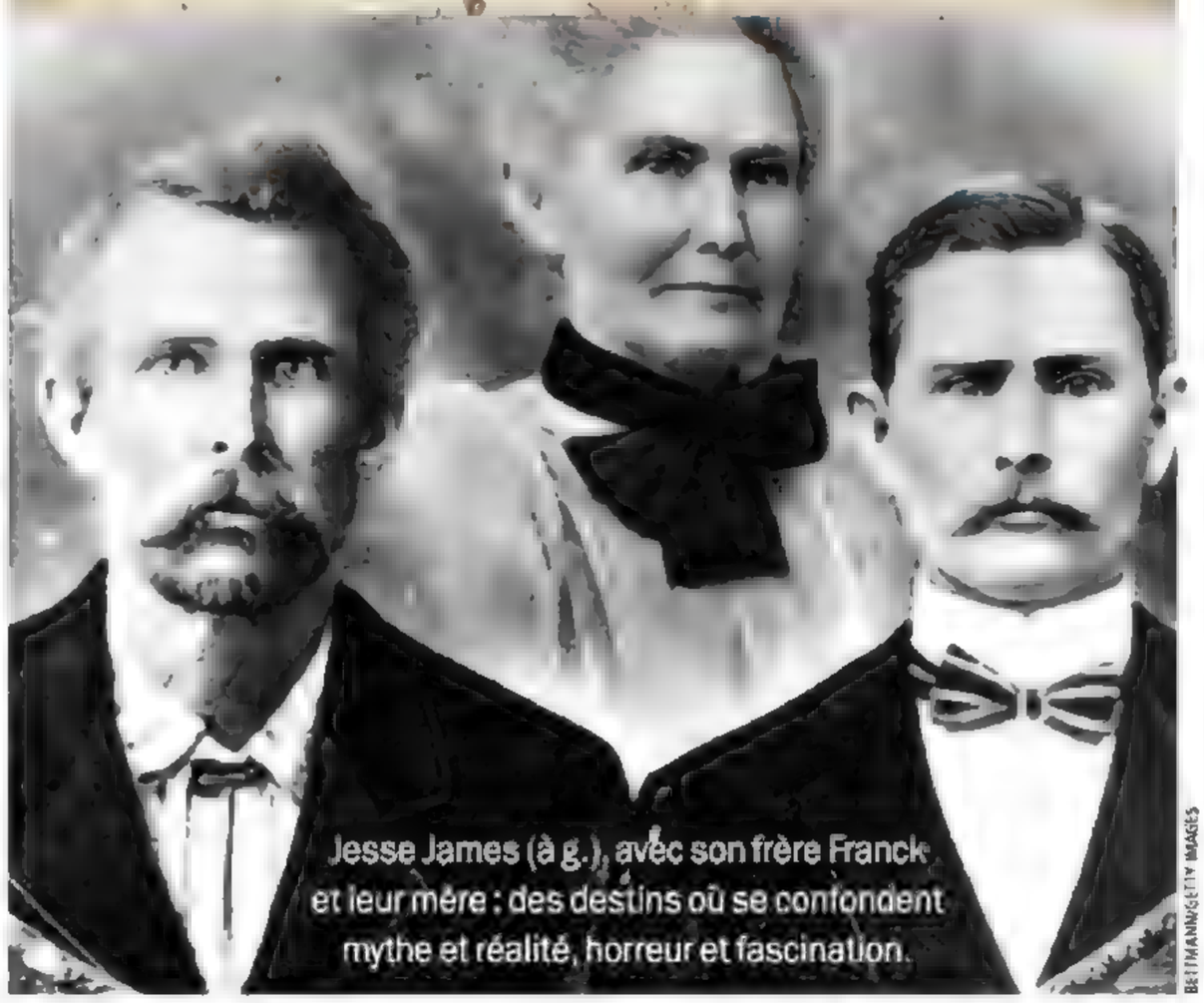
Averti à temps, il s'échappe de son domicile en robe de chambre et assiste, impuissant, au carnage en se cachant dans un champ de maïs. S'achève alors l'une des plus grandes tueries jamais perpétrées sur le sol nord-américain. Près de 180 civils gisent, morts. Quelques femmes et enfants figurent parmi les victimes. Dans un fracas de sabots, les *Quantrill's raiders* ne laissent derrière eux que des cendres, du sang et des

larmes. Dans une flambée de violence inouïe, les deux camps se livrent à une série de raids sanglants. Au massacre de Lawrence répond le décret n° 11 du général Ewing, qui ordonne l'évacuation des civils des quatre comtés du Missouri bordant le Kansas. Dix mille personnes sont chassées de leurs terres ; leurs propriétés, rasées – ce qui fera pour longtemps de ce territoire un no man's land. Secondées par des miliciens, les troupes unionistes organisent des opérations de représailles à l'encontre des sympathisants de la rébellion. La guerre s'apparente à une gigantesque œuvre de ruine qui n'épargne personne. Après le raid sur Lawrence, la bande de Quantrill se réfugie au Texas. Le 25 décembre 1863, elle y met à feu et à sang la ville de Sherman. C'est alors que des dissensions voient le jour. Las, Anderson conteste l'autorité de Quantrill et retourne dans le Missouri, accompagné d'une cinquantaine de compagnons. Le gouvernement confédéré ne les reconnaît déjà plus comme des combattants de ses armées.

En mars 1864, les soldats du général Benjamin McCulloch capturent Quantrill. Mais celui-ci parvient à s'échapper ! Vivement poursuivi, il est sauvé par sa bande et emmené en lieu sûr. Mais ses jours semblent comptés. Son nouveau second, George Todd, conteste à son tour son autorité et s'oppose à lui au sujet d'objectifs opérationnels. Déboussolé, le colonel Quantrill n'a plus qu'une poignée d'hommes sous ses ordres. Au début de l'année 1865, la petite bande d'irréguliers erre dans les campagnes, se dissimulant dans les bois et voyageant de nuit pour échapper aux patrouilles fédérales. À tort ou à raison, le bruit court qu'elle ourdit un complot pour kidnapper ou assassiner le président Lincoln. Le 10 mai, les guérilleros sont surpris par un détachement nordiste dans une ferme du Kentucky. Pris au dépourvu, Quantrill est touché par balle à la colonne vertébrale et en reste paralysé. Un mois plus tard, il meurt en détention à Louisville. Mais son œuvre aura fait des émules. Pendant la Reconstruction, nombre de ses anciens frères d'armes reconstitueront, avec les mêmes méthodes, l'armée du crime en devenant hors-la-loi… ■

L'après-guerre des frères James

Jesse James reste le symbole controversé d'une Amérique déchirée par la guerre civile. Né en 1847 dans le Missouri, Jesse James est adolescent lorsque le conflit éclate. Au printemps 1863, des partisans nordistes saccagent la propriété familiale. La rage au cœur, il rejoint Frank, son frère aîné, engagé aux côtés des francs-tireurs confédérés du colonel Quantrill. Il acquiert à leurs côtés une culture de la violence qui ne le quittera plus, se forgeant la réputation d'une tête brûlée autant que d'un meneur d'hommes. De retour dans leur foyer, les frères James mènent une vie rangée. Mais dans l'ombre les vétérans s'allient à des individus asociaux et brutaux, dont leurs cousins germains, les quatre frères Younger. À partir de 1866, le gang enchaîne attaques de banques, de diligences, de trains et de commerces. Leurs méfaits déchaînent les passions. Tandis que les journaux prosudistes l'érigent au rang de vengeur de la Confédération, ceux du Nord n'y voient que pur brigandage. Au fil des ans, l'étau se resserre. En janvier 1875, les détectives de l'agence Pinkerton font exploser la ferme des James. Leur jeune demi-frère est tué, leur mère perd un bras. Après l'attaque manquée d'une banque à Northfield (Minnesota), en juillet 1876, Jesse n'est plus que l'ombre de lui-même. Paranoïaque, il provoque crainte et ressentiment parmi ses hommes. Sa tête vaut 10 000 dollars, quand, le 3 avril 1882, il est abattu d'une balle dans la nuque par son complice Bob Ford. Désabusé, Frank James se rend dans le Missouri. Jugé et acquitté, il se range – il sera même un temps garde du corps du président Theodore Roosevelt. Ainsi s'achève la légende du « brigand bien-aimé »… ■ P. C.



Jesse James (à g.), avec son frère Franck et leur mère : des destins où se confondent mythe et réalité, horreur et fascination.

BETTMANN/GETTY IMAGES

LES DERNIERS SOUBRESAUTS DE LA CAVALERIE

LE RUSH D'ENFER DES *ROUGH RIDERS*

L'intervention des États-Unis, en 1898, dans la guerre d'indépendance qui oppose Cuba à l'Espagne offre aux Américains un mémorable fait d'armes : la marche tambour battant sur Santiago du 1er de cavalerie.

Par Hélène Harter

GRANGER COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

Dans la guerre d'émancipation coloniale qui oppose Cuba à l'Espagne, les Américains sont spectateurs… jusqu'à l'explosion, le 15 février 1898, du cuirassé *Maine* dans le port de La Havane. Le 25 avril, les États-Unis déclarent la guerre à l'Espagne.

Un peu plus de trente après la guerre de Sécession, les Américains ne disposent que d'une petite armée de métier, mais des milliers de volontaires s'engagent. De quoi former des régiments, dont le plus célèbre est le 1er régiment de cavalerie. Il s'organise à l'initiative de Theodore Roosevelt, qui rassemble 52 officiers et 1 185 soldats sélectionnés pour leurs qualités athlétiques, leur capacité à monter à cheval et leurs compétences au tir. Son régiment comprend des sportifs de renom (comme le *quarterback* Dudley Dean), de nombreux hommes de l'Ouest aguerris à la vie spartiate en plein air et au combat : des mineurs, des cow-boys, des *ranchers*, des shérifs et quelques Indiens. Richissime, Roosevelt mobilise ses ressources financières pour équiper ce millier

d'hommes. Il les arme de fusils Springfield, de carabines Krag-Jørgensen en usage dans les régiments réguliers et de revolvers. Il les dote aussi d'un uniforme à l'origine de leur surnom (*Rough Riders*, les «cavaliers rugueux») : une chemise de flanelle bleue, un pantalon marron, des bottes, un chapeau sans forme et un mouchoir noué négligemment autour du cou.

Les hommes s'entraînent à San Antonio (Texas) avant de prendre la route de Tampa (Floride) à la fin du mois de mai. Là, faute de bateaux disponibles, ils doivent patienter de longs jours. Roosevelt est d'ailleurs contraint de laisser sur place huit des douze compagnies qu'il a constituées et de nombreux chevaux. L'ordre du départ est finalement donné le 13 juin. Commence une longue traversée de six jours, d'autant plus éprouvante que la plupart des hommes, venus de l'Ouest, n'ont pas le pied marin. Enfin, le 20 juin, la côte sud-est de Cuba est en vue. Les 30 bateaux longent la baie de Guantánamo. Le 22, le régiment débarque à Daiquiri.

Le 1er de cavalerie compte dans ses rangs une majorité d'hommes de l'Ouest rompus au combat, à l'équitation, et coutumiers des nuits à la belle étoile.

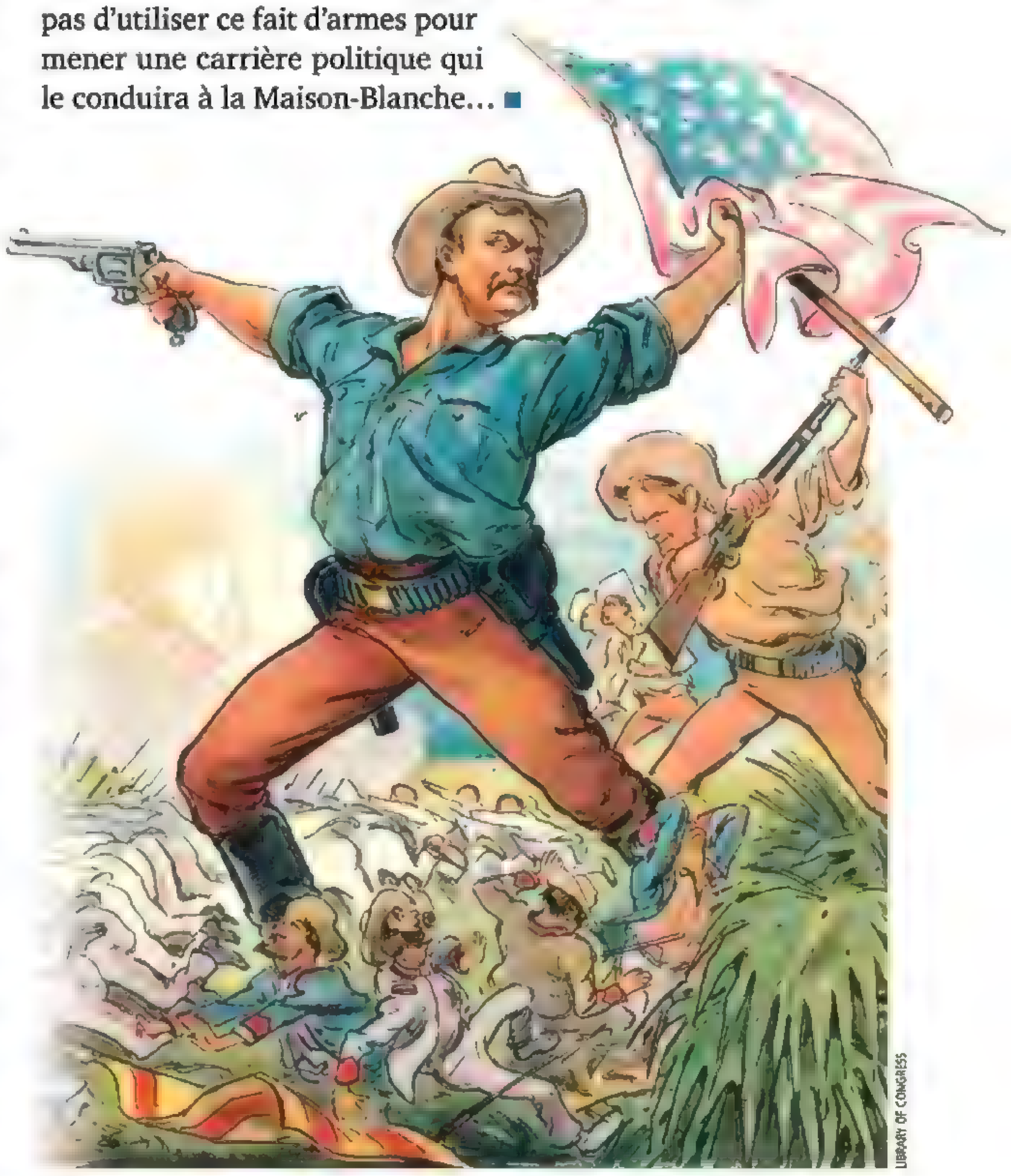
LA DURE LOI DE LA JUNGLE

Bien qu'ils soient épuisés par la traversée, les *Rough Riders* ont hâte d'en découdre. Leurs attentes sont comblées. Le 24 juin, ils se retrouvent engagés contre un avant-poste espagnol à Las Guasimas. Leur mission consiste à sécuriser la route de Santiago. La bataille est difficile. Non seulement ils n'ont pas l'expérience du combat dans la jungle, mais ils doivent en outre combattre à pied après la perte de chevaux pendant le débarquement. Les Espagnols abandonnent leur position, mais au prix de lourdes pertes au sein des *Rough Riders*. Huit hommes ont été tués, et 31 autres blessés. Le régiment doit combattre un autre ennemi, particulièrement redoutable : la fièvre jaune.

Le 30 juin, Roosevelt reçoit malgré tout l'ordre de marcher sur Santiago, la ville au cœur du dispositif militaire espagnol, située à 13 kilomètres. Le 1er juillet, 6 600 Américains, dont les 490 hommes valides du 1er régiment de cavalerie, sont arrêtés à deux kilomètres de leur objectif par 4 500 Espagnols postés sur les collines de San Juan. Les premiers se retrouvent pris sous le feu ennemi. Bravant le danger, Roosevelt part à l'assaut de la colline sur sa monture, suivi par ses hommes qui chargent à pied avec détermination. Après une heure de combat acharné, souvent au corps-à-corps, la colline passe sous le contrôle américain. 89 *Rough Riders* sont tués ou blessés dans cet affrontement décisif qui ouvre la route de Santiago, laquelle sera prise, avec l'aide des révoltés cubains, le 17 juillet.

À leur retour au pays, les *Rough Riders* sont accueillis en héros. La presse est si dithyrambique qu'on en oublie qu'ils n'étaient pas les seuls Américains à combattre dans les collines de San Juan ce jour-là. Leur médiatisation s'explique par l'exploit qu'ils ont accompli, mais aussi par la personnalité de Roosevelt, qui ne manquera pas d'utiliser ce fait d'armes pour mener une carrière politique qui le conduira à la Maison-Blanche… ■

En campagne
Homme politique charismatique, le futur président Theodore Roosevelt quitte son poste de secrétaire adjoint à la Marine pour mener la charge de «ses» *Rough Riders*.
Illustr. d'Udo J. Keppler, Puck du 27 juillet 1898.



LIBRARY OF CONGRESS

L'ULTIME TUNIQUE BLEUE

Durant la Seconde Guerre, George Patton commande avec maestria les blindés de l'US Army. Mais c'est à la vieille école de la cavalerie montée que celui que ses hommes surnomment « Sang et tripes » a fait ses classes.

Par Hélène Harter

CORBIS/GETTY IMAGES

Soldat-né Issu d'une vieille lignée de militaires, le « maître de l'épée » connaît son baptême du feu au Mexique en 1916, avant de s'illustrer en Europe en 1917-1918 et lors de la campagne de 1942-1945.

Le nom de George S. Patton (1885-1945) est étroitement associé à la guerre mécanisée. L'histoire retient qu'il a commandé la 7e armée pendant l'opération « Torch », en Méditerranée, et la 3e armée après le débarquement en Normandie, mais également qu'il a donné son nom à un char au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – suprême honneur pour un militaire…

Enfant déjà, Patton rêvait de la carrière des armes. L'histoire militaire le passionne. Et, en particulier, celle de la cavalerie, son arme fétiche. Il existe dans son ascendance une vieille tradition militaire. George compte plusieurs combattants célèbres parmi ses ancêtres, dont un grand-père paternel confédéré – à qui il doit son prénom –, tué à la tête de son régiment. Il grandit par ailleurs dans une famille de notables qui lui permet de s'adonner très jeune à sa passion de l'équitation. C'est donc tout naturellement qu'il

cherche à intégrer West Point *(lire p. 30)*. Et si la dyslexie menace son projet, ses qualités athlétiques – et les relations de sa famille – lui permettent d'intégrer la prestigieuse académie en 1904. Ses résultats y sont moyens. Qu'à cela ne tienne. Patton se distingue par son ambition, son enthousiasme pour l'art militaire ainsi que par ses prouesses sportives. Comme il ne termine que 46e sur les 109 cadets de sa promotion en 1909, une carrière dans l'artillerie ou le génie lui est fermée. Peu importe puisqu'il ne considère qu'une seule arme digne d'intérêt : la cavalerie.

LE TRANCHANT D'UN CHEF

Son début de carrière est laborieux. Les relations de sa belle-famille lui permettent cependant en 1911 de se rapprocher des cercles du pouvoir. L'année suivante, il fait partie de l'équipe de pentathlon qui concourt aux Jeux olympiques de Stockholm et suit des leçons d'escrime à l'École de cavalerie de Saumur avec le fameux maître d'armes Charles Cléry. Patton est tellement enthousiasmé par l'expérience qu'il la renouvelle l'année suivante. Elle lui inspire la conception d'un nouveau sabre adapté pour la cavalerie – innovation technologique qui lui vaut d'être remarqué par ses supérieurs. Son modèle de sabre est adopté par l'armée américaine sous le nom de « modèle 1913 », dit aussi « sabre Patton ». Le voilà, par ailleurs, versé à l'École de cavalerie de Fort Riley où il se perfectionne tout en dispensant des cours. L'armée crée, pour lui, le titre de « maître de l'épée », ce qui ne peut que satisfaire son ego.

Les rumeurs de guerre en Europe lui laissent espérer qu'il pourra bientôt se distinguer sur le champ de bataille. C'est au Mexique, au printemps 1916, qu'il connaît son baptême du feu alors qu'il fait partie du corps expéditionnaire déployé sous les ordres du général Pershing pour traquer Pancho Villa. Pershing est tellement impressionné par ce jeune lieutenant plein de fougue et d'audace qu'il en fait son aide de camp quand il prend le commandement du corps expéditionnaire en France. Les premiers mois de la guerre constituent une révélation pour Patton. Il découvre les potentialités d'une nouvelle arme : le char. Il estime que les chars ne doivent pas seulement venir en soutien des fantassins mais qu'ils doivent être au cœur du dispositif offensif organisé autour de la cavalerie.

Il milite pour la création d'une arme qui leur soit dédiée et ne doute pas qu'il est destiné à en prendre le commandement. Il explique à Pershing : « Je sais utiliser et réparer un moteur à explosion depuis 1905 […]. Je suis le seul Américain à avoir remporté une victoire à bord d'un véhicule à moteur. » Le général lui préfère un militaire plus chevronné, le colonel Rockenbach, mais, en novembre 1917, il lui confie la direction de la toute nouvelle École de chars. Fort de cette expérience, il prend en août 1918 le commandement d'une brigade de chars. Il va pouvoir désormais expérimenter sur le terrain les nouvelles techniques de combat. De Saint-Mihiel à l'Argonne, Patton combat à la tête de ses hommes ce qui le rend très populaire auprès de la troupe. Il s'accomplit sur le terrain de bataille – et vit donc très mal la fin de la guerre. À 33 ans, il est déjà lieutenant-colonel, mais ses perspectives de carrière sont limitées ; et ce, d'autant plus que l'armée renonce à faire des chars une arme autonome. Il se consacre désormais à promouvoir le recours aux chars, en qui il voit les héritiers naturels de la cavalerie. Ce faisant, il contribue à préparer l'armée américaine aux défis de la Seconde Guerre mondiale. ■

Après la Première Guerre mondiale, il se consacre à promouvoir le recours aux chars, en qui il voit les héritiers naturels de la cavalerie

«LES YEUX FERMÉS, AU CALME»

Le bureau de **Raoul Cauvin**, un des scénaristes les plus prolifiques de la bande dessinée franco-belge, se veut, à son image, des plus modestes : une table, une chaise, un ordinateur, une poignée de crayons, quelques figurines de ses principales séries. Et un confortable divan, sur lequel l'auteur avoue inventer la plupart de ses intrigues.

Historia - Raoul Cauvin, un mot sur votre fameux divan ?

Raoul Cauvin - C'est vraiment mon outil de travail. Sans mon divan, où j'ai pris l'habitude de réfléchir, je suis démuni. En fait, sitôt que j'ai ma petite idée pour un gag, une histoire à suivre, je m'allonge et commence à construire mon récit. Voilà comment cela se passe… Prenons, par exemple, *Les Tuniques bleues*. Je recherche de la documentation, je lis des livres sur le sujet. Là, je suis à mon bureau. Après, pour créer l'histoire, je m'allonge sur mon divan, les yeux fermés. Pas de bruit, pas de musique. Rien. Le calme complet. Ça peut durer des heures. Je m'énerve parfois parce que je ne trouve pas ou que ça ne s'aligne pas bien. Il arrive que ce « cérémonial » se prolonge deux ou trois semaines. J'ai besoin d'avoir toute mon histoire en tête avant de l'écrire. Je n'imagine un récit qu'à ces conditions. Pour éviter de me casser la margoulette, je m'étends sur mon divan. C'est aussi simple que ça. La préparation d'un épisode des *Tuniques bleues* dure au moins trois mois. Pour l'écrire, je mets trois semaines. Quand tout est dans la tête, cela va plus vite.

Vous avez pourtant eu du mal à publier dans *Spirou* !

Je devais passer sous les fourches caudines d'Yvan Delporte, le rédacteur en chef du journal, et le courant ne passait pas du tout entre nous. Il refusait systématiquement mes histoires, sans même m'expliquer pourquoi. Un jour, Charles Dupuis, l'éditeur, s'en est mêlé et m'a dit qu'il se chargerait désormais lui-même d'apprécier la valeur de mes histoires, et c'est comme ça qu'a commencé ma carrière de scénariste.

Avec notamment *Les Tuniques bleues*, dessinées par Louis Salvérius.

Nous nous connaissions bien, Salvé et moi. Nous avions fait nos premières armes ensemble au bureau de dessin de Dupuis. Lorsque nous avons envisagé notre western humoristique, Louis, qui vouait une admiration sans bornes aux Peaux-Rouges, m'a averti : « Si tu les mets en scène, ne les rends jamais ridicules, sinon je ne dessinerai pas ton histoire. » Il connaissait toutes les tribus, tous les éléments qui les distinguaient. Il était extrêmement vétilleux sur le sujet.

Puis arrive la guerre de Sécession.

Je me suis vraiment attaché à cette époque étonnante. Il s'est passé tellement de choses en quatre ou cinq ans, comme ces généraux imbéciles qui ont détruit des armées entières. On assiste aussi à la naissance d'une nation. Mais à quel prix ! C'est une source inépuisable d'inspiration.

L'aventure se poursuit avec Lambil.

Il nous a sauvé la mise à la mort de Salvérius. Ce n'était pas évident. Willy [Lambil] a dû se remettre en question, lui qui penchait plutôt vers le réalisme. C'est un vrai grand professionnel, qui n'a jamais cessé de progresser. Lambil accomplit un vrai travail de mise en scène. Il réussit en deux ou trois coups de crayon à restituer toute l'émotion d'un personnage.

D'où provient votre documentation ?

En dehors de bouquins assez variés sur le sujet, j'archive les coupures de presse. J'écoute la radio, je regarde la télé. Je surfe aussi beaucoup sur Internet… Quand j'ai des idées, je les note. Pour certains points plus techniques, il m'est arrivé de faire appel à la Confederate Historical Association of Belgium (Association historique confédérée de Belgique). Ce sont de vrais passionnés, toujours prêts à nous dépanner, Lambil et moi.

Comment naît une nouvelle histoire des *Tuniques bleues* ?

Je pars très souvent d'un personnage ou d'un fait historique. Pour « Les Quatre Évangélistes » [tome 59], j'apprends qu'un religieux engagé dans l'armée sudiste n'a pas hésité à baptiser quatre de ses canons du nom des saints de l'Évangile. C'est du pain bénit, ce type d'anecdote ! Une fois que j'ai ça, j'essaye de réfléchir à une histoire où se croiseront ce personnage historique et mes deux héros, Blutch et Chesterfield. Pour « Duel dans la Manche » [tome 37], je suis parti d'une photo de l'*Alabama* en train de couler. J'avais envie de construire un récit différent. Il m'a fallu faire de solides recherches. Willy n'a pas été en reste et m'a maudit pour avoir imaginé un tel cadre.

***Les Tuniques bleues* fêtent leur jubilé. Quel parcours !**

J'avoue que, chaque fois que j'inscris le mot « Fin » sur un scénario, j'ai un petit pincement au cœur. Je me demande ce que je vais pouvoir inventer ensuite. Alors je me replonge dans mes bouquins, dans mes courriers parfois, car des lecteurs me suggèrent des pistes. Beaucoup ne sont pas exploitables, mais c'est très gentil de leur part. Cela montre leur attachement à notre série. Cinquante ans ? Je n'ai pas vu le temps passer ! ■

«DU RÉALISME À L'HUMOUR»

Les étagères du dessinateur **Lambil** s'incurvent sous le poids d'épais volumes de *L'Illustration*, du *Petit Journal pour rire*, de *L'Assiette au beurre* ou de *La Baïonnette*. Sur les murs, des originaux de Milton Caniff, de Gus Bofa, de Jacques Laudy, de Jijé. Nul doute, nous sommes bien dans l'atelier d'un amoureux du beau dessin, de la belle image.

Historia - La reprise des *Tuniques bleues*, à la mort de Louis Salvérius, n'a pas dû être chose facile ?

Willy Lambil - J'ai traversé un long moment de solitude ! Outre la tristesse d'avoir perdu un bon copain, j'ai dû copier, trait pour trait, des arbres, des cailloux, les personnages créés par Louis. J'avais horreur de cela, mais il fallait bien me couler dans le style des premières pages.

Vous vous êtes alors approprié les personnages.

Je n'avais pas le choix. Cela s'est fait progressivement. Il m'a fallu modifier mon dessin, passer du réalisme à l'humour, même s'il ne s'agit pas d'une série comique à proprement parler. On utilise les ressorts de la comédie, mais on aborde également des sujets plus graves. Salvé avait lui aussi modifié son dessin en cours de route. Au début, il avait un style rondouillard, un peu à la Disney, et il a glissé, lui, vers le réalisme.

Le scénario de Raoul Cauvin se présente un peu comme un story-board.

C'est sa façon de travailler. Raoul me fait juste un découpage avec des croquis rapides, quelques indications sur l'humeur de tel ou tel personnage. À charge pour moi de mettre tout ça en scène dans des décors qui tiennent debout.

Vous apportez une place très importante au crayonné.

C'est la mise en place de tout. Dans le crayonné préparatoire – cinq ou six traits –, je choisis celui qui convient le mieux. Ensuite, je le repasse à l'encre de Chine.

Faites-vous des recherches préparatoires pour vos personnages ?

J'en fais très peu. Sauf lorsqu'il s'agit d'un personnage bien typé, qui revient plusieurs fois dans l'album, ou bien encore d'une figure historique, quelqu'un qui a réellement existé. Là, je m'appuie sur une bonne documentation.

Où la dénichez-vous ?

J'ai énormément de bouquins sur le sujet, comme *The Commanders of The Civil War*, de William C. Davis, les recueils de photos de Francis Trevelyan Miller ou le livre consacré à *La Cavalerie américaine* écrit par Laurence Harlé. Sans oublier la lecture régulière d'*Historia* !

Cela n'empêche pas les erreurs, comme ces vestes de l'infanterie portées, des années durant, par les cavaliers Blutch et Chesterfield !

Je les ai modifiées dans « En avant l'amnésique ! » [tome 29]. Raoul fut le premier à le remarquer. Il nous est également arrivé d'« anticiper » les photographies sur papier, alors que les clichés étaient encore sur verre… Idem pour le barbelé ou la dynamite. Nous plaidons coupables !

Vous variez les angles de vue, avec de larges panoramiques, des scènes en plongée…

Je fais ça de manière assez instinctive. Il y a cependant une règle de base : toujours situer l'endroit où se trouvent vos personnages. Il faut toujours un repère. Si vous vous focalisez sur l'un d'entre eux, il faut ensuite reculer la « caméra » et faire une vue d'ensemble. Il y a une certaine logique dans la succession des plans. Vous ne pouvez pas faire n'importe quoi.

Parfois, vous n'hésitez pas à mettre à l'avant-plan un animal sauvage, traité de manière réaliste. Est-ce une réminiscence de *Sandy*, votre première série ?

Non, même s'il m'arrivait d'y utiliser ce procédé. Certains échanges dialogués nécessitent une répétition des images ; là, il n'est pas nécessaire de chercher des angles inhabituels, car cela ne s'impose pas. Cela risquerait même de perturber la narration. Du coup, il m'arrive de mettre un élément « décoratif » à l'avant-plan, un animal, une plante… afin de ralentir la lecture d'une vignette et d'attirer ainsi l'attention sur ce que se disent les personnages. Ce sont des petits trucs que j'ai mis au point au fur et à mesure.

Vous peignez aussi des aquarelles.

C'est un peu comme une respiration, pour le plaisir. Cela me permet de faire autre chose, tout en conservant mes personnages, Blutch, Chesterfield ou Arabesque. Là, pas besoin de documentation : j'invente tout en couleurs directes, de façon spontanée. Généralement, je fais ça entre deux épisodes.

***Les Tuniques bleues* fêtent leur cinquantième anniversaire. Si vous deviez résumer votre série, que diriez-vous ?**

Avec *Les Tuniques bleues*, Raoul et moi avons eu la chance de faire une série au long cours, qui ne se démode pas, une série populaire qui est appréciée par des lecteurs de tout âge. Nous avons tous les deux la même approche de la bande dessinée et pratiquons le même genre d'humour. Nous avons totalement confiance l'un en l'autre. ■

LIVRES

DÉMONS INTÉRIEURS

La guerre de Sécession a fait plus de un million de morts, dont 200 000 tués au combat, soit plus que les pertes de l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce total, ainsi que le précise l'historien britannique John Keegan dans sa remarquable analyse, ne peut se comparer qu'à l'hécatombe européenne de 14-18 ou soviétique en 39-45. 10 000 batailles ont été livrées entre 1861 et 1865, soit sept par jour de guerre, et ces combats entre citoyens du même État démocratique continuent de susciter un sentiment de fierté chez les descendants des soldats nordistes, morts pour avoir défendu l'égalité et la liberté.

Pourtant, cette guerre « totale » demeure l'un des affrontements les plus mystérieux de l'Histoire, par son caractère inattendu et la violence de son embrasement, mais aussi par son développement géographique. Alors que le conflit était à l'origine localisé dans les environs des deux capitales, Washington et Richmond, il s'est développé dans des États du Sud où la population n'avait aucun lien avec l'esclavage. « Une guerre de riches, mais un combat de pauvres. » Rares ont été les grands propriétaires ou leurs fils à s'engager dans les rangs de l'armée sudiste. Keegan, en éclairant ces aspects singuliers et méconnus de ce conflit, l'une des plus importantes guerres idéologiques de l'Histoire, et en les interprétant, ouvre de passionnantes perspectives sur l'Amérique d'aujourd'hui.

■ **La Guerre de Sécession,**
de John Keegan, (Perrin, 516 p., 25 euros).

RÉVOLUTION TEXANE PAR LE SIÈGE

« On peut se rendre compte au premier coup d'œil que l'Alamo n'a jamais été édifié pour servir de forteresse », écrit un officier avant le siège. C'est pourtant ici, dans cette vieille mission franciscaine sécularisée depuis 1793, que va se dérouler l'un des épisodes les plus célèbres de l'histoire des États-Unis. Du plan du « fort » à la présentation de personnages mythiques (Bowie, Crockett…), rien ne manque au récit minutieux de cette tragédie devenue le symbole de l'ultime résistance. Pour un peu, on entendrait la musique lancinante du *degüello*, joué en continu sur ordre du général mexicain Santa Anna pendant le massacre des assiégés. Le livre de référence.

■ **« La Victoire ou la Mort », les derniers jours de Fort Alamo,**
de Farid Ameur (Larousse, 288 p., 19,80 euros).

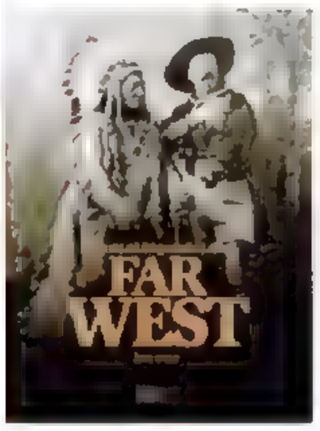
LE POIDS DES MORTS, LE CHOC DES PHOTOS

La tragique guerre civile qui déchire l'Amérique de 1861 à 1865 est une expérience traumatisante dont les séquelles sont encore visibles dans les États-Unis d'aujourd'hui. Pour la première fois, un conflit fait l'objet d'une couverture médiatique. La documentation photographique rassemblée dans ce beau livre, signée des premiers reporters-photographes, raconte, avec une dérangeante modernité, la montée en puissance des extrémismes des deux bords. Près de 50 000 soldats, transformés en squelettes ambulants, vont mourir dans des camps de détention. Par bien des aspects, cette guerre sans merci préfigure et annonce les pires horreurs du XX^{e} siècle.

■ **La Guerre de Sécession. Images d'une Amérique déchirée,**
de Farid Ameur (François Bourin Éditeur, 200 p., 34 euros).

LIVRES

LE PANTHÉON DE L'OUEST



Ainsi que l'écrit l'auteur, l'avancée du front pionnier, au cours de la conquête de l'Ouest, a pris les allures d'une épopée nationale qui incarne les valeurs traditionnelles du pays. Des figures charismatiques émergent de cette époque, qui ont contribué à magnifier cette légende. De Lewis et Clarke à Buffalo Bill, l'un des rares à avoir vécu assez longtemps pour être filmé, des frères Dalton à Geronimo, voici une galerie de portraits qui n'a pas fini de nous faire rêver.

■ **Héros et légendes du Far West,** *de Farid Ameur*
(François Bourin Éditeur, 207 p., 34 euros).

REQUIEM POUR LE « 7E »

«La ville avait un nom, mais pas de forme, pas de rues, pas de centre.» Ainsi commence, dans une prairie poussiéreuse de l'extrême-est du Dakota, ce puissant roman d'aventures et d'amour d'Ernest Haycox (1899-1950), qui entremêle les destins d'une jeune femme, Joséphine Russell, et d'un ancien officier, Kern Shafter, sur fond de guerres indiennes et de bataille de Little Big Horn. Mieux vaut lire le livre avant de regarder son adaptation cinématographique de 1952, *Les clairons sonnent la charge*.

■ **Des clairons dans l'après-midi,** *d'Ernest Haycox (Actes Sud, 357 p., 23 euros).*

ET POUR QUELQUES EUROS DE PLUS

Un journaliste de Boston envoyé en reportage au Texas, décide d'y changer de vie. Se venger de l'ex-mari de sa mère, devenir riche et trouver femme à sa convenance. Telles sont ses ambitions. Mais dans l'Ouest, entre la vengeance, la fortune et l'amour, il faut choisir! Ses aventures à rebondissements revisitent tous les clichés du genre. Avec humour et une flopée de personnages dignes de Hollywood, cette BD brosse un tableau assez réaliste du mythe du Far West.

■ **Texas Cowboys,** *de Trondheim et Bonhomme*
(Dupuis, 152 p., deux tomes, 20,50 euros l'album).

FILMS

LA CAVALERIE VAUT BIEN UNE TRILOGIE

Premier volet de la trilogie que consacre John Wayne à la cavalerie américaine, *Le Massacre de Fort-Apache*, qui s'inspire de la défaite du général Custer à Little Big Horn (1876), est l'un des premiers westerns qui présentent les Indiens comme des héros sympathiques. Le lieutenant-colonel Owen Thursday, commandant Fort Apache, ne respecte pas la parole de paix donnée au chef apache Cochise par le capitaine York. La rencontre avec les Apaches tourne au désastre pour la garnison.

■ **Le Massacre de Fort-Apache** *(1948), de John Ford,*
avec John Wayne, Henry Fonda, Shirley Temple.

«CALAMITY» MARSTON

Ce western militaire d'Anthony Mann, tourné en CinémaScope, se déroule en 1860 en Oregon. Le colonel Marston, un officier obtus et belliqueux inspiré du général Custer et du capitaine Fetterman, mène une opération suicide contre les Indiens qui l'ont humilié et défait lors d'une précédente bataille, en laissant les civils du fort qu'il commande sans défense. Jed Cooper, un trappeur engagé comme éclaireur, bien qu'amoureux de son épouse, tente de l'en empêcher.

■ **La Charge des Tuniques bleues** *(1955), d'Anthony Mann*
avec Robert Preston, Victor Mature, Anne Bancroft.

EN ROUTE, MAUVAISE TROUPE!

Nouveau-Mexique, novembre 1864. Le major Dundee, du 3e de cavalerie, est muté pour insubordination à Fort Benlin, où sont détenus des prisonniers sudistes. Il décide d'en enrôler plusieurs pour poursuivre le chef apache Sierra Charriba et ses troupes, coupables d'avoir massacré un détachement de cavalerie et les habitants d'un ranch et d'avoir kidnappé leurs enfants. Mais les inimitiés au sein de cette armée de fortune prennent le pas sur la mission première de cette expédition punitive.

■ **Major Dundee** *(1965), de Sam Peckinpah*
avec Charlton Heston, Richard Harris, James Coburn.

Le magazine d'histoire au cœur de l'actualité

ABONNEZ-VOUS

54€

1 AN / 10 numéros + 1 numéro double

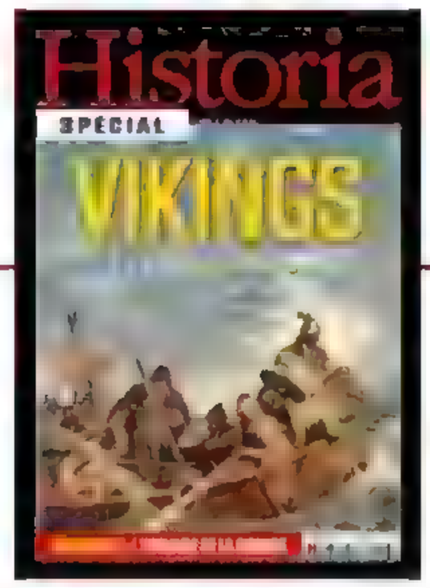
+ EN CADEAU

2 numéros d'Historia SPÉCIAL au choix

Historia révèle le pourquoi de ces gestes et coutumes les plus répandus, mais aussi les origines des plus méconnus. Un dossier à lire en croisant les doigts, un trèfle à 4 feuilles dans son porte-feuille et en évitant de passer sous une échelle.

Le Moyen Âge a-t-il tout inventé ? Oui, car, de l'école aux énergies renouvelables, il porte en lui les promesses du monde moderne, nous a légué d'innombrables inventions et un savoir encyclopédique. Un dossier surprenant sur une époque vraiment révolutionnaire.

Soumise à son seigneur et maître la femme au Moyen Âge ? Que nenni. Nombre d'entre elles ont été bien au-delà des limites imposées par la société féodale comme le décrit ce dossier éclairant. Également au sommaire : un voyage au pays du dragon rouge, le fier Pays de Galles.



Les Vikings : fiers combattants et navigateurs de génie, les Scandinaves débarquent sur la scène internationale dès le VIIIe siècle. Tout sur leur brillante civilisation, leur expansion à travers le globe, leur héritage. Un dossier écrit par les meilleurs spécialistes, par Odin !

Bulletin d'abonnement

À renvoyer sous enveloppe affranchie à :

PHAS 38

☑ **OUI,** je souhaite m'abonner à Historia et je reçois EN CADEAU, 2 anciens numéros d'Historia Spécial.

☐ FORMULE CLASSIQUE **1 AN - 10 numéros + 1 numéro double au prix de 54 € au lieu de ~~64,20 €~~.** Je réalise ainsi plus de 10 € d'économie.

☐ FORMULE PASSION **1 AN - 10 numéros + 1 numéro double + 6 numéros d'Historia HORS-SÉRIE au prix de 78 € au lieu de ~~99,90 €~~.**
Je réalise ainsi plus de 20 € d'économie.

Je choisis mes 2 cadeaux :

☐ L'origine des superstitions (E99) ☐ Le Moyen Âge a tout inventé (F01) ☐ Le Moyen Âge libère la femme (F02) ☐ Vikings. La saga scandinave (F03)

J'indique mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Portable :

Ville :

Pour recevoir plus rapidement les informations relatives à votre abonnement, merci de nous indiquer votre adresse email :

.....@.....

Je règle par ☐ chèque à l'ordre d'Historia ☐ carte bancaire

N° | | | | | | | | | | | | | | | |

Expire fin : | | | |

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire | | |

Signature obligatoire

☐ J'accepte de recevoir par mail, des informations des partenaires d'Historia.

*Offre exclusivement réservée aux nouveaux abonnés résidant en France métropolitaine et valable jusqu'au 31/05/18. Vos cadeaux vous parviendront, sous réserve des stocks disponibles, 4 semaines après l'enregistrement de votre abonnement. Service abonnement France : 01 55 56 70 56. Renseignements et tarifs pour l'étranger : 00 33 1 55 56 70 56. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com - Conformément à la loi «informatique et libertés» du 06/01/78 (art 27) vous disposez d'un droit d'accès et de rectification de vos données. Elles sont destinées exclusivement à Sophia Publications et à ses partenaires sauf opposition de votre part en cochant la case ci-contre ☐

Historia

Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro

ANNÉE 2016

- ☐ N°829 janvier 2016 — Qui sont les barbares ?
- ☐ N°830 février 2016 — Hitler : intime et politique
- ☐ N°831 mars 2016 — Histoires érotiques de l'Élysée
- ☐ N°832 avril 2016 — La grande Russie, terrible et fascinante
- ☐ N°833 mai 2016 — Complotisme, mille ans de mensonges
- ☐ N° 834 juin 2016 — Eternelle Angleterre
- ☐ N° 835-836 juillet-août 2016 NUMERO DOUBLE — Moyen Âge, la France des princes flamboyants
- ☐ N° 837 septembre 2016 — Les ministres qui ont redressé la France
- ☐ N° 838 octobre 2016 — 70 ans après Nuremberg
- ☐ N° 839 novembre 2016 — Jeanne d'Arc
- ☐ N° 840 décembre 2016 — Raspoutine

ANNÉE 2017

- ☐ N° 841 janvier 2017 — Le Clan Bonaparte
- ☐ N° 842 février 2017 — Churchill - l'homme d'état absolu
- ☐ N° 843 mars 2017 — Moyen Âge - Quand l'occident s'éveille
- ☐ N° 844 avril 2017 — Une ville française sous l'occupation
- ☐ N° 845 mai 2017 — Les Princes et leurs amants
- ☐ N° 846 juin 2017 — Bayard

NUMÉRO SPÉCIAL
5,95€ le numéro

ANNÉE 2016

- ☐ SP27 Les revenants
- ☐ SP28 La folie des sciences
- ☐ SP29 États-Unis
- ☐ SP30 Les voyages extraordinaires
- ☐ SP31 Les batailles qui ont changé le monde
- ☐ SP32 Cuba

ANNÉE 2017

- ☐ SP33 Les archives secrètes de la Seconde Guerre Mondiale
- ☐ SP34 Rome - Les empereurs de la démesure
- ☐ SP35 Les super flics
- ☐ SP36 Le Canada

Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.

➲ **13€ seulement**
(hors frais de port)

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à : Historia - Sophia Publications
BP 65 - 24 Chemin latéral - 45390 Puiseaux - Tél : 00 33 2 38 33 42 89 - nchevallier.s@orange.fr

VPC 039

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté		Prix unitaire		TOTAL
HISTORIA					
Exemplaire(s)	.....	x	5,70 €	=	.....€
NUMÉRO SPÉCIAL					
Exemplaire(s)	.....	x	5,95 €	=	.....€
LE COFFRET					
Exemplaire(s)	.....	x	13,00 €	=	.....€

FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)

1,50€ le numéro / + 0,50€ le numéro supplémentaire .....€
6,85€ le coffret / 8,35€ de 2 à 3 / 9,10€ de 4 à 5 .....€
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.

Total de ma commande (Frais de port inclus) .....€

Téléphone portable :

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

.....@.....

☐ **J'accepte de recevoir par mail, des informations des partenaires de Historia**

Je choisis de régler par : ❑ **chèque à l'ordre de Sophia Publications** ❑ **carte bancaire**

N° Expire fin

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans le zone signature, au dos de votre carte bancaire

Signature obligatoire :

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

Conformément à la loi « Informatique et Libertés »du 06.01.1978 (art. 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Elles sont destinées exclusivement à Sophia Publications et à ses partenaires, sauf opposition de votre part en cochant cette case ❑

DÉCOUVERTE

Texas, l'Histoire en plus grand !

Du *skyline* d'Austin aux églises catholiques baroques en passant par les forts des Tuniques bleues, le voyageur revisite l'histoire de l'empire colonial espagnol, celle d'un certain David Crockett et celle des luttes américano-indiennes…

92 **PANORAMA**
Ombres et lumières d'Austin
L'Espagne monte la garde à Presidio La Bahía
Peaux-Rouges et *Buffalo Soldiers* à Fort Davis

98 **VISITE GUIDÉE**
San Antonio, terre de missions

104 **PARTIR**
Des conseils pour préparer votre séjour

Sur un terrain parcouru par les nomades, des colons anglo-saxons révoltés contre Mexico fondent, en 1839, Austin, la capitale de l'éphémère république du Texas, le long du fleuve Colorado. Nous sommes ici sur la East 6th Street, dans le cœur historique de la ville. Surnommée *Dirty Sixth* (« Sixième sordide »), elle accueillait, dans les immeubles de brique victorienne, les bars les plus malfamés de la cité

Reportage photo : Manuel Cohen

Ombres et lumières d'Austin

Le Driskill Hotel a été édifié en 1886 dans un style néo-roman par un richissime éleveur de bétail, Jesse Driskill. Situé *East 6th Street*, il s'élevait dans le quartier commerçant de la ville au XIXe siècle, devenu aujourd'hui celui des sorties festives et des noctambules.

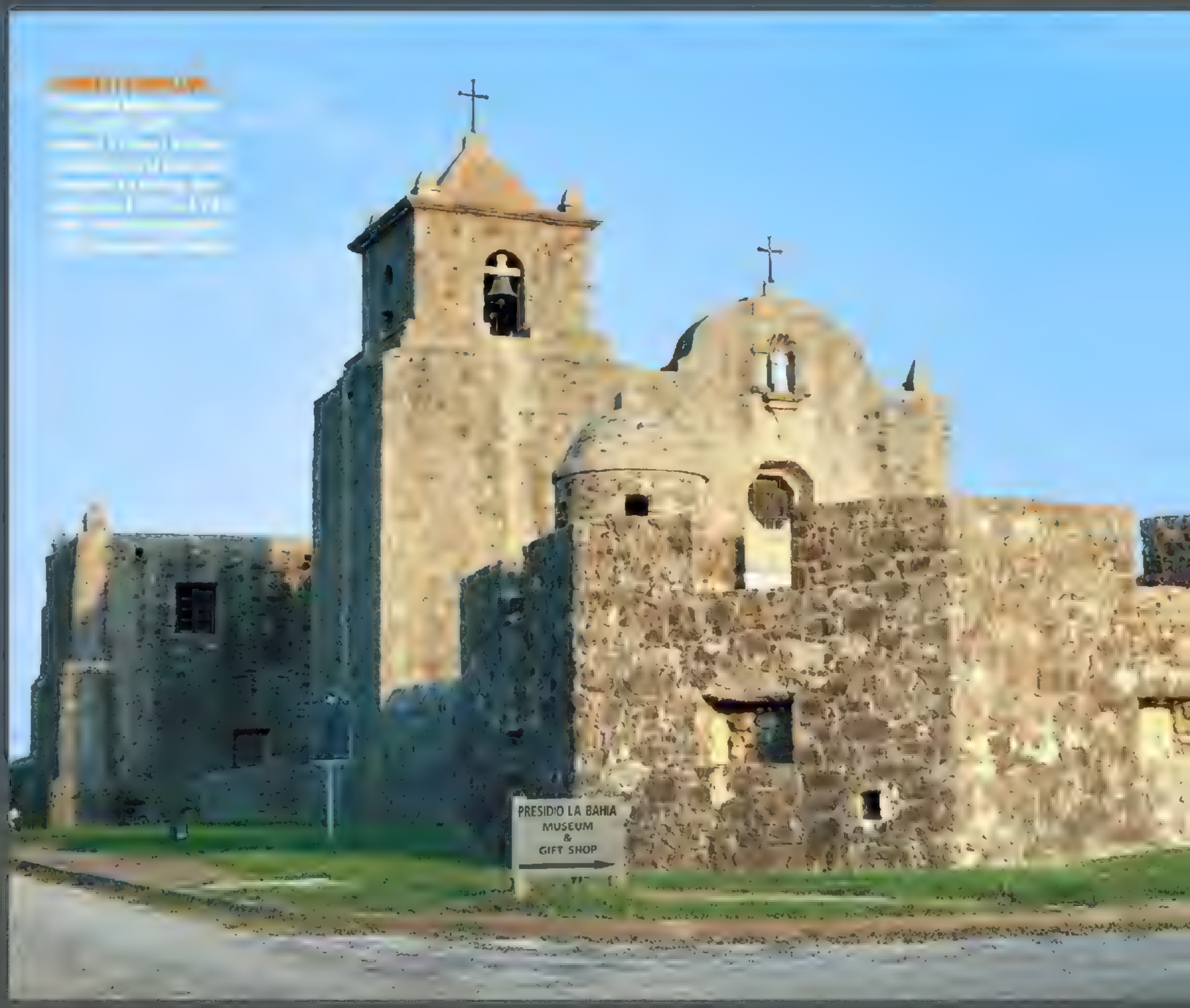
NOUS, LE PEUPLE.
Le capitole du Texas abrite la *Legislature* (Sénat et Chambre des représentants), le bureau du gouverneur ainsi que des fonctions judiciaires. Il a été dessiné en 1881 par Elijah E. Myers – également l'auteur de ceux de Denver et de Lansing – et élevé entre 1882 et 1888 dans un style néo-Renaissance italienne.

Cette maison de style créole construite en 1841 abrite le musée de la Légation française. Elle fut occupée par les diplomates français accrédités auprès de la nouvelle république du Texas (1836-1845).

L'émancipation des 182 500 esclaves texans (le 19 juin 1865) est évoquée dans la sculpture dénommée *Texas African American History Memorial*. Œuvre de Ed Dwight, ancien spationaute afro-américain, elle a été érigée dans les jardins du Capitole en 2016.

La Chambre des représentants est la plus vaste salle du Capitole. Elle a été restaurée dans son état de 1909, avec ses 150 bureaux de chêne, ses fauteuils de cuir et sa galerie publique lambrissée.

L'Espagne monte la garde à Presidio La Bahía



Nef décorée d'une fresque de l'Annonciation réalisée en 1946 par Antonio Garcia, dans la chapelle Notre-Dame-de-Lorette de la forteresse, édifiée près de la rivière San Antonio.

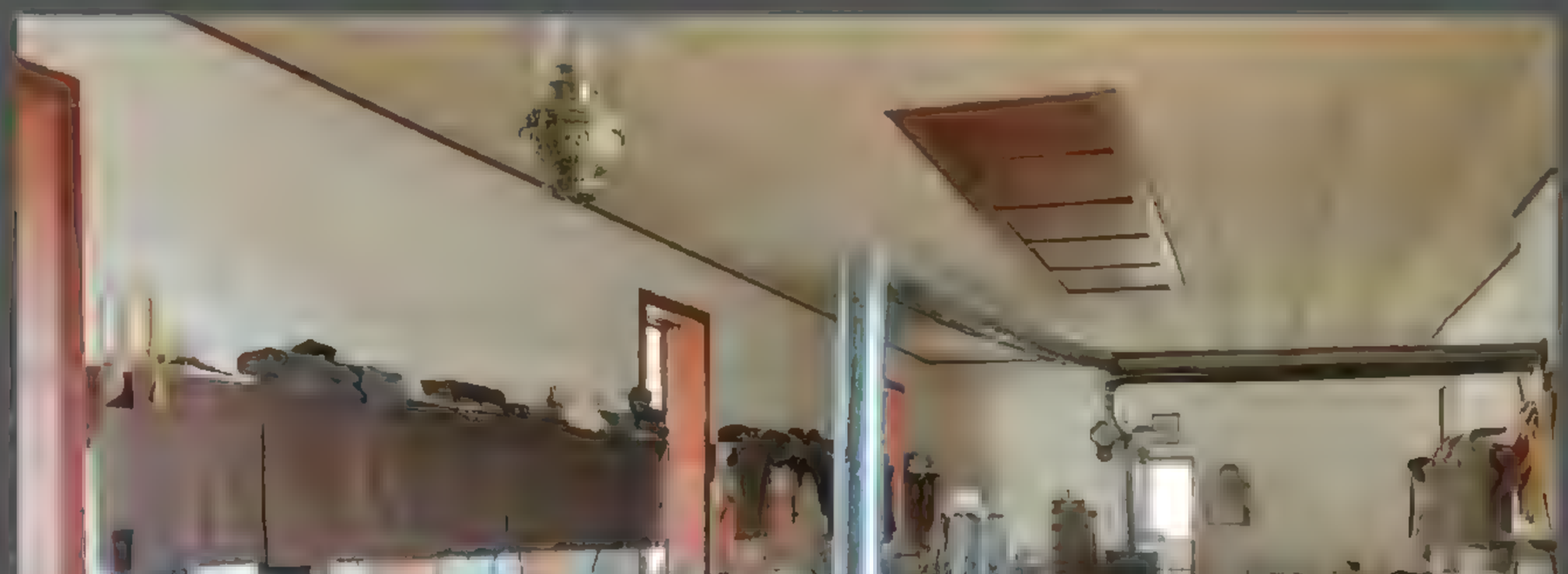
Dortoir de la garnison. Le 27 mars 1836, durant la révolution texane, le colonel Fannin et 342 de ses hommes qui y étaient retenus furent exécutés par l'armée mexicaine.

Salle à manger du commandant de la garnison dans le mess des officiers du camp de Fort Davis, établi à 700 km à l'ouest d'Austin.

Peaux-Rouges et *Buffalo Soldiers* à Fort Davis.

Vue de la cour d'honneur et des cantonnements. Ceux-ci ont été restaurés dans leur état de 1884, quand ils étaient occupés par les *Buffalo Soldiers* du 10e de cavalerie, l'une des deux unités montées fondées au lendemain de la guerre de Sécession.

Le fort avait pour mission de protéger les émigrants des attaques indiennes. Construit en 1854, baptisé du nom de Jefferson Davis, futur président des États confédérés *(en médaillon)*, il était occupé par 400 hommes et abritait une centaine de bâtiments avant d'être abandonné en 1891.



Vue de l'intérieur d'une chambrée. Le Fort Davis National Historic Site, l'un des très rares postes militaires du XIXe s. encore debout, est inscrit comme monument historique (National Historic Landmark) depuis 1960.

PAR FARID AMEUR

Une plongée dans l'Espagne coloniale et dans une culture hybride, hispanique et indigène. Sans oublier le Texas d'aujourd'hui, riche de ses singularités.

San Antonio, terre de missions

À l'origine de la colonisation du Texas, les franciscains espagnols ont ouvert une page méconnue de l'histoire américaine. Dont il subsiste un trésor architectural aujourd'hui classé par l'Unesco.

POUR DIEU ET LE ROI. San José fait partie d'un réseau de fondations franciscaines établies de part et d'autre de la rivière San Antonio. Leur création répond à la volonté de la Couronne espagnole de défendre, au XVIII[e] siècle, ses frontières nord des incursions françaises venues de Louisiane.

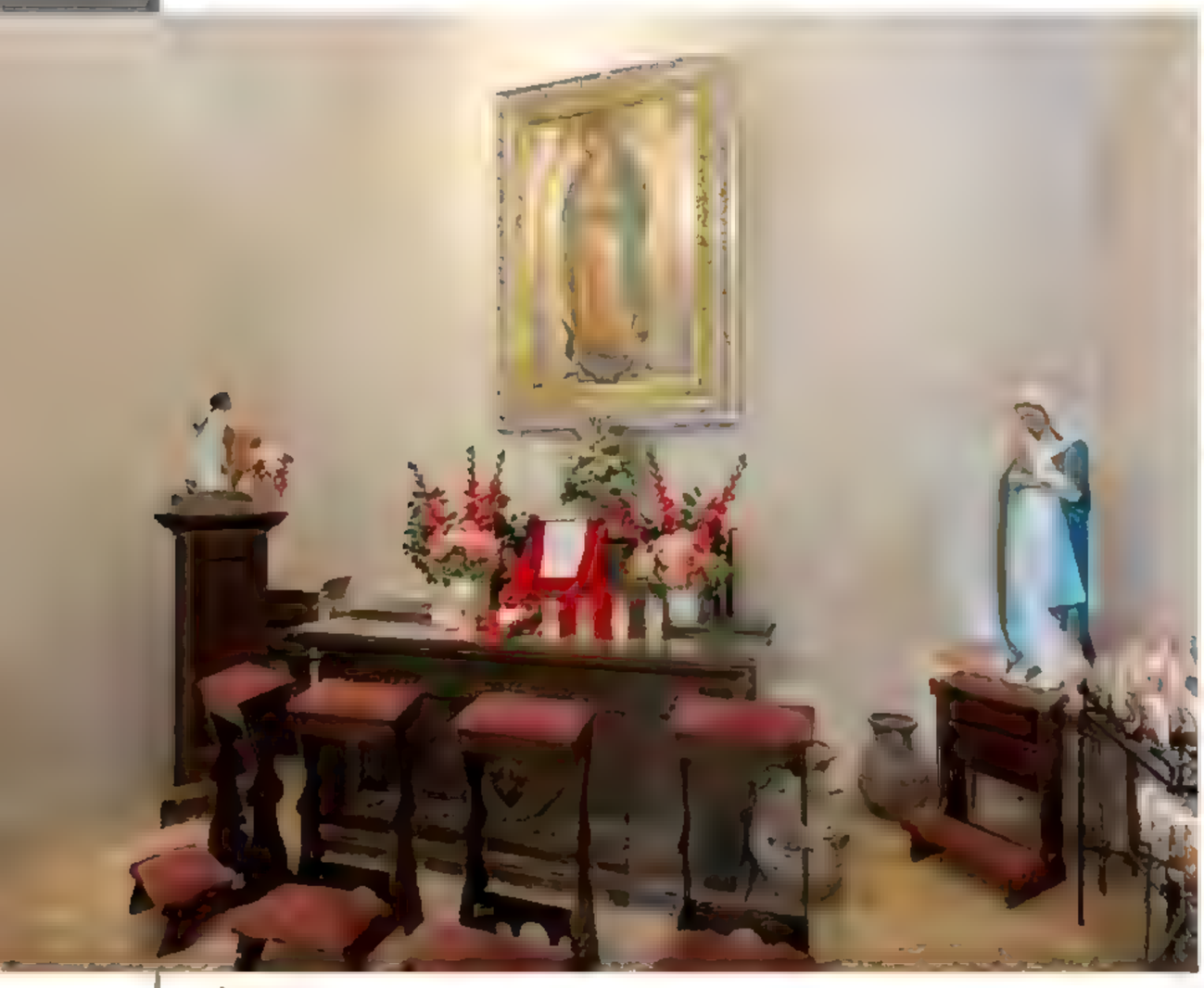
Par une belle matinée ensoleillée, une lumière bleue d'azur illumine le ciel au-dessus du comté de Bexar, dans le sud-est du Texas. L'air est chaud et humide. Au milieu d'une végétation luxuriante, des bouquets de fleurs multicolores éclairent le paysage. L'atmosphère rappelle la proximité des tropiques et invite au délassement. À sept kilomètres de San Antonio, réputée être la ville la plus latine et la plus romantique des États-Unis, la chance sourit aux voyageurs. S'y dessine, contre toute attente, un parcours historique de toute beauté, jalonné de missions franciscaines soigneusement préservées. La curiosité est d'autant plus grande que ces vestiges du passé, dissimulés en partie derrière des rideaux de peupliers, se dérobent au regard des passants. Au total, cinq établissements religieux composent l'ensemble. Aux sources de la colonisation espagnole du Texas, ils sont inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2015. Une distinction dont n'a pas fini de s'enorgueillir le *Lone Star State* – le surnom du Texas, en référence à sa bannière –, véritable carrefour de civilisations.

Fin d'un mythe et conflits coloniaux. Baptisé la « Reine des missions », l'établissement San José est le premier à retenir l'attention. Il évoque les premiers temps de la présence ibérique au nord du Rio Grande, au début du XVIII[e] siècle, à l'époque où la Nouvelle-Espagne s'attache à consolider ses frontières. Et pourtant, depuis son palais de Mexico, la Couronne ne prête pendant longtemps qu'un intérêt limité au Texas. Sans doute parce que son rêve d'y trouver l'Eldorado a volé en éclats après l'échec de l'expédition de Coronado (1540-1542), en quête des légendaires cités d'or de Cíbola. Des décennies durant, on se représente cette *terra incognita* comme une contrée inhospitalière, dépourvue de métaux précieux et infestée d'Indiens hostiles. Il faut attendre la fin du XVII[e] siècle, avec l'apparition de la menace française – venue de Louisiane –, pour que l'Espagne se décide enfin à favoriser l'éclosion de noyaux de peuplement autour du golfe du Mexique.

Le Texas devient alors un enjeu des rivalités coloniales. En 1685, à la suite d'une erreur de navigation, l'explorateur Robert Cavelier de La Salle, envoyé en reconnaissance aux avant-postes de la Nouvelle-France, y plante le drapeau à fleurs de lis et fonde l'éphémère fort Saint-Louis. Au-delà du destin tragique de l'expédition, l'avertissement a été suffisamment pris au sérieux pour convaincre les autorités de lancer l'ébauche d'une politique de colonisation.

À leurs risques et périls, les missionnaires franciscains s'empressent d'investir les lieux. Leur but est d'évangéliser les Amérindiens et d'œuvrer à une première mise en valeur du territoire. Une tâche ardue... Après plusieurs essais infructueux, ils concentrent, à partir de 1718, leurs efforts autour de la rivière San Antonio. Seule une poignée de soldats et de colons originaires des îles Canaries partage leur quotidien. Animés par la foi, ils entreprennent la construction de cinq établissements religieux, assez proches les uns des autres pour que s'entende le son de leurs cloches respectives.

Fondée en 1720 à l'initiative du frère Margil de Jesús, la mission San José en constitue de loin le modèle le plus abouti. Ses vestiges conservent, aujourd'hui encore, un charme inattendu et, loin de l'agitation du



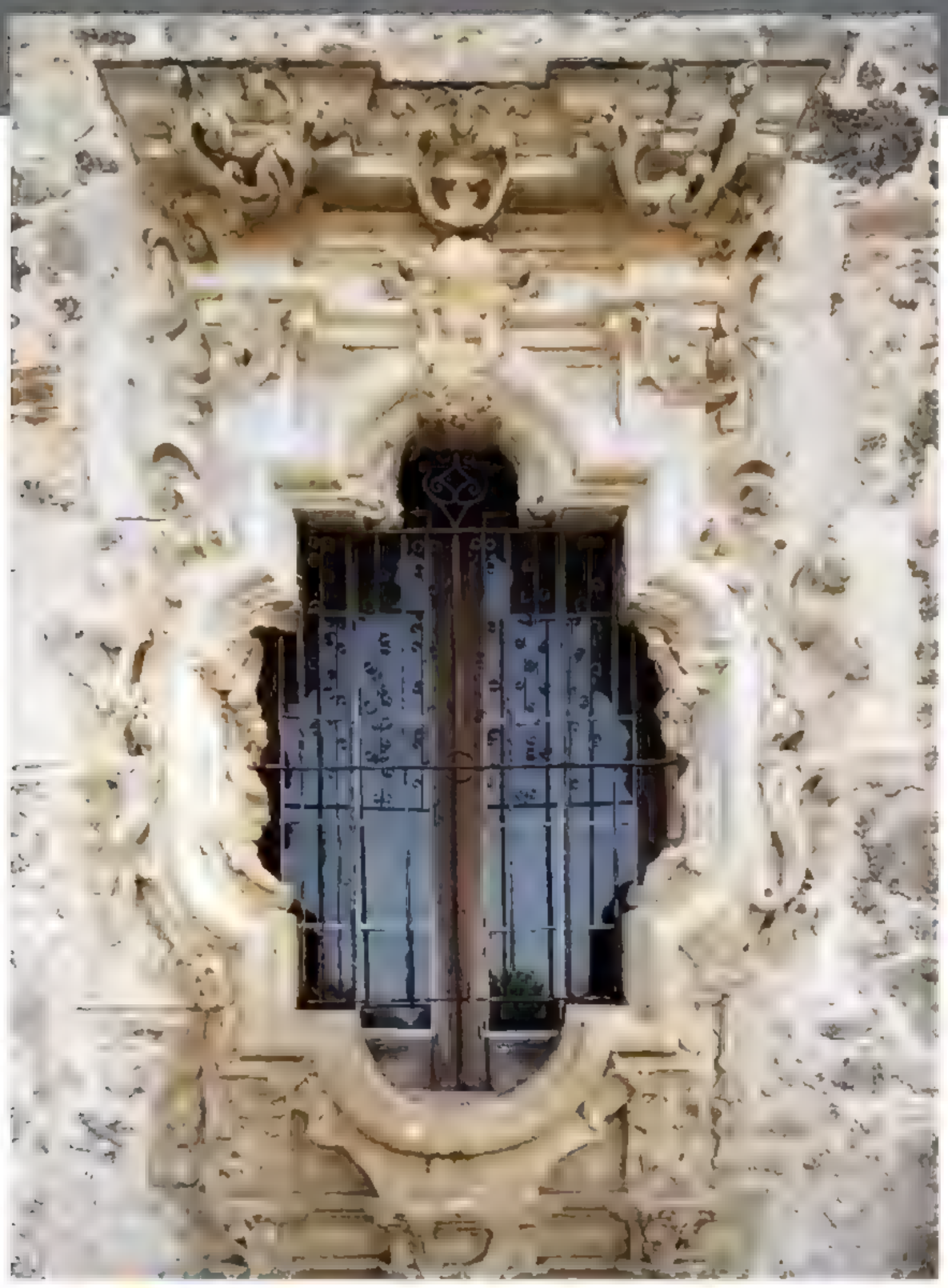
À NEUF. Intérieur de l'une des chapelles de l'église de la mission San José. Le site a été restauré dans les années 1930 et en 2011, avant son classement quatre ans plus tard au patrimoine mondial.

centre-ville, propice au calme et au recueillement. On a peine à croire que plus de 350 âmes – pour la plupart des Indiens christianisés de la tribu des Coahuiltèques – y avaient élu domicile et qu'y régnait une intense activité. La « Reine des missions » se présente sous la forme d'un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour rectangulaire d'un demi-hectare. S'y étend, aux quatre points cardinaux, une ligne régulière de constructions en briques, reliées et protégées par une muraille en pierre de 3,60 mètres de hauteur. Munie d'embrasures et barrée par de robustes doubles portes en chêne, l'enceinte a une vocation défensive. Une nécessité pour faire face aux raids des Apaches et des Comanche.

Lieu de culte, la mission était aussi un centre économique. Outre le quartier d'habitation des Indiens et des missionnaires, le regard se pose inlassablement sur l'église, où l'on célèbre toujours les offices. Achevée en 1782, la façade d'entrée de la chapelle constitue l'une des plus belles pièces d'art baroque jamais réalisées en Amérique du Nord. Mieux encore, son style architectural, ses éléments décoratifs et ses motifs finement taillés dans la pierre attestent, par leur influence mauresque teintée de nuances amérindiennes, une imbrication de cultures rarement vue au nord du Rio Grande. Donnant sur la sacristie, une fenêtre sculptée *(photo p. 101)* témoigne du même savoir-faire. Sous la direction d'artisans ibériques chevronnés, experts en maçonnerie et en ferronnerie, les Coahuiltèques ont contribué à l'édification du bâtiment. Selon toute vraisemblance, ils ont tiré de leur esthétique naturaliste les couleurs originelles

LIEU SAINT. En 1758, le gouverneur de la colonie espagnole du Texas, Hugo Oconor, et le franciscain Gaspar José Solis posent la première pierre de l'église (ici la façade d'entrée), achevée en 1782.

de l'édifice, à base de bleu, de jaune, de rouge et de noir, dont ne subsistent plus que quelques fragments sur le côté. La vie quotidienne était astreignante, notamment pour les Indiens, obligés de prier et de parler en espagnol. L'éducation des enfants, sur lesquels reposaient les espoirs des franciscains, était assurée chaque jour. Les Coahuiltèques apprenaient, bon gré mal gré, des métiers manuels et s'activaient dans les champs alentour. D'immenses terres fertiles où ils récoltaient du blé, du coton, du maïs et des courges, mais aussi des tomates,



ART NOUVEAU. La *Ventana de Rosa*, une fenêtre percée dans le mur sud de la sacristie, associe, dans un décor sculpté en 1775, symboles catholiques et esthétique naturaliste autochtone.

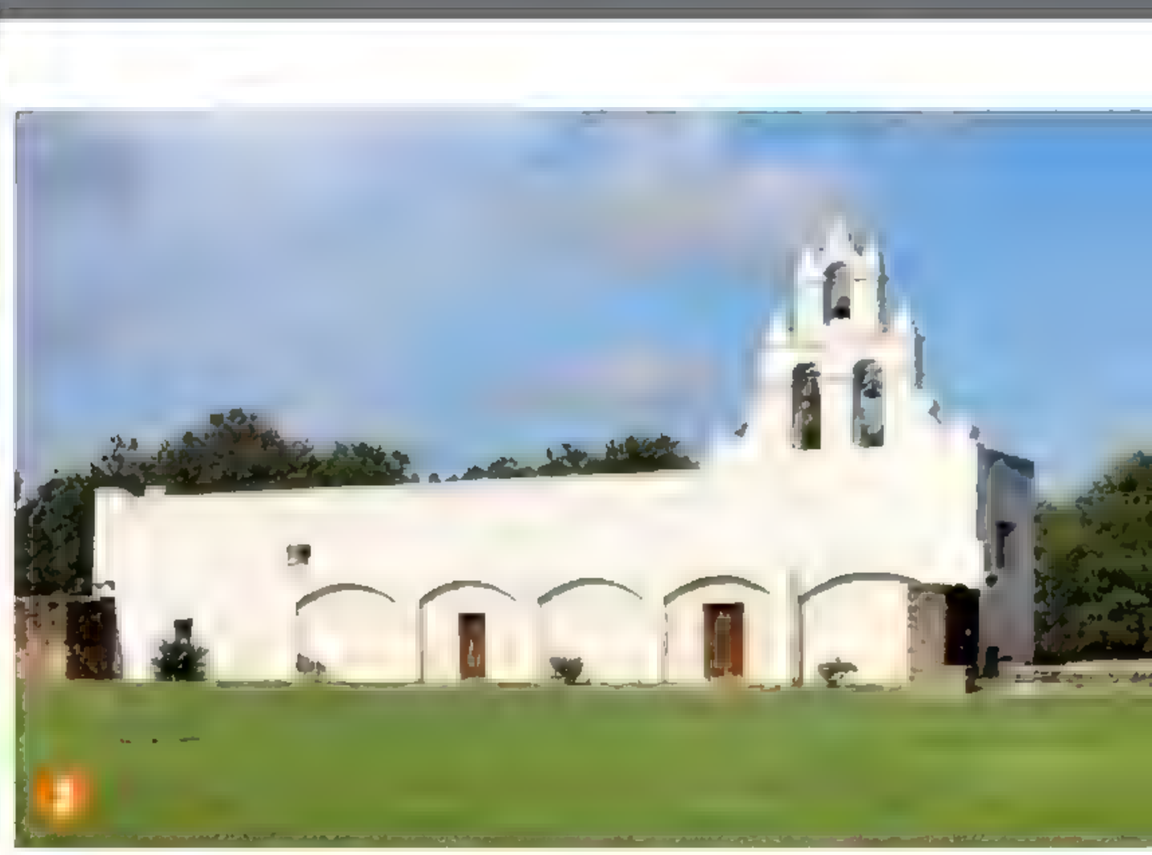
MAISON DU SEIGNEUR. Environ 350 Indiens Coahuiltèques – autrefois nomades – étaient hébergés ici. Les pièces d'habitation étaient meublées et dotées de cheminées.

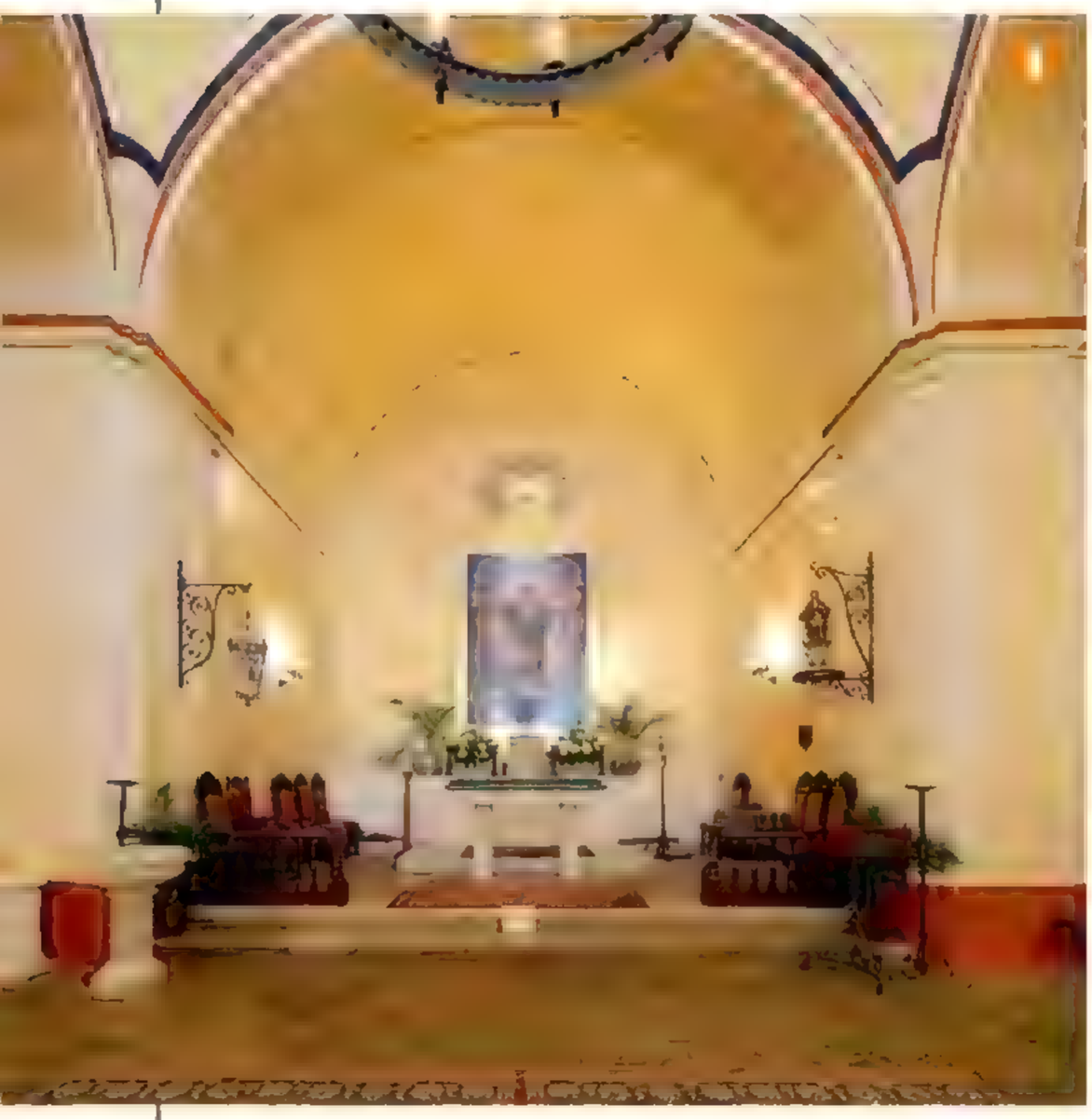
EAUX BÉNITES. Les religieux adaptent au Nouveau Monde les techniques mises au point dans l'al-Andalus médiéval. L'*acequia* (canal d'irrigation) alimente les terres cultivées et le moulin.

des pommes, des pêches et des poires. À l'origine de l'élevage (*ranching*), ces premiers *vaqueros* s'occupaient de troupeaux pouvant aller déjà, au milieu du XVIII[e] siècle, jusqu'à 5000 têtes de bétail. Aussi sont apparus autour de la mission, pour les besoins de la communauté, des ateliers, des réfectoires, des réservoirs à grains, des moulins et des *acequias*, ces systèmes d'irrigation permettant de lutter contre la sécheresse. Le partage des connaissances et des compétences, ainsi que l'adoption précoce d'une langue et d'une religion communes, aura abouti à un métissage à la base de la culture *tejana* (le terme espagnol pour « texan »).

Espace de culte et centre économique. À quelques kilomètres de là se trouvent les autres avant-postes franciscains de San Antonio. Bien que de dimensions plus réduites, ils valent également le détour. Le plus éloigné de la métropole, la mission San Francisco de la Espada, fondée en 1731, est aujourd'hui en ruine. Mais l'église et son clocher typique s'élèvent encore fièrement. Notons que son système d'*acequias*, symbole de l'héritage du passé, est toujours utilisé par les fermiers des environs et que le ranch de Las Cabras, plus au sud, était placé sous sa dépendance. La mission San Juan Capistrano est implantée sur les berges de la rivière San Antonio. À la différence des autres établissements franciscains, elle faisait essentiellement figure de poste commercial. Autour d'elle, des champs irrigués produisaient du blé, des haricots, des pommes de terre et de la canne à sucre. Une production agricole qui permettait aux franciscains d'en tirer des revenus substantiels en revendant le surplus aux garnisons voisines.

Plus au nord se dresse la mission Concepción. Datant de 1755, son église, véritable chef-d'œuvre architectural, est le plus ancien édifice religieux non restauré sur le territoire américain. La décoration de son intérieur, comme celui de ses dépendances, rappelle sa





1. Haut lieu de l'identité texane, la chapelle de la mission Alamo a été le théâtre du dénouement du fameux siège opposant l'armée mexicaine aux colons anglo-américains en 1836. 2. La mission San Juan Capistrano, créée en 1731, est l'un des quatre grands centres catholiques encore visibles dans le San Antonio Missions National Historical Park. 3. Chœur de l'église de la mission Concepcíon (1755). 4. Vue de la façade typique, avec ses trois cloches, de l'église de la mission San Francisco de la Espada (1731).

vocation évangélisatrice et donne la part belle à un art hybride, issu d'influences hispaniques et amérindiennes, qui fait la fierté de ses fidèles.

« Remember the Alamo ! » Le *Mission Trail* réserve au visiteur d'autres surprises. Ancré dans le centre-ville de San Antonio, le site d'Alamo constitue le point d'orgue de la visite. À cela, rien de surprenant. Fondée en 1718, la mission est le premier des cinq avant-postes religieux édifiés par les franciscains dans la région. Mais elle est surtout entrée dans la légende parce qu'elle a été le théâtre de l'affrontement le plus célèbre de la révolution texane (1835-1836). Le 6 mars 1836, après un siège héroïque de treize jours, environ 200 colons anglo-américains y ont été passés au fil de l'épée par une armée mexicaine plus de douze fois supérieure en nombre. Une défense acharnée, qui appartient au folklore de la conquête de l'Ouest et qui aura permis au général Houston, six semaines plus tard, de porter le coup de grâce aux troupes de Santa Anna sur les bords du San Jacinto. Son mot fameux, « *Remember the Alamo !* », résonne encore dans les esprits. Il est depuis devenu le cri de ralliement des Texans.

N'en déplaise aux amateurs d'histoire militaire, il ne s'agit pas d'un traditionnel champ de bataille au périmètre délimité et aux tombes fleuries. La chapelle, lieu de la dernière résistance, et les vestiges d'un ensemble de baraquements (*Long Barracks*) sont tout ce qui subsiste

de l'ancienne mission érigée en bastion. Il n'empêche que, avec une moyenne annuelle de 3,2 millions de visiteurs, Fort Alamo est la principale attraction touristique du Texas et le monument historique le plus fréquenté à l'ouest du Mississippi. Plus encore, sa façade criblée de balles s'est imposée comme le lieu sacro-saint d'une authentique épopée. Son histoire fascine les esprits et emporte les imaginations, si bien qu'on a parlé d'«*Iliade* texane». Sur place, l'enthousiasme des touristes témoigne de l'emprise du mythe sur les mentalités. L'atmosphère religieuse – d'aucuns diront mystique – qui enveloppe le site renforce à chaque pas la charge émotionnelle. Sur la porte d'entrée de l'église, une plaque de bronze rappelle que «des héros sont morts ici pour ouvrir la voie aux générations futures». À l'intérieur, les visiteurs sont priés d'ôter leurs chapeaux en signe de respect. Une tenue correcte est exigée. Il est formellement interdit de parler à haute voix et de prendre la moindre photographie. Telles des reliques sacrées sont exposés des objets ayant appartenu aux principaux protagonistes, notamment à Davy Crockett et Jim Bowie, et un diorama restitue les dimensions réelles de la mission.

Ce n'est pas tout. À l'extérieur, la visite se poursuit. À proximité de la chapelle se trouvent un musée, une salle d'exposition et une bibliothèque spécialisée. Au milieu d'un petit jardin, des panneaux expliquent en détail le déroulement des événements, tandis que des canons rappellent l'éphémère vocation militaire du site. Sur le parvis d'Alamo, diverses plaques commémoratives attirent les regards. L'une d'elles, installée en 1989, honore la «Ligne du courage» que le lieutenant-colonel Travis, commandant de la garnison, aurait tracée à l'aide de son épée, à la veille de l'assaut final, pour inviter ses hommes à périr à ses côtés plutôt que de se rendre. Un peu plus loin, un cénotaphe se dresse depuis 1939 à l'endroit où les corps des insurgés ont été incinérés. À la demande des autorités, leurs restes ont été exhumés et transférés dans l'église San Fernando, précisément là où les forces mexicaines avaient hissé le drapeau rouge et d'où elles jouaient les accents sinistres du *degüello*, ce vieil air espagnol signifiant aux rebelles qu'il ne leur serait fait aucun quartier. La légende de Fort Alamo, elle, n'a pas fini de courir à travers l'Histoire et d'enflammer les cœurs... ■

Le presidio de La Bahía

Élevé dès 1749, le fort, ou *presidio*, de La Bahía est situé dans la périphérie de Goliad, une charmante petite ville située à cent cinquante kilomètres au sud-est de San Antonio. Il s'agit du plus ancien bastion militaire encore intact à l'ouest du Mississippi. Sous la domination espagnole, il hébergeait une garnison d'une centaine de soldats, chargée de veiller à la sécurité des colons et de contrer la flibusterie. Soigneusement entretenu, le site possède une grande valeur historique et sa visite s'impose comme un complément indispensable à celle des missions franciscaines de la région. Du haut de ses remparts ou le long des baraquements, en passant par son église et son musée, le fortin conserve, avec ses murs sombres et épais, un caractère authentique et intemporel. Un lieu chargé d'Histoire, qui retrace toute l'épopée du Texas à laquelle les visiteurs sont sensibilisés à travers l'exposition d'une magnifique collection de peintures, d'objets, d'armes et de documents d'époque. Dans la mémoire locale, le *presidio* est surtout associé au martyr du colonel Fannin et de 342 de ses hommes, capturés et exécutés sur ordre du général et homme politique mexicain Antonio López de Santa Anna le 27 mars 1836. Pleine de sobriété, une stèle en leur honneur se trouve à proximité de l'enceinte. ■ **F. A.**

Informations : Presidio La Bahia, 217 Loop 71, Goliad, TX 77963. Tél. : +1 361-645-3752 et www.nps.gov/nr/travel/tx/tx20.htm

Avant de partir

S'INFORMER

Ambassade des États-Unis
2, av. Gabriel, Paris (8e).
Tél. : 01 43 12 22 22.
Permis d'entrée ESTA :
esta.cbp.dhs.gov/esta/
Office de tourisme du Texas : www.traveltexas.com/fr

S'Y RENDRE

Marco Vasco
36, rue Brunel, Paris (17e).
Tél. : 01 85 65 94 18 ;
www.marcovasco.fr
Amplitudes
60, rue Ste-Anne, Paris (2e).
Tél. : 01 44 50 18 58 ;
www.amplitudes.com
American Airlines propose un vol quotidien, sans escale, entre le Terminal 2 de Paris-CDG et l'aéroport de Dallas / Fort Worth. Ce vol est disponible toute l'année à partir de 997 € TTC en classe économique.
www.americanairlines.fr

CLIMAT

Le Texas possède un climat subtropical humide et souvent très chaud.

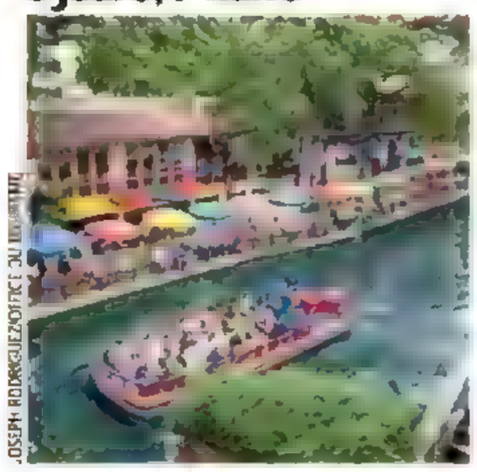
FÊTES ET TRADITIONS

27 février-18 mars : Houston Livestock Show & Rodeo.
9 au 18 mars : South by Southwest à Austin.
24-27 avril : Fiesta San Antonio Mariachis.
24 mai-10 juin : Kerrville Folk Festival.
Première semaine d'octobre : Oktoberfest in Fredericksburg. Les Texans y célèbrent leur héritage germanique.

Que faire au Texas ?

C'est l'État de tous les superlatifs, et ce pays des cow-boys offrira au voyageur des souvenirs XXL !

Circuit 1 : Le Texas, au pays du Far West
9 jours, 7 nuits


JOSEPH RODRIGUEZ/OFFICE DU TOURISME DU TEXAS

Jour 1. Arrivée à Houston. **Jour 2.** Matinée au centre de la Nasa, puis départ pour San Antonio. **Jours 3 et 4.** Visite de la ville – Fort Alamo, Guenther House (1859), Buckhorn Saloon (1881) et les quatre missions du *Mission National Historic Park*. Possibilité de faire une croisière sur les canaux de la ville. **Jour 4.** Départ pour Gruene. Soirée country au dancing Gruene Hall (1872). **Jour 5.** Austin. Visites du *Bullock Texas State History Museum* qui relate l'histoire de l'État du Texas, du *Blanton Museum of Art* et ses 17 500 œuvres venues du monde entier, et du Capitole. Côté musique, chaque rue célèbre un univers musical différent : jazz, salsa, rock… **Jour 6.** Fort Worth, la ville des cow-boys et des musées du *Cultural District* – musée Amon-Carter, *Modern Art Museum* et *Kimbell Art Museum* – puis direction le quartier de *Stockyards National Historic District* pour assister à des rodéos. Après avoir goûté à la cuisine texane, un petit tour dans l'incontournable bar et dancing country Billy Bob's Texas. **Jours 7 et 8.** Dallas. Découverte du *Sixth Floor Museum* et de l'endroit où JFK fut assassiné. Après un petit tour à Galleria Dallas, qui regroupe plus de 200 boutiques, départ depuis Dallas et décollage pour la France. **Jour 9.** Arrivée à Paris.
Prix : à partir de 1 480 €.
Infos : Marco Vasco, 36, rue Brunel, Paris (17e).
Tél. : 01 73 13 86 44 ; usa.marcovasco.fr

Grand tour du Texas

le choix de la rédaction

OFFICE TOURISME TEXAS

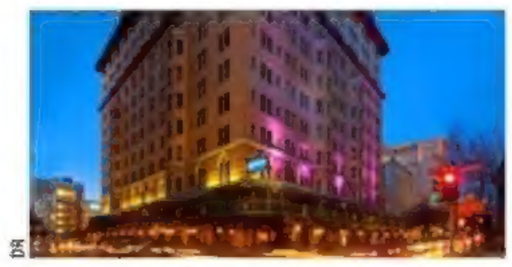
Ce périple en autotour fera découvrir au visiteur le Texas, second plus vaste État après l'Alaska. Au départ de Houston, deux semaines façon western offriront un plongeon dans l'Amérique profonde. Dallas, Fort Worth, San Angelo, Big Bend, Del Rio, San Antonio, Bandera, New Braunfels et Austin, pour revenir à Houston, font partie du *roadbook* préparé par le tour-opérateur. L'occasion de mieux connaître la nature et les grands espaces, les nombreuses fêtes locales, les rodéos et les immenses ranchs où le visiteur passera ses nuits. C'est une expérience extraordinaire au cœur de l'Amérique qui laissera des souvenirs impérissables.
Prix : dès 2 260 € par personne (vol, location de voiture, assurance, nuits en hôtels et ranchs, etc.).
Infos : Sensations du monde, 38, rue des Renouillères, Saint-Denis (93).
Tél. : 01 40 10 50 00 ; www.sensationsdumonde.com

En partenariat avec INFOTRAVEL.fr
LE TOURISME EST UN SAVOIR-FAIRE
DEPARTURE: 21/10/2013 15:28
Retrouvez chaque semaine sur notre newsletter les meilleures offres de voyages culturels.

Où dormir ?

Hôtel Sheraton Gunter

Dans le centre-ville de San Antonio, ce 5-étoiles se trouve à deux pas du River Walk. Les chambres sont lumineuses et décorées avec goût. Piscine, restaurants et boutiques complètent l'offre. À partir de 150 €. ■
205 East Houston Street, San Antonio, TX, 78205.
www.sheratongunter.com


DR

Presidio La Bahía

DR

On peut dormir dans cet ancien fort! Ici, pas de luxe, mais une atmosphère unique: après la fermeture du musée, le visiteur se retrouve seul entre les épais murs construits au XVIIIe s. À partir de 180 €. ■
217 Loop 71 Goliad, TX 77963.
Tél.: +1 361 645 3752.

Où s'y restaurer ?

Wildfish Seafood Grille

C'est l'une des meilleures adresses de toute la région pour déguster un bon poisson. Comptez environ 40 € par personne. ■
1834 NW Loop 1604, San Antonio, TX 78248.
Tél.: +1 210 493 1600; www.wildfishseafoodgrille.com

DR

DR

Chama Gaucha Brazilian Steakhouse

Ce restaurant tex mex tenu par un chef brésilien est très couru. Env. 30 €. ■
18318 Sonterra Place, San Antonio, TX 78258.
Tél.: +1 210 564 9400; www.chamagaucha.com

Notre sélection de guides

Lonely Planet États-Unis
Une multitude d'itinéraires dans lesquels le Texas tient toutes ses promesses. Des parcours thématiques sont également proposés (19,50 €).

Petit Futé Texas
Nouvelles adresses, lieux d'intérêt, sans oublier les incontournables de cet État plus grand que la France (13,25 €).

...Shopping...

OFFICE TOURISME TEXAS

DES SANTIAGS QUI ME BOTTENT !

Impossible d'écarter cet accessoire de mode. Les santiags du Texas sont réputées pour la qualité de leur cuir et leurs décorations personnalisables. Allensboots propose de nombreux modèles pour toute la famille.
1522 South Congress, Austin, TX 78704.
Tél.: +1 512 447 1413; www.allensboots.com

CHAPEAU, COW-BOY !

DR

Chez Wandering Cowboys, la fabrication des célèbres chapeaux n'a pas changé depuis des décennies. Cette boutique propose le plus grand choix de couvre-chefs et d'accessoires de la région, du modèle de base au fameux Stetson.
849 E Commerce Street, San Antonio, TX 78205.
Tél.: +1 210-223-3434;
wanderingcowboys.com

LIBER T-SHIRTS AND SOUVENIRS

C'est la grande mode aux États-Unis: la personnalisation de tee-shirts. Cette enseigne n'est pas courue que par les touristes, et des collections de créateurs y sont exposées.
213 Alamo Plaza, San Antonio, TX 78205.
Tél.: +1 210 227 0770; www.77tshirts.com

SHETLERFINEJEWELERS

SHETLER FINE JEWELERS

Cette enseigne s'est fait un nom dans l'univers de la bijouterie. Une adresse recherchée au Texas pour la qualité et la variété des bijoux proposés.
7373 Broadway, Suite 106, San Antonio, TX 78209.
www.shetlerfinejewelers.com

MOTS FLÉCHÉS LES TUNIQUES BLEUES

par Pascal Wion

en partenariat avec cruciverbiste.club

Monture des Tuniques bleues Attaque de cavalerie	↓	Cimetière militaire américain Balle qui tue	↓	Signe distinctif d'un officier de cavalerie	↓	Est battu dans l'indifférence totale	Son chemin fut souvent protégé par les Tuniques bleues	Départ pour l'Ouest	↓	Ce que faisait un cavalier égaré
→		↓		↓		Poste militaire des Tuniques bleues Unité de cavalerie	→	↓		
Cavalier envoyé en reconnaissance Susciter	→					↓				Arme de la cavalerie
→								Le plus fort de la bataille !	→	↓
Mettait en ligne de bataille, par exemple		Non américain Monogramme grec de Jésus	→		Coule dans un sens comme dans l'autre		Ordre de cavalier Tente indienne	→		
→		↓			↓		↓	Signes de tribu Sous-officier des Tuniques bleues	→	
Buffalo Bill en a tué plus d'un pour nourrir les ouvriers du chemin de fer	Lettres de Washington À séparer du bon grain	→		Toujours considérés comme des alliés	→			↓	Article de cavalerie	
→	↓				Communiqué par lettre Ville de Corrèze	→			↓	
Les Indiens s'en servaient pour combattre les Tuniques bleues		Se couvrir de crème, en parlant du lait		Rassemblera Autant en emporte le vent...	↓					Était dans les cordes de n'importe quel cow-boy !
→		↓	Appel discret Cheval sauvage	→			Lilas ou pervenche		Marche sportive	↓
Elles assuraient la protection des Tuniques bleues	→		↓			Plateau en territoire apache	→		↓	
→										
Officiers de cavalerie Casus belli en 1870	→			Bien plus importante qu'une simple mission		Indiens des Rocheuses Adversaire	→			
Arme à feu qui équipait les Tuniques bleues	À la tête de l'état-major Mauvais ratio	→		↓	Au bord de l'évier	→		Section d'un caporal	→	
→	↓									
Unités d'une division de cavalerie		Remarque Porte une charge	→		Point sensible		Indice de viscosité pour des huiles			
→		↓			↓		↓			
Vachette Ordre transmis au son du clairon	→		Ville d'Arizona	→						
→										

K	U	L	I	C						
P	H	A	R	A	O	N	S	A	U	
E	T	N	U	B	I	E	N	S		
S	P	H	I	N	X	S	T	O		
H	E	E	O	S	E	P	O			
O	R	E	E	R	A	M	S	E	S	
E	N	O	R	A	S	I				
A	N	A	E	N	C	A	S	R		
K	H	I	O	T	H	I				
I	M	H	O	T	E	P	T	A	S	
E	R	E	H	U	I	T				
M	E	N	U	V	A	R	H	O		
C	A	S	A	O	A	O	R			
A	R	T	S	C	E	P	T	R	E	
I	O	T	A	S	I					
E	T	N	A	A	S					
U	N	O	M	E						
C	R	O	I	S	O	N	S			
E	S	S	E	N	C	E				

Solution du numéro 38

Historia Numéro SPÉCIAL

8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
Service abonnements France : 01 55 56 70 56.
www.historia.fr - Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.
Service abonnements : *Historia Spécial*, service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60 438 Noailles Cedex. Tél. France : 01 55 56 70 56 ; étranger : 00 33 1 55 56 70 56.
Tarifs France : 1 an, 6 numéros + *Historia* (mensuel) 10 numéros + 1 numéro double : 88 €. Tarifs pour l'étranger : nous consulter.
Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Pulseaux. Tél. : 02 38 33 42 89.

RÉDACTION – Rédacteur en chef : Éric Pincas (1939). **Rédacteur en chef adjoint chargé des *Spéciaux* :** Victor Battaggion (1940), **assistante :** Florence Jaccot (1923). **Secrétaires de rédaction :** Alexis Charniguet (1946), Xavier Donzelli (1945), Jean-Pierre Serieys (1947). **Directeur artistique :** Stéphane Ravaux (1944) ; **rédacteur graphiste :** Nicolas Cox (1943).
Rédactrices photo : Marthe Pilven (1942), Claire Balladur Segura (1941).
Comité éditorial : Olivier Coquard, Patrice Gélinet, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (1916).
Comptabilité : Teddy Merle (1918).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (1911) ; **ventes messageries :** À juste titres – Benjamin Boutonnet – Réassort disponible : 04 88 15 12 41, www.direct-editeurs.fr.
Responsable marketing direct : Linda Pain (1914) ;
Responsable gestion abonnements : Isabelle Parez (1912). **Communication :** Marianne Boulat (06 30 37 35 64).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Régie publicitaire : Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79. **Directeur général :** Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com) ; **directeur commercial :** Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com) ;
publicité littéraire : Pauline Duval (01 70 37 39 75, pduval@mediaobs.com).
www.mediaobs.com
Dépôt légal : janvier 2018. © Sophia Publications. Commission paritaire : n° 0321 K 80413. ISSN : 2114-544X. *Historia Spécial* est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro comporte un encart abonnement Historia sur les exemplaires kiosque France + Etranger (hors Suisse et Belgique).
Pour l'ensemble des dessins et illustrations issus des albums des "Tuniques bleues" : Salvérius, Lambil, Cauvin © Dupuis 2018.
www.lestuniquesbleues.com
Crédit de couverture : Don Troiani/ Collection particulière/Bridgeman Images - Lambil, Cauvin © Dupuis 2018.

PEFC PEFC/18-31-330
Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
www.pefc.org

Origine du papier : Italie
Taux de fibres recyclées : 0 %
Eutrophisation : PTot = +0,009kg/tonne de papier
Ce magazine est imprimé chez G. Canale & C. (Italie), certifié PEFC

Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

La simplicité est souvent la meilleure idée.

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.

ecofolio

Les Tuniques Bleues,
une bande dessinée
très à cheval sur l'histoire.

En secourant un esclave noir en fuite poursuivi par des Confédérés, le caporal Blutch et le sergent Chesterfield ne se doutent pas qu'ils vont ramener à leur base un bien étrange personnage.

Adapté d'un fait authentique, cet album ouvre une page méconnue de la Guerre de Sécession. Cauvin et Lambil offrent à cet incroyable épisode un écrin de choix, drôle, virtuose et truffé de clins d'œil à l'Histoire.

LES TUNIQUES BLEUES

NOUVEL ALBUM — VIENT DE PARAÎTRE EN LIBRAIRIE

DUPUIS

Lambil, Cauvin © Dupuis, 2017.